

**PRINCIPES TACTIQUES
ET STRATÉGIQUES
DU PRÉSENT**

Volume I

S. von Schlichting

Préface

Cette première partie de l'ouvrage vise à présenter une théorie de la formation au commandement des troupes. Elle cherche non seulement à identifier les principes tactiques et stratégiques qui régissent la guerre moderne, mais aussi à leur attribuer la place qui leur revient dans l'armée. Les nouvelles lois de la guerre imposent également une évolution des méthodes d'entraînement. L'expérience acquise suite à la mise en œuvre des nouvelles réglementations relatives aux troupes en a apporté une preuve convaincante, et la théorie opérationnelle de Moltke n'aurait jamais pu s'implanter aussi rapidement sans la nouvelle méthode de formation que furent les stages d'état-major. Conçus par Krauseneck, ces stages furent façonnés par le grand stratège selon les exigences d'une instruction pratique. Par conséquent, dans notre métier, la méthode de formation, bien que non déterminante, est d'une importance capitale. C'est cette conviction qui m'a conduit à conclure l'œuvre de ma vie par cette publication. L'expérience acquise au cours d'une longue carrière militaire, que je mettrai bientôt à profit dans l'enseignement, dans tous les domaines pertinents, est ce qui m'a incité à mener à bien ce projet.

Sans certaines lois, aucune doctrine de la guerre ne peut émerger. Notre période classique de littérature militaire, qui s'est achevée au début du XXe siècle, nous a légué une œuvre majeure et intemporelle, restée inachevée. L'ouvrage de Clausewitz, « De la guerre », est une source intarissable où, sans éteindre éternellement la soif, on trouve toujours un rafraîchissement et une énergie nouvelle pour poursuivre la recherche. Mais l'œuvre de ce grand esprit ne s'est pas achevée. Il fut rappelé à Dieu avant d'avoir pu condenser ses observations profondes et limpides en une doctrine de la guerre. Ses recherches ne seront probablement jamais reprises, notamment parce qu'il est inégalé en la matière. Il demeure néanmoins un pionnier pour l'éternité, même si les faits historiques de la guerre, sources de ses réflexions, sont depuis longtemps considérés comme obsolètes. Ainsi, Scharnhorst et Clausewitz émergent des ruines de cette époque comme les piliers de l'entraînement militaire de nos armées. Le premier, homme d'action – chacune de ses paroles résonne encore aujourd'hui comme telle –, le second, modèle de toute réflexion critique et cadre théorique de toute discipline militaire.

On peut affirmer sans conteste que le deuxième quart de notre siècle, plongé dans une paix profonde, a vu sa littérature militaire perdre considérablement en sophistication, du moins en apparence. La Petite Guerre de Valentini et les écrits remarquables de Panzer étaient considérés comme des classiques, et mes contemporains se souviennent sans doute avec moi de nos années de jeunesse où nous les étudions avec acharnement, l'esprit encore embrumé par l'armée. Désormais, ces ouvrages jaunissent sur les étagères, vestiges du passé de nos ancêtres. La Guerre des Gaules de César a aujourd'hui une influence plus grande sur l'expérience militaire contemporaine. Vint ensuite l'époque où le jeune Bernick posa les fondements de l'instruction tactique. Dans les écoles militaires, il offrit aux disciples de Mars leurs premières intuitions de l'art de la guerre. D'autres voix s'élevèrent de plus en plus rarement avec des doctrines militaires cohérentes. Le sujet était devenu, à certains égards, bien trop sensible. Les règlements militaires ne répondaient plus aux exigences de l'époque, et le seul progrès scientifique notable fut l'invention des colonnes de compagnies dans l'infanterie, qui sera évoquée plus loin. Les revues consacrées à « l'art, la science et l'histoire de la guerre » se muèrent peu à peu en théories arides, bien loin de la rigueur critique d'un Clausewitz, aussi louable fût-elle l'idée qui les sous-tendait. Leur application concrète au sein de l'armée devint de plus en plus obscure.

Ce déclin de la recherche appliquée tenait en grande partie au fait que l'époque s'était habituée à considérer la guerre comme une chose du passé. La nation, et l'armée elle-même, se délectaient des hauts faits de leurs ancêtres, et ces souvenirs restaient vivaces chez leurs descendants. Dans la préparation de leurs propres campagnes militaires, le pédantisme était de mise, et, conjugué à la monotonie du service, il engendrait une lassitude intellectuelle. Mais il existait aussi une raison pratique d'abandonner le cadre théorique de la guerre.

Il s'agit ici de l'introduction des fusils à chargement par la culasse rayés au combat. La prise de l'arsenal de Berlin en 1848 a impulsé l'adoption du fusil à aiguille dans l'armée, ouvrant ainsi un vaste champ de discussions théoriques parmi les jeunes stratèges. Ces discussions ont alimenté les pages de la revue militaire fondée à cette époque pendant une décennie entière. Le danger d'épuiser prématurément ses ressources était opposé au succès qui pouvait être obtenu, voire doublé, avec un nombre considérablement réduit de fusils en ligne de tirailleurs. Le débat sur l'opportunité d'élargir la formation brisée ou de privilégier une formation resserrée pour la contre-attaque a donné lieu à de vives polémiques dans la presse. Parallèlement, une approche de compromis, s'appuyant sur le slogan percutant « Armes nouvelles, tactiques anciennes », cherchait également à s'imposer.

Ces débats ont probablement été freinés par la volonté de trouver un terrain d'entente grâce à ce slogan accrocheur : « Armes nouvelles, tactiques anciennes ». Avec une telle méthode, il était en effet possible de revenir aux tactiques d'Alexandre le Grand à Gaugamèles. La bataille de Lundby en 1864 mit en lumière ce chaos de théories contradictoires. Dans l'ensemble, les règlements militaires restèrent passifs face à ce conflit d'idées ; seule l'expérience du combat pouvait dissiper l'écheveau tactique complexe.

L'introduction ultérieure, quoique timide, des canons rayés engendra des contradictions théoriques encore plus flagrantes. Les partisans enthousiastes de la précision accrue se heurtèrent à une résistance fanatique dans les écrits publiés sous le pseudonyme d'Arkolay, où, entre autres, la vieille balle à âme lisse était proclamée « reine du champ de bataille » car, roulant sur toute sa longueur, elle était de ce fait assurée d'atteindre sa cible. Mais même au sein des plus hautes sphères de l'armement, les éléments nécessaires à une réforme tactique, qui semblait pourtant se profiler, étaient loin d'être clairs. À cette époque, une légende circulait selon laquelle l'inspecteur général, sur son lit de mort, aurait interdit l'artillerie rayée lors de ses funérailles.

Tels étaient les obstacles qui entravaient l'élaboration d'une doctrine tactique. Il arrivait même que l'on empêche les esprits les plus brillants d'accéder à une chaire de tactique ; la discipline, dans son ensemble, paraissait obscure, pas encore mûre pour l'élaboration d'une doctrine. Deux affirmations illustrent sans doute le mieux les incertitudes de cette époque. Un adage, ressuscité de l'époque napoléonienne, stipulait qu'il était sage de changer de tactique tous les dix ans. L'idée n'est pas totalement absurde, et sa pertinence apparaît d'autant plus évidente lorsqu'on considère les capacités des vieux fusils à silex et des canons à mèche. Avec de telles armes, le choix revenait bien sûr entièrement au commandant expérimenté : tantôt privilégier une percée dans les lignes ennemies, tantôt attaquer le flanc. Le sacrifice impliquait parfois de reconnaître que la conclusion avait été erronée. Et l'ennemi de 1870 pensait initialement que la cavalerie de position serait le moyen le plus direct d'assurer la supériorité de ses fusils à chargement par la culasse et de ses mitrailleuses. Cependant, de telles visions unilatérales du combat sont d'autant plus intolérables avec ce type d'armement, comme l'expérience l'a amplement démontré. Pour celui qui fonde ses actions de guerre sur une formule schématique et tactique, dès que cette formule échoue — et c'est le cas dans 99 % des situations —, le fusil à coups multiples entre les mains de l'ennemi devient une arme redoutable, tandis qu'il s'avère inefficace entre les siennes.

Avant les guerres, l'armée allemande avait catégoriquement rejeté ces méthodes universelles, et c'est là que résidait sa supériorité. C'est dans cette optique qu'elle s'est tournée en temps opportun vers d'autres méthodes d'enseignement, dès que les voies directes

d'acquisition des principes de commandement adéquats se sont révélées impraticables. Les exercices d'entraînement des tournées d'état-major ont probablement fourni l'impulsion initiale. Quoi qu'il en soit, on se souviendra toujours de l'importance de la méthode d'entraînement pratique dans le commandement des troupes, en cette période d'incertitude tactique et d'anarchie. Le maître qui, tant à l'amphithéâtre de l'académie que dans ses études, a su guider les troupes avec assurance sur le bon chemin, restera à jamais gravé dans les mémoires. Cette méthode constituait une excellente préparation à la guerre, sous toutes ses formes et dans toutes ses situations. Nombre d'arguments fondamentaux solides ont été élaborés par ces moyens empiriques, qui sont devenus toujours plus pertinents et fiables au fil de l'expérience. On ne pourra plus jamais s'en passer.

Cependant, si cet outil permet sans aucun doute de développer une routine utile et fiable, une théorie de la guerre et du combat fondée scientifiquement ne le rend pas pour autant indispensable. Le besoin d'une telle théorie persiste, comme l'a justement affirmé récemment un éminent auteur militaire. Dès que l'expérience de la guerre a offert l'espace et les ressources nécessaires, les travaux théoriques ont repris immédiatement. Peu après la guerre de Sept Ans, un ouvrage de tactique remarquable a été publié, suivi de près par un autre sur la stratégie. Une fois que le débat théorique eut permis d'éclaircir quelque peu les leçons de la guerre, des règlements militaires ont été édictés, ouvrant de nouvelles perspectives en matière d'entraînement ; en bref, la théorie a retrouvé toute son importance.

Dans une science aussi dynamique que l'étude de la guerre, il est impossible de parvenir à une conclusion définitive, et les contradictions théoriques ne peuvent jamais être totalement éliminées. De plus, notre époque est exceptionnellement riche en inventions technologiques. Les moyens de transport s'améliorent quotidiennement, les capacités des armes croissent de façon exponentielle, leurs propergols sont complètement transformés, et de nouvelles voies de reconnaissance s'ouvrent grâce aux bicyclettes et aux montgolfières. Tous ces éléments ont déjà influencé le commandement militaire après la Première Guerre mondiale, l'obligeant à revoir certaines de ses règles. Ils nous exhortent vivement à ne pas laisser une nouvelle fois les fondements d'une théorie de la guerre être enterrés.

Cet ouvrage poursuit principalement cet objectif. En laissant de côté les questions plus théoriques de savoir si et dans quelle mesure la guerre est un art, une science ou simplement un commerce, il privilégie l'application pratique et fonde donc ses recherches sur l'entraînement des armées et le contenu de leurs règlements. Ce cadre lui apparaît comme le plus vaste et le plus sûr, et il permet également d'éviter des polémiques stériles qui retardent l'avancement de la science de la guerre.

Dans le quatrième supplément des *Militär-Wochenblatt* de 1896, une tentative avait déjà été faite pour aborder, de manière claire et concise, les questions de tactique et de stratégie qui revêtent aujourd'hui une importance capitale. Toutefois, ce supplément ne fournissait guère plus qu'un cadre pour l'ensemble des règles nécessaires à un commandant de troupe en matière d'entraînement et de commandement, incitant ainsi le lecteur à approfondir les détails de ce vaste sujet. L'auteur ne prétend évidemment pas écrire un traité sur l'art de la guerre. Fort de sa longue expérience militaire et de son enseignement reconnu, il entend plutôt décrire la méthode pédagogique appropriée et l'importance des ressources disponibles.

Cependant, cet article n'offre guère plus qu'un cadre de compréhension du sujet. Partant des notions fondamentales et s'étendant progressivement aux formations de combat plus importantes, ce traité suit le processus d'entraînement et, par conséquent, les aspects pratiques du service militaire, partant du principe que cette approche permet une communication plus aisée, plus concise et plus compréhensible avec le lecteur, même dans les scénarios de bataille les plus exigeants. Bien entendu, il convient de rappeler que les exigences stratégiques déterminent en définitive les performances tactiques.

Dans cette première partie, le règlement des troupes sert de base, car il définit l'orientation des exigences contemporaines du combat auxquelles l'entraînement des armées est soumis. Les objections soulevées et toujours exprimées dans la presse ne sauraient être totalement ignorées ; toutefois, la théorie du combat, comme toute structure, requiert des fondements solides, et ceux-ci doivent se trouver dans le règlement d'entraînement, qui est imposé. Ce travail devra donc déterminer comment l'objectif visé, à savoir la capacité de guerre tactique, peut désormais être atteint avec les bancs de touche.

1. Pavillons et unités de commandement

Abordons d'abord la réforme la plus importante et décisive introduite par le règlement de l'infanterie : l'abolition du pavillon. L'organisation tactique repose désormais exclusivement sur les unités de commandement. Il convient d'éclairer ce fait significatif par un bref aperçu historique.

A. Aperçu historique

L'organisation de l'infanterie par pavillons, pourrait-on dire, a perduré pendant des millénaires ; son abolition a donc également pris un siècle. Elle n'est nullement le fruit d'un caprice, né d'un moment d'oisiveté. Il importe peu aujourd'hui de savoir comment César ou Frundsberg ont conçu leurs pavillons ou comment ils les ont utilisés. Seul le siècle de cette réorganisation, le dernier, mérite notre attention.

Frédéric le Grand est manifestement le dernier général à avoir remporté une victoire grâce à l'utilisation de pavillons. Mais l'excellent ouvrage de Bernhardi sur ce grand chef militaire démontre déjà, d'un point de vue d'histoire militaire, que ses succès ne peuvent jamais être attribués à la finalité réelle des seconds engagements. Le second engagement, ayant perdu la séparation initialement prévue, put redéfinir la bataille de Prague sur un front différent et avec des ressources nouvelles, menant à une victoire. Autrement, il aurait été, comme c'est trop souvent le cas, impliqué dans l'échec initial.

Mais l'époque de Frédéric, celle des formations de bataille encore fermées et des développements linéaires, exigeait absolument l'organisation et le commandement des batailles. Le roi, cependant, leur accorda, grâce à ses « échelons », une grande mobilité et une manœuvrabilité relativement importante, surpassant de loin celles de ses adversaires. Avec la formation des échelons et le huitième tour de chaque échelon pour former un nouveau front, de nombreux exploits furent accomplis sur de vastes champs de parade plats, même au milieu du XXe siècle. Pour Frédéric, de telles formations représentaient bien plus. Elles permettaient à son armée d'adapter plus rapidement son organisation et furent à l'origine de ses fronts d'attaque surprise, comme à Leuthen. Elles méritaient à peine l'appellation d'ordre de bataille oblique sous laquelle elles nous ont été transmises. Cependant, cela exigeait de ses généraux une compétence sans précédent, car après le changement de front des échelons, ils imposaient de nouvelles formations et un commandement unifié. Il est évident, sans autre explication, combien une telle manœuvrabilité surpassait les formations lourdes de l'ennemi qui, lorsqu'un changement de front s'avérait nécessaire, devait faire pivoter l'ensemble de son imposant appareil. Cette méthode plus habile contenait également les premiers germes de la transformation des formations rigides en formations plus mobiles, assemblées selon les besoins du moment. Au fil des batailles, les lignes de bataille des différentes unités de commandement se modifiaient.

Voyons maintenant comment les disciples de Frédéric II ont exploité cette invention. Clausewitz prit la parole :

« On avait enseigné, recommandé et prêché des centaines de milliers de fois que l'attaque, en temps de guerre, était la meilleure stratégie et offrait de grands avantages, que cette forme de combat convenait particulièrement aux troupes prussiennes ; l'attaque en échelon était, en un sens, la tactique prussienne sublimée grâce à laquelle Frédéric II avait vaincu les Allemands à Leuthen ; une telle manœuvre devait être employée dans les moments les plus périlleux. Un tel moment était arrivé, aussi le général Tauenzien laissa-t-il la Saale suivre son cours et se retira le 13, pour n'avancer de nouveau en échelon que le 14 dans un épais brouillard, après que l'ennemi, comme c'était l'usage dans l'Antiquité, eut eu le temps et l'espace de se mettre en ordre de bataille.

Au lieu de cette malheureuse procédure du 13, caractérisée par la négligence des commissions d'évaluation et par un manque de bon sens, la division stationnée près d'Iéna aurait dû défendre ce terrain extrêmement difficile au corps à corps ; c'est ainsi que... » En réalité, c'est le lieu idéal pour une défense passive et rigoureuse des flancs de la montagne et des ravins.

Et ailleurs :

« Quel est donc le caractère de la bataille elle-même ? Le général Tauenzien se replie dans la plaine durant la nuit du 13 au 14, pour ensuite attaquer de nouveau l'ennemi le lendemain matin, dans un brouillard épais, avec des échelons. Il est, bien entendu, défait et à moitié anéanti. Le général Grawert arrive alors, change de front et avance lui aussi contre l'ennemi avec des échelons ; il est défait. Enfin, le général Rüchel arrive, avance avec des échelons et est défait. »

Les réformes de Scharnhorst visaient à redonner du sens tactique au commandement. Les engagements au fusil devaient être adaptés aux circonstances de chaque situation ; la création de divisions interarmes et la réorganisation des brigades permettaient d'alléger les formations trop lourdes ; les manœuvres conservaient la forme qu'elles ont encore en grande partie aujourd'hui, exigeant des décisions fondées sur le contexte de guerre. Scharnhorst ne voulait punir que l'inconscience qui consiste à recourir à des mesures toutes faites au lieu de gérer la situation selon son propre jugement. Les succès obtenus grâce à son activité inlassable ne sauraient en aucun cas être considérés comme suffisants. Inépuisable en matière d'instruction et de conception, ses lettres, publiées à titre posthume, déplorent néanmoins la persistance d'une tendance mécanique dans les tactiques.

Concernant l'inspection des régiments lors des exercices sur le terrain, il déclare : « Il ne faut toutefois pas pousser la régularité dans les détails au-delà des besoins. Si l'on s'y attarde, si les règlements relatifs au dressage, aux tactiques de base et à l'entraînement évolutif sont étendus et renforcés, il est fort à craindre que l'armée ne retombe dans les travers d'antan, où la mécanique étouffait l'esprit et où, comme l'expérience l'a démontré, nul ne savait se débrouiller seul face à l'adversité. Notre armée y est encore encline ; parmi nos officiers supérieurs, nombreux sont ceux qui excellent davantage par des tactiques mesquines que par une préparation adéquate à la guerre. Si nous ne combattons pas cet état d'esprit de toutes nos forces, la logique mécanique triomphera une fois de plus de tout ce qui est animé d'un esprit et d'un cœur. »

Il voyait également dans la répétition quotidienne et mécanique d'une série d'exercices la raison pour laquelle, chez les soldats et surtout chez les officiers, seule la capacité d'imitation unilatérale était éveillée, tandis que la force absolument nécessaire à une évaluation rapide et à une gestion autonome de chaque phénomène de guerre était étouffée. Il pensait avoir trouvé dans cette activité mécanique la cause principale pour laquelle les formations modèles sur les terrains de parade étaient parfois surpassées par des troupes moins habiles.

Toutes ses instructions visent à développer le plus haut degré d'autonomie et abordent tous les aspects de la doctrine militaire, tels que le terrain, le comportement face à une force supérieure et la nature des manœuvres de contournement. Elles constituent encore aujourd'hui la base de toutes nos instructions sur le commandement des troupes. Scharnhorst suggéra également, incidemment, que le terrain devait généralement être négligé lors des exercices d'entraînement tactique sur les terrains d'entraînement. Ces exemples de son point de vue devraient suffire ici.

La période de cinq ans était trop courte pour permettre à une création aussi massive d'atteindre sa pleine maturité. Le nouveau bâtiment ne bénéficia que d'un abri temporaire, d'autant plus que Scharnhorst devait faire face à de nombreux adversaires au sein de l'armée.

Les récits historiques révèlent qu'il était perçu par les nombreux représentants de la vieille école, au sein des hauts et moyens grades de l'armée, comme une sorte d'antéchrist,

voué à anéantir les derniers vestiges du courage prussien d'antan après la défaite. De telles accusations parvinrent à plusieurs reprises jusqu'aux plus hautes sphères du pouvoir. À la fin du siècle, nous sommes en mesure d'apprécier, avec moins de préjugés que ses contemporains, les mérites de cet homme dont la grandeur intellectuelle imprègne encore nos préceptes et nos conceptions.

Clausewitz dit de lui :

« Si une mort glorieuse ne l'avait pas arraché à une vie encore plus glorieuse, sa contribution à la théorie de la guerre se serait en quelque sorte incarnée dans ses dernières œuvres et serait devenue accessible à tous. »

Sous la plume de notre grand philosophe de la guerre, cette déclaration surprend tous ceux qui ont déjà été confrontés à l'approche pratique et réaliste de Scharnhorst en matière d'instruction. Elle prouve que, même selon Clausewitz, la doctrine de la guerre doit, autant que possible, exposer clairement la voie à suivre pour atteindre son objectif.

Apparemment, l'armée s'engagea dans les guerres de libération sans suivre les directives des formations tactiques standard. Si son infanterie n'avait pas encore été totalement dissoute, elle ne combattait plus selon ces formations. Cela ressort clairement d'un examen plus approfondi des principales batailles, notamment celles du corps de Kleist à Kulm, Connewitz et Probstheida, ainsi qu'à Etoges 2c. La manière dont le commandement de l'infanterie a géré concrètement ce dualisme encore présent au combat est illustrée de façon éloquente par une critique du déploiement lors de la bataille de Hagelsberg (Military Weekly, 1863, n° 2) :

« Conçu dans le style des tactiques linéaires de Frédéric le Grand, ce déploiement forme une seconde ligne fragile et tente de remplacer la réserve en maintenant une aile en retrait dans une formation en quinconce ; il s'abstient de tout soutien coordonné et planifié des armes, transformant toute l'infanterie en une chaîne dont chaque maillon dépend des mouvements des autres. Il en résulta un effondrement immédiat du déploiement, auquel les commandants répondirent par une intervention proactive et louable. »

Cette analyse critique est trop pertinente pour être omise ici. Dès 1813, l'initiative des chefs les affranchit des contraintes d'une organisation inadaptée à la conduite du combat, assurant ainsi la victoire. Que cette situation soit anormale et conduise à l'arbitraire et, par conséquent, au désordre, ne nécessite aucun développement supplémentaire. Ce phénomène sera réexaminé au fil des développements historiques.

La longue période de paix, de 1815 à 1848, avec ses exercices sur le terrain, s'est fondue dans les formes existantes d'organisation des troupes. Ceci a engendré le dualisme qui allait si longtemps miner nos tactiques : la tension entre exercices et manœuvres, entre les exigences du terrain et les manœuvres. Nous atteindrons bientôt un point où cette contradiction deviendra une nécessité.

Cependant, à la fin de la période susmentionnée, un premier pas vers une réforme plus poussée a été franchi avec l'introduction formelle des colonnes de compagnies. Cette mesure était motivée par le besoin d'une utilisation plus réfléchie des forces. Les guerres de libération avaient généralement démontré que les quatre sections de fusiliers du bataillon, déployées en formation désorganisée, prêtaient peu d'attention à l'unité à laquelle elles appartenaient et qu'elles étaient censées protéger. L'association intrinsèquement lâche et plutôt arbitraire des sections de différentes compagnies s'est également révélée inefficace, et chaque jeune officier de fusiliers parcourait ainsi le champ de bataille de manière assez hasardeuse, avec des degrés d'imprudence variables. Le bataillon se retrouva avec quatre compagnies décimées. Livré à lui-même face à ses besoins immédiats, il était impossible d'ignorer que trois sections d'une unité de commandos devraient lui fournir une puissance de feu supérieure à celle de quatre sections issues de toutes ses unités. En 1847, les officiers de fusiliers de 1813 commandaient le bataillon et maîtrisaient les techniques d'escrime avec une grande expertise et un sens aigu de la pédagogie, puisant dans leur propre expérience de la guerre. Dans les essais d'un commandant aguerri, à la fin des années 1840, intitulés « Sections de fusiliers et colonnes de

compagnies », on le voit retracer son propre parcours d'officier de fusiliers durant la guerre, afin de démontrer combien ces engagements auraient pu être menés de manière plus objective, économique et uniforme grâce aux nouvelles règles. Ces soldats devinrent les premiers instructeurs de l'utilisation rationnelle de la puissance de feu, succédant aux unités de commandos au niveau le plus élémentaire. Ils n'ont pas imposé le joug des combats à leurs colonnes de compagnies ; ils savaient mieux utiliser la liberté dont ils disposaient lors des opérations de combat.

Les tempêtes de 1848, qui avaient mis en lumière de nombreuses faiblesses de l'armée, furent suivies d'une ère de réaction tactique, où les exercices de combat rapproché atteignirent à nouveau leur apogée. Quiconque participa aux exercices du Kreuzberg dans la première moitié des années 1850 comprendra pleinement ce que nous ne pouvons qu'effleurer ici. Ces tendances expliquent pourquoi l'utilisation des colonnes de compagnies se transforma également en exercices de combat rapproché. La stagnation des mouvements imposait cette évolution. Deux solutions s'imposaient : soit le bataillon devait désormais être déployé comme une unité de niveau supérieur, soit l'autonomie de la compagnie devait être réintégrée dans une formation de combat rapproché. Telle fut la logique des faits lors des exercices, dont les contraintes permirent de trouver diverses solutions. Initialement, cependant, le bataillon, initialement déployé en colonnes de compagnies, fut divisé en regroupements, souvent au nombre de trois, suivis d'un deuxième et d'un troisième regroupement principal du bataillon. Sur les terrains d'entraînement, on retrouvait les imposantes démonstrations qui faisaient le charme de l'époque. Pourtant, rares étaient ceux qui croyaient en leur utilité pratique. L'appareil, disposé en colonnes de compagnies, était devenu encore plus artificiel et, de ce fait, moins efficace pour le commandement sur le terrain. On entendait alors les déclarations inoubliables qui caractérisaient la situation critique de ces jours-là : « Quand je m'entraîne, je ne pratique pas ; quand je pratique, je ne m'entraîne pas », ou encore : « Aujourd'hui, je m'entraînerai non pas sur ordre, mais sur commande », voire, sur le terrain, la réprimande : « Vous croyez sans doute être encore sur le terrain d'entraînement ? Oubliez ça sur le terrain ! » Les formations qui, telles une chaîne, unissaient les unités de commandos par la direction, la distance et un commandement unifié, avec leurs pointes d'épée levées, malgré les terrains changeants et les exigences variables des combats, n'étaient tout simplement plus efficaces.

À cela s'ajoutait l'indéniable nécessité d'une plus grande désorganisation des lignes de fusiliers, imposée par les progrès technologiques en matière d'armement. Les armes à feu rayées, notamment le fusil à aiguille, exigeaient un usage toujours plus bruyant et inévitable des forces dispersées, tant dans nos propres rangs que dans ceux de l'ennemi. En bref, même sur le terrain de parade, il fallait, de ce fait, distinguer les exercices de parade des exercices de combat. La situation de guerre, clairement définie par le terrain, imposait constamment une troisième procédure, bien différente des deux premières : la conduite des combats selon les unités de commandement. Le régiment recevait sa mission spécifique dans l'ordre, et non lors de l'engagement ; le bataillon devait déployer ou maintenir le contrôle de ses compagnies selon les besoins. Les règlements relatifs au commandement des troupes ne traitaient que de l'utilisation des unités de commandement en marche et au combat, sans que l'on prenne conscience de la contradiction qu'ils créaient ainsi avec les règlements établis. Après cette explication, il n'est pas surprenant que, comme à Hagelsberg, la plupart des manœuvres aient commencé par le développement d'engagements, qui évoluaient ensuite vers une « intervention indépendante hautement louable » des unités de commandos.

Les difficultés d'entraînement ainsi décrites s'étendent sur une période de trente ans et persistent même après nos plus grands succès militaires. Toutefois, cette discussion n'a nullement pour but de porter des accusations contre ces conditions. Les transitions, telles que celles qui résultent naturellement des bouleversements en matière d'armement, d'organisation de l'armée et d'exigences opérationnelles, doivent nécessairement s'étaler sur

de longues périodes, et un règlement militaire ne peut être remplacé par un nouveau tant que toutes les exigences n'ont pas atteint leur pleine maturité et que l'expérience n'a pas démontré son efficacité. Il convient de souligner combien les actions remarquables de ses commandants ont été bénéfiques à l'armée en cette période de bouleversements tactiques, et il est essentiel de le reconnaître ici. Elles ont cultivé cet esprit militaire, ce sens du devoir, cette vigilance dans tous les domaines, cette loyauté et ce zèle pour l'action qui, sous l'impulsion d'un commandement éclairé, allaient bientôt engendrer de grands succès. Ainsi, des facteurs tout à fait différents ont complètement éclipsé les frictions réglementaires encore non résolues lorsqu'une ère capitale s'est abattue sur nous comme une tempête.

Les événements marquants qui ont précédé cette période méritent désormais une attention historique. Dans un contexte d'incertitude quant aux techniques de combat d'infanterie, au début des années 1860, et compte tenu des contraintes imposées par une réglementation de plus en plus souple, l'entraînement privilégiait la préparation au combat. Les prémices de l'initiative, de la capacité de décision et du sens des responsabilités furent soigneusement cultivées et se développèrent pleinement. À la tête de ce mouvement remarquable se trouvait la jeune figure du prince Friedrich Karl, alors commandant du III^e corps d'armée et descendant de la dynastie des Hohenzollern.

Un enthousiasme idéaliste caractérisait la formation initiale de l'infanterie en vue de sa mission de guerre. La volonté de cultiver le caractère individuel, d'élever la dignité morale de chacun par la pratique, l'encadrement, la compréhension et la réussite, n'a jamais été aussi forte que durant cette période mémorable qui a précédé nos glorieuses guerres. Quiconque a commandé une compagnie durant ces jours inoubliables et a participé activement à cette quête de l'excellence en matière de formation militaire peut en témoigner pleinement. Durant les années qui ont immédiatement précédé les combats, personne ne s'est donné la peine de prétendre que les structures établies les limitaient. On les adaptait aux besoins, selon les circonstances. Il était encore moins fréquent de ressentir le besoin de compléter les procédures pour les attaques ou autres opérations tactiques, même si la tendance aux petites innovations en matière de formation ou de commandement exigeait parfois une certaine retenue. Reconnaître l'absence des règlements formels nécessaires dans un cas donné aurait été assimilé à un manque de compétence ou d'initiative personnelle. Durant cette période inoubliable de formation militaire, l'adage selon lequel c'est l'esprit qui donne la vie, tandis que la lettre tue, s'est avéré vrai.

Cette période fut également marquée par la première tentative de déploiement et d'utilisation des régiments au sein de la brigade, y compris sur le terrain d'entraînement. Cette mesure, initiée par un officier supérieur – alors commandant de brigade – reflétait la volonté naturelle de l'armée d'adapter les exercices aux besoins du combat. Seules les difficultés techniques inhérentes à la zone de rassemblement restaient à surmonter. Un tel agencement était depuis longtemps conforme aux besoins et aux procédures du combat. Dans cette perspective historique, cette mesure représente l'étape la plus significative de la mise en œuvre d'une structure de commandement fondée sur des unités de commandement. La voie était ainsi tracée et préparée jusqu'au niveau de la brigade, une voie finalement empruntée par le nouveau règlement de 1888.

En général, cependant, l'entraînement s'est déplacé, durant cette période, des terrains d'entraînement aux exercices sur le terrain, et du plan d'engagement de la section V des anciens règlements à la mise en œuvre des décisions en situation réelle. L'influence de l'instruction sur le commandement des troupes s'est imposée, et les engagements n'étaient plus une priorité. Ceci décrit l'état d'entraînement et le moral avec lesquels l'infanterie entrait sur les champs de bataille, où des tâches d'une gravité croissante l'attendaient. Parallèlement, la nouvelle théorie opérationnelle de Moltke avait également été finalisée.

Après tout cela, il apparaît clairement que, une fois encore, les grandes victoires n'ont pas été précédées d'une ère axée sur l'instruction aux formations de combat spécifiques,

quelles qu'elles soient. Cependant, l'esprit de Scharnhorst avait bel et bien imprégné l'armée. Il s'est manifesté dans l'entraînement des troupes et le commandement des armées. — À partir de ces faits historiques, la conduite de notre infanterie lors de la campagne de 1866 s'est développée tout naturellement : une détermination et un enthousiasme sans faille, une compétence et une confiance absolues dans chaque corps d'armée, jusqu'au simple soldat, sans grande hésitation à attendre les décisions du haut commandement, tandis que ce dernier manifestait encore une nette préférence pour la formation des troupes.

Il n'est ni nécessaire ni possible ici de détailler les multiples ruptures d'ordre qui ont effectivement résulté de cette procédure. Les victoires relativement faciles remportées en 1866 ont renforcé une conception de la guerre et du combat qui a néanmoins été brutalement remise en question en 1870. Au cours de cette dernière campagne, une approche du combat plus calme et plus mesurée s'est développée naturellement, fondée sur l'habitude et l'expérience, et la pratique consistant à utiliser les terrains d'entraînement comme positions de tir a finalement été totalement abandonnée. Seule la paix a permis d'aborder théoriquement les expériences pratiques acquises et de les intégrer à une nouvelle doctrine du combat. À titre d'illustration, il suffira de souligner deux exemples marquants de tactiques de combat employées de cette manière.

L'attaque de la 27^e brigade d'infanterie à Probus peut probablement être considérée comme la dernière tentative de remporter une offensive victorieuse au niveau du bataillon, selon la formation dite « échiquier ». Malgré l'habileté de cette manœuvre, son succès s'explique avant tout par les circonstances générales qui l'ont entourée.

Ces circonstances ont empêché l'ennemi de prendre l'avantage à Probus. – Par ailleurs, le bref et tragique épisode de la 38^e brigade d'infanterie contre les hauteurs de Bruville, le 16 août 1870, illustre les tactiques d'engagement. Cependant, il s'agissait déjà de colonnes de compagnies déployées aile par aile, régiment par aile. Le schéma annexé au rapport de l'état-major général donne un aperçu de l'organisation interne du dispositif (Vol. I, p. 607). Comme on le sait, cette organisation n'a pu empêcher l'échec. L'incident a donné lieu à des analyses littéraires des plus instructives. De manière générale, il est raisonnable d'affirmer qu'un déploiement organisé selon des unités de commandement aurait probablement permis d'atténuer l'issue défavorable de la bataille face à la supériorité écrasante de l'ennemi. Si l'on imagine les régiments comme étant composés de bataillons, et ces bataillons comme ayant leurs compagnies librement disponibles en fonction des besoins changeants, alors le front perd la fragilité avec laquelle il se désagrège inévitablement au corps à corps si l'un de ses maillons s'affaiblit. Le point de rupture n'affecte pas son voisin avec la même force directe. Soutenu par ses réserves, il peut encore maintenir le succès escompté, ou céder avec souplesse à sa propre discrétion. Du moins, il n'est pas lié à un autre combattant et potentiellement condamné à un naufrage simultané. L'autonomie de chaque maillon de la ligne est totale.

Les deux incidents se sont produits en terrain relativement dégagé. L'expérience a toutefois démontré que seul ce type de terrain permettait de gérer efficacement l'engagement de formations majoritairement désorganisées. Dans les zones de terrain accidenté et ouvert, son efficacité s'est rapidement dégradée. Les commandements de troupes étaient tout simplement incapables de répondre aux besoins émergents sur l'ensemble du front, notamment parce qu'ils ne pouvaient pas les superviser. Pris entre les contraintes des règlements d'engagement et les exigences du moment, les commandants des différentes unités de commandement ont eu recours à une initiative généralement habile, mais toujours nécessaire. Il n'est guère surprenant que ces commandants aient parfois utilisé des méthodes contradictoires. C'est ainsi qu'est apparue l'arbitraire souvent critiqué des unités de combat, sans compter que des engagements complexes et sérieux de formations désorganisées ne peuvent probablement jamais se dérouler entièrement selon les protocoles d'entraînement.

B. Point de vue actuel

Nous abordons maintenant, dans notre rétrospective, la période finale qui s'est écoulée entre les guerres et la publication du règlement actuellement en vigueur. Le mouvement intellectuel engendré par les phénomènes de la guerre était tout à fait naturel et justifié. Il est d'autant plus compréhensible qu'il se soit finalement scindé en deux camps. D'un côté, suite au chaos récent des combats, on réclamait l'établissement de procédures de base plus robustes, adaptées aux besoins de l'époque, et leur application rigoureuse. D'où la nécessité d'une réforme opportune du système de combat ! De l'autre côté, on affirmait que les grands succès n'étaient dus qu'à l'enthousiasme et à l'autonomie de chacun, aussi nombreux fussent-ils. Le chaos résultait en partie d'une procédure de combat intenable, et en partie d'un manque d'entraînement lors du déploiement des unités de commandos. À bas le système de combat ! Le reste se réglerait alors aisément.

Nous nous abstiendrons de décrire en détail les nombreux essais menés sur les terrains de parade pour établir de nouvelles formations de combat pour les unités d'infanterie plus importantes, tant en termes de formation que de déploiement. Au départ, ces essais suivaient tous les principes établis et ne satisfaisaient que leurs inventeurs respectifs. Ainsi, une multitude de méthodes de combat et de formation virent le jour, chacune à la durée de vie éphémère, mais susceptible de nuire à la compréhension tactique au sein de l'armée. Par conséquent, la plus haute autorité militaire se sentit obligée d'intervenir et de clarifier le processus d'entraînement. L'ordonnance du Cabinet suprême du 19 mars 1873 supprima de nombreux formulaires obsolètes des règlements et mit l'accent sur l'entraînement selon les sections directives de ces derniers. Ces directives, cependant, confiaient toutes les tactiques de combat aux unités de commandos. Celles-ci occupèrent alors une place centrale dans les combats pratiques. L'exercice de combat point à point devint ainsi un simple exercice de discipline. L'orientation que prendrait la réforme envisagée était donc déjà manifeste. Toute incertitude restante devait considérablement diminuer dès que l'exercice de discipline de la section V serait complètement supprimé. De l'histoire du siècle dernier, les règlements actuels ont finalement émergé de manière presque organique dans le développement de leurs principes. Nous voyons les idées de Scharnhorst évoluer logiquement en fonction des besoins du combat, bien qu'avec des intervalles beaucoup plus longs que ce que le grand réformateur aurait pu imaginer. Mais après un long affrontement d'idées, les points de vue opposés se sont inversés. Au début du siècle, et après la défaite, la structure point à point a dû progressivement céder la place ; à la fin du même siècle, et après de grands succès, elle exige sa réintégration dans les tactiques d'infanterie.

Les désaccords sur des questions importantes, lorsqu'ils persistent et font l'objet de vifs débats, tendent à susciter de vives controverses. Dans le feu de l'action, des slogans surgissent, qui caractérisent l'agitation intense sans pour autant apporter de preuves convaincantes, et la présente affaire n'a pas échappé à ce sort. Avec les termes « normal » et « tacticien de horde », les protagonistes ne font qu'exprimer leur ressentiment, ce qui est peu pertinent ici. Nous nous contenterons donc de tenter de souligner la différence cruciale entre les deux styles de combat avant de présenter les règlements, qui seront finalement contraignants pour tous.

Par souci de clarté, nous resterons aussi simples que possible. L'engagement direct consistait à déployer l'unité de commandement, par exemple le régiment, sur une vaste zone, suivie d'une seconde unité faisant de même. L'autre méthode répartit généralement les objectifs de combat en première ligne entre les deux régiments et leur permet, appuyés par leurs propres forces maintenues en retrait, d'accomplir la mission divisée de la brigade. Les structures de commandement à contrôler étaient donc horizontales à l'époque ; elles sont désormais verticales par rapport à la ligne de bataille.

À l'époque des formations serrées et des tactiques linéaires, qui, compte tenu de la puissance de feu relativement faible, privilégiaient les terrains dégagés pour les combats, la première approche demeura longtemps la plus pratique. Le front, dont le succès unifié en dépendait, restait ainsi sous un contrôle sûr et unifié. Les combats acharnés pour des points stratégiques isolés ne jouaient alors qu'un rôle secondaire ; l'objectif principal était de percer les lignes ennemies. Avec l'augmentation constante de l'ampleur des escarmouches et l'intensification de la puissance de feu, la tendance à utiliser les terrains couverts et peu visibles pour les batailles décisives s'accroît. La ligne de front nécessitait désormais une organisation plus complexe pour exploiter efficacement la diversité du terrain face au feu ennemi. Il était inévitable que des situations se présentent où une aile d'une même unité de combat avait tout intérêt à poursuivre son attaque, tandis que le centre ou l'autre aile s'engageait dans un échange de tirs soutenu, voire était contrainte d'attendre. La lutte pour le contrôle de divers éléments du terrain, tels que les hauteurs, les fermes, les enclos de broussailles, les sentiers étroits ou les clairières, exigeait des décisions, des formations et des actions totalement différentes de la part des diverses unités présentes sur une même ligne de front. Par conséquent, il devenait impossible de maintenir la direction générale des opérations au cours d'un même engagement sans paralyser les combats ; car si le succès des armes propulsait une partie en avant avec la promesse de la victoire, l'autre, dans sa lutte acharnée, était nécessairement laissée pour compte, voire mise en déroute. Ainsi, des bataillons de la première ligne se retrouvaient parfois entraînés dans la seconde, tandis qu'ailleurs, ceux de la seconde devaient fournir des renforts aux premiers, ou même se retourner pour compléter l'encerclement de l'ennemi. Les combats d'infanterie incessants engendraient donc naturellement une modification constante de la composition des lignes et des unités, et les bataillons d'une même brigade se retrouvaient bientôt à combattre côte à côte, avec leurs effectifs régimentaires variables, pour résoudre les problèmes locaux. Le commandement des troupes ne pouvait plus anticiper les diverses demandes émanant simultanément de partout, et sa structure se désagrégea, non sans détruire l'ordre interne fourni par l'ordre général de bataille. Les commandants de régiment perdirent le contrôle de leurs lignes et de leurs unités de commandement. Ils furent contraints de se rendre utiles en combinant les différents éléments qui leur tombèrent sous la main ou en faisant preuve d'un courage personnel exemplaire.

Mais le droit militaire en vigueur, surtout à ses débuts, bénéficiait de l'avantage considérable d'un ordre précis et bien défini, auquel tous les participants aux exercices s'étaient habitués avec aisance et confiance. Il était donc possible de mener des exercices avec ces engins de manière très ordonnée et rigoureuse, et ainsi de maintenir la discipline d'une certaine façon, quoique de manière unilatérale. Naturellement, le nouveau règlement se doit d'assurer cet ordre et cette régularité, et même un ordre supérieur, s'il doit remplacer l'ancien. Il représente également une forme de combat universellement efficace sur le terrain. De même que le partisan du combat rapproché ne croit plus sérieusement pouvoir se contenter d'une procédure standard (Frédéric avait déjà éliminé une telle procédure, comme nous l'avons vu), les tactiques des unités de commandement ne visent pas à transformer le combat en un processus de horde. Pour déterminer la forme désormais requise, nous suivrons donc les dispositions réglementaires. Naturellement, dans cette entreprise, nous agissons en tant que représentants du règlement dominant. Puisque l'entraînement doit désormais être mené conformément à ce règlement, nous devons d'abord en acquérir une compréhension complète. Aucun règlement ne peut pleinement atteindre son objectif s'il n'est pas parfaitement et correctement maîtrisé par le commandement dans toutes les situations susceptibles de se présenter. Si ce principe s'applique à la compréhension intellectuelle de toute législation, il s'applique d'autant plus à un règlement tactique fondamental.

Au fil des ans, diverses demandes réglementaires ont émergé. Par exemple, les dispositions du règlement devraient être étendues à des domaines tactiques plus vastes. Une

section sur les tactiques de combat devrait être ajoutée à la guerre de détachement, que le règlement est censé privilégier, et les missions de la division ou du corps d'armée au combat devraient également être abordées. De plus, certains ont suggéré la nécessité de deux ensembles de règlements pour l'entraînement : l'un pour la paix et l'autre pour la guerre. Nous avons déjà rencontré ce dernier, quoique de manière quelque peu involontaire, comme nous l'avons vu dans la comparaison entre les exercices sur le terrain de parade et les manœuvres. Cependant, ce travail vise fondamentalement à éviter de s'attarder inutilement sur ces questions controversées. Il cherche à démontrer où nous mène le règlement, quels facteurs ont conduit à son attribution du jeu traditionnel comme instruction élémentaire, jusqu'à la brigade, et si, et dans quelle mesure, il est suffisant pour la préparation au combat. Toute réfutation nécessaire des communiqués de presse sera fournie en temps voulu.

Tout d'abord, afin de faciliter les recherches ultérieures, il convient d'examiner la division du programme en « école » et « combat » – une rupture avec la réglementation précédente. Il est à noter que l'ancienne réglementation elle-même imposait déjà une séparation similaire. Les sections contenant des instructions de commandement purement formalistes ne pouvaient plus assurer l'instruction nécessaire, contrairement à ce qui se faisait auparavant. Une section supplémentaire, consacrée aux directives de combat, a donc dû être ajoutée et est finalement devenue l'élément central. Cet aspect a conduit à une division systématique du contenu dans la nouvelle réglementation. Tandis que la Partie I établit les formes de base de l'organisation de l'infanterie, ainsi que leur terminologie de commandement et de direction, la Partie II expose la structure des lois de combat. Le fait que certains points se situent à la frontière entre les deux parties, et qu'ils puissent être abordés ici et là, ou qu'il ait fallu les mentionner deux fois, peut être considéré comme inévitable, mais aussi comme secondaire, sans qu'il soit nécessaire de s'y attarder. La structure quelque peu désorganisée, par exemple, rend les limites parfois floues. Toutefois, ce sont surtout les chapitres de la section 1 consacrés au développement des capacités de combat des unités de commandos qui assurent la transition entre les différents sujets abordés. Cette classification est également discutée ici car ce traité se fixe pour objectif de ne traiter que de la partie II, considérée comme la partie véritablement tactique, mais les paragraphes relatifs au développement des opérations militaires ne sauraient être raisonnablement omis.

D'après mon expérience, la séparation mise en œuvre s'est avérée efficace, facilitant la vue d'ensemble du sujet et définissant ainsi plus clairement les objectifs de l'entraînement pratique. Son adoption dans le règlement de l'artillerie constitue également une preuve indirecte de son utilité. Le règlement de la cavalerie semble lui aussi s'orienter vers ce modèle, même s'il n'est pas jugé opportun, pour l'instant, de résumer les missions de combat dans une section entièrement distincte. Malgré des conditions d'opérations totalement différentes, la cavalerie, même dans son règlement le plus récent, conserve une organisation par section. Toutefois, même dans ce cas, l'importance de cette organisation des unités de commandement est manifeste.

Le point de vue tactique actuel des autres armes ne peut être qu'effleuré à ce stade de notre analyse, et ce, uniquement dans la mesure où il éclaire les discussions qui suivront.

Nous concluons cette section en constatant que, malgré leur limitation à leur mission première d'entraînement des troupes, les règlements en vigueur pour chaque arme constituent des manuels fiables et universellement suffisants pour l'apprentissage des tactiques de base. Ce fait a, bien entendu, suscité de nouvelles objections. Toutefois, d'après notre expérience, cette évolution représente une simplification et une clarification extrêmement bienvenues de l'ensemble du cursus de formation, que ce soit auprès des troupes ou dans les écoles militaires, sur le terrain d'entraînement ou sur le terrain. Les instructeurs peuvent désormais se référer au règlement en toutes circonstances. Ils n'ont plus besoin de manuels intermédiaires pour clarifier les questions fondamentales du commandement des troupes.

2. Types de besoins

A. Développement historique du concept de drill

L'utilisation du terrain d'entraînement pour nos exercices tactiques, sans parler de l'entraînement technique, fait encore l'objet de nombreuses opinions. Certains y mettent en scène des scénarios de combat continus, d'autres exploitent consciencieusement les caractéristiques limitées du terrain, tandis que d'autres encore préfèrent le peupler de multiples scénarios de terrain afin d'introduire un maximum de variété dans l'entraînement. Enfin, certains regrettent le système de formes clairement défini des anciens règlements et ressentent le besoin de pallier cette lacune par de petits ajouts qui leur semblent appropriés pour faciliter la représentation de scénarios de combat sur le terrain. Tous doivent trouver la surface plane et aride, qui caractérise généralement ce type de terrain, extrêmement contraignante. Les terrains d'entraînement présentant une grande variété de reliefs sont donc particulièrement appréciés.

Il est certain que l'exercice militaire a dû, au fil du temps, entretenir une relation en constante évolution avec l'entraînement tactique des troupes. Il a toujours conservé une importance capitale. Il serait instructif d'examiner également l'évolution de Plagwerth au cours des siècles.

Apparemment, ce terrain revêtait une importance capitale, car il était le plus direct, pour l'entraînement militaire de Frédéric. Le roi y perfectionnait son armée et ses commandants, sur les terrains d'entraînement près de Potsdam et de Cladow, sur la Havel. Ils y pratiquaient avec habileté les formations, les échelons et les manœuvres de changement de ligne, assurant ainsi la supériorité de son style de combat. Les formations serrées et l'obligation de faire abstraction du terrain conféraient à ces exercices un rôle quasi décisif sur le champ de bataille. Tous les généraux de Frédéric, à l'instar de ceux du vieux Dessauer avant eux, y reçurent leur formation de chef. Même le tir des sections, tenues à un ordre réglementaire strict sur la ligne de bataille, ne nécessitait qu'une discipline rigoureuse. Ainsi, la tâche militaire de cette époque consistait entièrement à exécuter les exercices pratiqués. De plus, les fusils à canon court imposaient une réduction de la distance avec le front ennemi. La bataille se déroulait à plusieurs centaines de pas devant l'ennemi, et le tir n'acquerrait toute son efficacité et sa signification qu'à partir d'une distance de 80 pas. L'artillerie se voyait assigner une position précise au sein du dispositif de combat, et la cavalerie opérait souvent à proximité immédiate d'autres armes, dont elle était toujours capable et préparée à pénétrer les tirs. Il est essentiel de garder à l'esprit ce cadre de bataille restreint pour comprendre comment la victoire ou la défaite s'obtenait à cette époque. Frédéric organisait ainsi ses batailles, et ces exercices tactiques, même pour les armes mixtes, se déroulaient sur le terrain de parade ; certains sont parvenus jusqu'à nous dans les archives. L'immense génie du grand roi et son influence sur l'armée se sont perpétués tout au long du XXe siècle. Sa manière d'utiliser de vastes espaces ouverts pour l'entraînement au combat a été héritée jusqu'à nos jours sous diverses formes et manifestations, bien que les conditions et les exigences tactiques se soient longtemps montrées réticentes à se soumettre à de telles contraintes.

On a déjà évoqué la façon dont ses exercices d'échelon ont dégénéré, les guerres révolutionnaires ayant déjà engendré des formes de déploiement d'infanterie entièrement différentes. L'époque napoléonienne a ensuite transformé ces formes en de nouveaux ordres de combat au fusil, avec leurs colonnes décisives.

Mais les formats de réunion d'origine frédéricienne ont survécu même à la lutte de libération, et jusqu'à une époque très récente, il est resté d'usage de mener des scénarios de

guerre entiers, selon des idées générales et particulières, du début à la fin, sur des terrains d'entraînement plats.

Il faut tenir compte de la transformation qu'ont subie les tactiques en matière d'armement, de déploiement et d'organisation, de prise en compte du terrain et d'expansion territoriale, et force est de constater que même les plus vastes terrains d'entraînement ne peuvent plus répondre à ces exigences. Les hypothèses relatives au terrain et à l'ennemi sont devenues de plus en plus artificielles, et l'invention d'une situation de guerre plausible, chose extrêmement difficile à réaliser dans cet espace restreint resté inchangé pour une garnison, est devenue de plus en plus improbable.

Aucune imagination, aussi fertile soit-elle, ne pouvait masquer le fait que le scénario de guerre, entièrement artificiel et en perpétuelle évolution, était obscurci à chaque instant par les projectiles de notre armement actuel. De telles actions dégénéraient ainsi en simples escarmouches, dont la clarté était exploitée pour des démonstrations de force grandioses, tandis que les réalités de la guerre exigeaient de plus en plus la dissimulation la plus stricte de tous les développements. Même les exercices contre un ennemi désigné ou imaginaire, pratiqués jusque dans les temps modernes avec leur planification méticuleuse en « moments », étaient ancrés dans le monde révolu de Frédéric le Grand, alors que les exigences du présent, avec son flux constant d'événements, rendent impossible une procédure aussi réglementée et méthodique. L'artilleur observateur, assistant au déroulement de ces actions, considérait parfois l'infanterie comme de la simple chair à canon, tandis que la cavalerie était de plus en plus convaincue que le terrain découvert, devenu si dangereux pour elle à cause des armes à feu, lui offrirait encore le théâtre de ses combats. Là, la chevauchée était des plus confortables et tous les mouvements des unités importantes pouvaient toujours se dérouler normalement. Là où l'infanterie déployait si facilement des formations serrées même en terrain découvert, les tirs ennemis ne pouvaient certainement pas constituer un obstacle insurmontable pour la cavalerie.

Face à ces exigences en matière d'entraînement, la pratique régulière de manœuvres d'entraînement s'est naturellement développée. Il faut toutefois reconnaître que les unités commandos ne peuvent pas exécuter des scénarios similaires. Le besoin d'un entraînement plus poussé explique donc amplement le maintien persistant de méthodes obsolètes.

Tant qu'on ne pouvait se résoudre à abandonner ces pratiques héritées, il fallait recourir à un compromis pour les concilier avec les exigences du présent. Sur le terrain, par exemple, une sélection rigoureuse des sections était nécessaire, conforme aux exigences d'un exercice planifié.

En revanche, sur le terrain d'entraînement, et compte tenu des directives des anciens règlements d'infanterie, la nécessité de tenir compte du terrain raréfié se faisait de plus en plus pressante. Ainsi, la moindre butte, le moindre bosquet, le moindre creux ou la moindre lisière devenaient des objets d'entraînement récurrents, et les tactiques locales étaient perfectionnées à l'extrême, se révélant totalement inadaptées à d'autres situations. Pourtant, ces mêmes lieux, riches en ces particularités topographiques, étaient les plus préjudiciables à un entraînement complet ; car c'est là que les tactiques locales susmentionnées pouvaient atteindre leur plus haut niveau de développement et de perfectionnement. L'invention constante de nouveaux scénarios de guerre pour une même zone d'entraînement, destinée à susciter des décisions toujours nouvelles et à générer des situations inédites, menait inévitablement aux raisonnements les plus extravagants et aux sophismes les plus abscons, orientant l'imagination dans une direction totalement inappropriée à la gravité de la guerre et à ses exigences élémentaires. Même les camps permanents dotés de vastes zones d'entraînement, comme ceux de Châlons ou de Krasnoïe-Selo, sont, comme l'expérience l'a démontré, exposés à ce danger. Quiconque a eu l'occasion de manœuvrer dans les environs de Müncheberg, dans le Mark Brandenburg – un terrain d'entraînement particulièrement instructif, prisé par deux corps d'armée – aura pu constater à quel point même le paysan du

coin maîtrise les tactiques. Lui-même ancien soldat, sait précisément comment attaquer ou défendre Krähenberg, comment aborder Dahmsdorf depuis son élevage de moutons ou depuis Müncheberg, comment franchir le pont de Mausbrücke et comment gérer le Rothen Luch en toutes circonstances. Il peut toujours formuler des critiques pertinentes concernant le cantonnement de ses troupes, critiques du général commandant, auxquelles il s'efforce de répondre dès que possible. En bref, il possède une grande expertise militaire sur ses terres et porte des jugements d'une justesse remarquable. Malgré tout cela, il est totalement dépourvu de talent pour la guerre. Il n'aurait pas la moindre idée de ce qui se passait dans la ville voisine de Strausberg. C'est, tout simplement, un tacticien local !

Cet exemple vise à démontrer que l'utilisation d'un terrain d'entraînement militaire pour des reconstitutions de combats à visée pratique est une approche erronée. Elle n'était viable que tant que la formation de combat du groupe d'exécution restait indépendante du terrain. Frédéric choisissait la formation pour l'exercice de bataille, entre autres, en fonction du terrain ; pour le groupe d'exécution, elle était strictement prédéterminée. De telles formations pouvaient donc être facilement mises en œuvre dans n'importe quel espace suffisamment vaste.

Le tacticien de notre époque, soucieux de démontrer et de pratiquer le combat sur le champ de bataille, a eu recours, à juste titre, à des scénarios de terrain variés, qu'il s'efforçait de clarifier à l'aide de musiciens et de drapeaux de couleurs différentes. Cette méthode permettait certes de transmettre une partie de la leçon, à condition de s'en tenir aux plus simples et d'éviter ainsi des malentendus désastreux. Qui, par exemple, n'a jamais utilisé le fameux « Turc du pont », dont le décor peut être recréé avec quelques musiciens ? Toutefois, de tels artifices n'ont probablement qu'une application très limitée. Si l'on multiplie ces éléments, comme cela a sans doute déjà été fait, on se retrouve au mieux avec des buissons parfaitement transparents, on aperçoit les remblais qui les recouvrent et l'on peut voir derrière la montagne représentée depuis n'importe quel point du champ de bataille. Les maisons et les hameaux marqués ressemblent aux ruines de Pompéi et restent des parcelles de terrain sans habitation. En bref, malgré toutes les suppositions, il ne reste rien d'autre que la zone réellement dégagée, ce qui exclut toute notion de terrain couvert, sans parler du fait que la porte est grande ouverte aux malentendus les plus divers.

Tous ces moyens ne font donc que masquer mal le fait que les opérations de combat, de la déclaration de guerre (rassemblements) à la conclusion de la paix (attention, présent !), ne peuvent plus être simulées sur les terrains d'entraînement. Les exercices d'entraînement structurés et continus des formations de troupes importantes et mixtes sont ainsi devenus obsolètes, victimes des exigences de l'époque.

B. Déterminer l'importance actuelle du drill pour l'entraînement tactique de l'infanterie

Néanmoins, les exercices tactiques méritent de conserver toute leur importance au sein de l'armée allemande. Cette dernière doit une grande partie de ses qualités à l'exécution rigoureuse et précise d'exercices bien répétés, et la nouvelle réglementation avait donc tout intérêt à se concentrer sur la manière de préserver cet outil d'entraînement essentiel malgré l'évolution de la situation. Cette exigence est d'autant plus cruciale que l'agriculture prend de l'importance et que sa valeur ne cesse d'augmenter. Les dégâts causés aux cultures sont de plus en plus coûteux et orientent tous les exercices d'entraînement possibles vers les terrains domaniaux. Pour cette seule raison, les terrains d'entraînement sont plus indispensables que jamais ; mais leur valeur a également considérablement augmenté à d'autres égards depuis l'entrée en vigueur de la réglementation actuelle, comme il est inutile de le démontrer.

Même si le terrain d'entraînement ne permet plus les exercices de combat modernes, il est particulièrement adapté à la démonstration et à l'assimilation concrètes des principes

fondamentaux de la doctrine du combat. Forts de notre expérience concluante, nous affirmons qu'aucune règle du règlement ne peut être clairement démontrée et enseignée sur n'importe quel terrain d'entraînement. Le terrain d'entraînement, utilisé à bon escient, est au chef ce que le tableau noir est au mathématicien pour élaborer ses règles. Ainsi, ce dernier retrouve sa vocation première : l'enseignement des procédures. Pour les petites unités de commandos, un espace réduit suffit à cet objectif multiple. Il convient toutefois de veiller à n'enseigner qu'un seul point à la fois et de ne démontrer l'interaction que de deux règles au maximum. Cette méthode présente deux autres avantages concrets. Premièrement, elle oblige les chefs à maîtriser pleinement le règlement régissant l'entraînement et à apprendre à appliquer concrètement la logique de ses principes fondamentaux. Généralement, lors de la mise en œuvre de scénarios de combat complets sur les terrains d'entraînement, la section II du règlement est considérée comme un simple guide consultatif, ne fournissant aucune règle de procédure spécifique mais seulement des conseils plus ou moins utiles. Le second avantage de la méthode d'entraînement proposée est qu'elle oblige le commandant à élaborer un plan d'entraînement complet pour ses troupes, lequel doit être consigné afin d'enseigner et de mémoriser tous les principes élémentaires. En ce qui concerne la relation entre les formations dispersées et regroupées, l'expansion et l'organisation, et enfin l'attaque et la défense, la portée purement tactique et formaliste s'est considérablement élargie. En approfondissant le sujet, l'idée reçue selon laquelle un bataillon s'entraînait en trois, voire quatre jours d'exercices au maximum, s'avérera probablement obsolète, même si tous les problèmes d'entraînement d'antan, si redoutables, ont complètement disparu. Ils ont été remplacés par la doctrine tactique, que le commandant de bataillon doit maîtriser durant son entraînement.

La méthode d'exercice décrite ci-dessus sera expliquée plus en détail et illustrée d'exemples dans les sections suivantes. Entre des mains expertes, elle offre une grande variété d'exercices, suscite une participation active même chez les élèves les plus modestes et permet d'aborder chaque question dans ses moindres détails. Elle offre la possibilité de présenter et de discuter une demi-douzaine de cas en une seule journée d'exercice et permet d'ancrer durablement les explications dans la mémoire.

C. Interaction entre les exercices en salle et sur le terrain

Cela conduit naturellement à la nécessité de promouvoir simultanément l'entraînement sur le terrain et l'entraînement en salle d'entraînement. L'ancienne dichotomie entre salle d'entraînement et terrain a disparu, laissant place à son contraire. L'entraînement en salle doit expliquer et appliquer directement les principes de l'entraînement sur le terrain. Croire que les engagements au fusil en situation de combat peuvent être pratiqués uniquement sur des terrains d'entraînement est une erreur. Outre le fait que le terrain y est généralement uniforme, nous n'y reviendrons pas sur nos arguments concernant l'inadéquation des tactiques locales.

Selon le terrain de chaque garnison, une telle affirmation nécessitera une certaine réflexion, car il faut généralement éviter d'endommager les récoltes. Cependant, le principe est applicable presque partout, même dans les zones de culture intensive. Cette affirmation est étayée par l'expérience acquise dans un pays à l'agriculture abondante. On peut probablement trouver de telles zones dans presque chaque garnison si on les recherche minutieusement et qu'on les exploite judicieusement. Par exemple, il faut accéder aux prairies avant leur croissance printanière, ou immédiatement après la fauche. L'hiver ou la période suivant la récolte peuvent également être mis à profit.

L'entraînement n'est plus aussi étroitement lié à des actes et des phases spécifiques qu'auparavant. L'instruction tactique englobe l'ensemble de l'année d'entraînement dans son contexte, et non plus seulement une période de formation au sein d'une compagnie ou une

phase de service sur le terrain. Il ne s'agit plus d'une succession d'actes, mais d'un tout unifié et indivisible.

Avant tout, même lors d'entraînements sur le terrain, il est essentiel de s'adapter aux conditions créées par les limitations inhérentes à l'environnement local ; autrement, les difficultés resteront insurmontables. Le principal obstacle au succès de tels exercices, plus encore que la préparation du terrain, réside dans l'approche courante. Là encore, on observe une tendance à vouloir dépeindre et mener des scénarios de combat complets, basés sur une situation de guerre. Pourquoi, nous demandons-nous, une section, une compagnie, voire un bataillon, a-t-il toujours besoin d'un plan général et spécifique pour s'entraîner à la conduite d'un combat pour une lisière de forêt, une ferme ou un village, un pont ou une colline ? Quelques mots descriptifs sur la relation avec un ensemble plus vaste ou une unité voisine imaginaire suffiraient à illustrer un exercice d'entraînement, dans la mesure où le terrain le permet. Le scénario de guerre simulé se heurterait, comme auparavant sur le terrain d'entraînement, à des obstacles insurmontables, engendrant contrainte et manque de naturel. Bien des champs d'avoine se transformeraient alors en marécages impraticables, une route en rivière ; En fin de compte, la nature entière serait soumise à un nouvel acte de création, et l'action entreprise apparaîtrait comme une lutte pour des objets inexistantes. Un tel scénario, cependant, rend toute la leçon pratique obscure, et de ce fait, l'essence même de l'activité militaire s'effondre.

Par conséquent, plutôt que des scénarios de combat irréalisables, il est préférable d'organiser des marches tactiques informelles (marches d'entraînement au combat) avec les troupes. Celles-ci permettent, à condition que le terrain soit soigneusement choisi, d'adapter les tâches individuelles aux possibilités et aux contraintes du terrain sans l'endommager. De cette manière, qui permet aux troupes de garder les mains libres, on peut, au cours de la période d'entraînement, aborder et mettre en pratique tous les aspects qui constituent, dans leur ensemble, la doctrine tactique et de sécurité. Si nécessaire et ponctuellement, de telles marches effectuées par le commandant avec ses officiers subalternes sont également très efficaces. Chez les sous-officiers, elles représentent une forme d'entraînement devenue depuis longtemps une pratique courante chez les officiers supérieurs, sous forme de promenades ou de voyages d'entraînement. Grâce à ces moyens, on évite efficacement toute disparité entre le terrain d'entraînement et le terrain réel, et les exercices d'entraînement sur le terrain et sur le terrain interagissent de manière optimale ; loin de s'annuler, ils se complètent, et le progrès considérable réalisé par rapport au passé devient alors évident. Les troupes apprennent à appliquer sur le terrain le principe illustré sur le terrain d'entraînement, ou inversement, un phénomène rencontré lors d'exercices sur le terrain peut être mis en évidence et représenté graphiquement sur le terrain et rendu parfaitement clair.

D. Point de vue de la disposition réglementaire

Pour conclure notre analyse des différents types d'exercices, examinons la réglementation relative à « l'importance du terrain d'entraînement ». Il apparaîtra clairement que tous les points soulevés ici y sont déjà énoncés. Le terrain d'entraînement est destiné à l'enseignement des principes. Ce sont ces principes, et non les exceptions, qui doivent y être démontrés. La bonne application de ces dernières relève donc de la tactique. Les formes de combat doivent être pratiquées ; le terrain n'y joue aucun rôle. Par conséquent, la tendance à représenter les batailles dans leur évolution doit être limitée autant que possible. Un exercice de combat ne sera pleinement utile que s'il est précédé de l'enseignement des principes, et l'utilisation fréquente du même terrain conduit à des tactiques locales néfastes. Les hypothèses relatives au terrain doivent rester simples et compréhensibles par tous. Exercices sur le terrain et exercices en situation réelle doivent être complémentaires. Nos recherches précédentes n'ont donc fait que justifier ces principes fondamentaux.

La plupart des terrains d'entraînement militaire proches des garnisons sont généralement assez vastes pour mettre en œuvre tous les principes de formation en attaque, en défense ou en retraite, ou plutôt pour démontrer la polyvalence des scénarios de combat possibles pour les bataillons. En revanche, pour les régiments et les brigades, même les plus grands terrains d'entraînement ne permettent que de représenter les formations générales et leurs développements. Ils peuvent certes appréhender le cadre légal de l'étendue et de l'organisation de ces unités et le présenter avec une grande clarté ; mais rien de plus ! Le reste, pour ces unités, est laissé au combat lui-même, et dépend donc du terrain, ce qui nécessite la création d'un scénario de guerre, aussi modeste soit-il. De vastes terrains d'entraînement militaire, même avec les plus beaux reliefs, sont constamment créés par les stratèges locaux, et ceux-ci sont inutilisables pour la guerre, comme cela a déjà été démontré.

Il sera possible ultérieurement d'aborder plus en détail les installations nécessaires à ces exercices, essentiels au développement des tactiques d'infanterie en général. Pour l'heure, il suffit de souligner leur rôle dans les exercices sur le terrain et en milieu naturel.

Il convient d'attirer l'attention du lecteur sur la conclusion de la disposition réglementaire de cette section. Il serait sans doute plus conforme à l'esprit du règlement, ainsi qu'à des considérations pratiques, de ne pas lier le marquage des forces ennemies sur le terrain d'entraînement à la représentation de dimensions tactiques spécifiques. Une telle procédure servirait rarement l'objectif d'illustrer des principes, et non celui de mener des combats réels. Elle conduirait trop facilement à s'enliser dans les aléas de la tactique appliquée. Dans la plupart des cas, il sera donc conseillé de se contenter de quelques troupes et de quelques drapeaux marquant un front ennemi, ou occasionnellement un déploiement en profondeur. Seuls les exercices régimentaires et de brigade sur le terrain nécessitent un degré de détail plus élevé. Indiquer précisément les forces ennemies dans des espaces restreints crée facilement des perturbations et des frictions pour les commandants, modifiant fréquemment la conception même de leur matériel d'entraînement. La désignation plus précise des forces ennemies par des drapeaux, telle que stipulée dans le règlement du service en campagne, est manifestement plus utile pour les exercices en situation de guerre et sur des terrains moins contraints. Elle est principalement destinée à ces situations, sans pour autant rendre les exercices sur le terrain dépendants d'elle.

E. Modifications de la forme de commandement

Dans la section consacrée aux types d'exercices, il serait opportun d'évoquer la « coordination entre les autorités de commandement et les troupes », telle que formulée dans le règlement du service sur le terrain. Il était inhérent à la tactique frédéricienne de s'appuyer presque exclusivement sur des ordres prédéfinis pour la gestion des troupes. Grâce à eux, des fronts entiers pouvaient être déplacés, immobilisés, un changement de front ou l'ouverture du feu effectués. L'ensemble du système de combat du précédent règlement fonctionne encore presque partout avec ce langage de commandement. Cependant, face à la fragmentation croissante des formations de combat, à l'exploitation du couvert et à la diversité des tâches de combat qui en découle pour chaque unité, les échelons supérieurs de commandement ont éprouvé des difficultés croissantes à obtenir des résultats avec ces méthodes. L'ordre de bataille, qui assignait la tâche tactique à chaque unité, a dû prendre le relais. Les paragraphes directifs du règlement précédent en témoignent déjà. Dans le règlement actuel, le commandement reste utilisable uniquement pour les unités de rang inférieur engagées dans les combats. Dans ce contexte, la section, et parfois la compagnie, restent sous le contrôle du commandement, tandis que le bataillon n'est contrôlable que dans sa formation de rassemblement. L'ordre a ainsi presque entièrement remplacé le commandement. La différence entre les deux formes de commandement est manifeste, leur contraste évident et pratiquement familier à tous les commandants. Anticiper une autre différence conceptuelle

entre « mission » et « commandement » simplement parce que le règlement, par exemple, utilise l'expression « Le commandant adresse ses ordres individuels aux bataillons » (2c) dans le contexte de l'unité de commandement du régiment, est non seulement superflu, mais également contraire à l'esprit du règlement. Le commandement était et demeure une forme littérale d'ordre ; outre cela, il existe l'ordre non lié à des termes précis, qui assigne les différentes tâches de combat aux unités de commandement. Le règlement ne fournissait aucune explication quant à la nature d'un commandement. Les dispositions nécessaires à cet égard sont fournies par le Règlement du service en campagne, dans la section déjà mentionnée. On y trouve également la seule distinction admissible entre commandement et directive. Les deux formes d'expression d'intention sont admissibles, notamment à grande échelle, même dans le domaine tactique, bien que la forme directive soit naturellement l'exception sur le champ de bataille.

Le peu d'empressement des règlements à déroger à ces stipulations, ou à introduire un nouveau terme pour les instructions de commandement, est manifeste : la même question est traitée, dans le cas du commandement de brigade, par la formule suivante : « Les régiments reçoivent leurs objectifs d'attaque ou leurs positions défensives avec l'ordre de combat. » Dès lors, l'hypothèse selon laquelle la formulation choisie accorderait aux unités de commandement plus petites une plus grande liberté de choix qu'aux unités immédiatement supérieures semble infondée.

Cette discussion est nécessaire car l'opinion a été émise qu'il existe une différence significative entre un ordre de combat et une mission de combat, et que cette dernière implique une déréglementation non négligeable des décisions prises par le commandement inférieur. Aucune tentative n'a encore été faite pour distinguer linguistiquement les deux termes ; permettons donc l'expression d'une opinion qui justifie pleinement le choix du terme réglementaire. La mission de combat est un ordre qui assigne à l'unité de commandement son objectif ou sa position au sein de l'opération. Déjà dans la section précédente, lors des discussions sur la procédure d'engagement des anciens règlements, la déclaration d'un commandant de brigade sur le terrain d'entraînement a été mentionnée : « Aujourd'hui, je ne veux pas m'entraîner par ordres, mais par missions. » Cette distinction était claire pour tous. À cette époque, à des fins d'entraînement tactique, il était absolument nécessaire de mener des exercices en utilisant uniquement des ordres si la section V devait être utilisée pour la pratique, ou de recourir à l'émission d'ordres dès que l'on voulait se conformer aux paragraphes directives. Un commandant de brigade d'aujourd'hui serait probablement mal compris s'il déclarait : « Aujourd'hui, je m'entraînerai selon les ordres de combat, et non selon les instructions. » Une telle distinction, si elle existe, est bien trop subtile pour les dirigeants comme pour les subordonnés, et la question perd ainsi toute sa pertinence pratique. Le choix des mots ne prête pas à confusion, et une question qui a fait l'objet de longs débats dans la presse et qui a suscité une vive controverse se résout donc très facilement. La réglementation ne reconnaît que les formules de commandement écrites à l'avance ou l'émission d'ordres, y compris les directives, même lorsqu'on utilise le mot « ordre ». Ce dernier requiert, bien entendu, l'impératif.

F. Exercices d'artillerie

Pour les autres armes, l'importance du terrain de parade n'a pas évolué autant que pour l'infanterie, car leurs systèmes d'entraînement et de formation n'ont pas subi de transformation aussi fondamentale. C'est pourquoi leurs règlements ne comportent pas de chapitre consacré à l'importance du terrain de parade. Nous pouvons donc, nous aussi, être plus concis. Cependant, force est de constater que, même dans ces armes, subsistent des traces d'une utilisation abusive des terrains de parade à des fins tactiques. Les grands déploiements d'artillerie, impliquant des modifications complètes des lignes de front et fondés sur des plans généraux et spécialisés

mûrement réfléchis, dans lesquels les opérations menées par les autres corps d'armée ont dû être minutieusement intégrées, restent gravés dans les mémoires. Comme pour l'infanterie, ils offrent certes des spectacles impressionnants, mais ils entravent considérablement l'entraînement tactique.

Toutefois, pour ces derniers, même avec cette arme, l'utilisation optimale du terrain d'entraînement, aussi restreint soit-il, est primordiale. Une grande partie des règles régissant son fonctionnement, notamment le déploiement des forces d'artillerie, l'étendue des lignes de bataille, les différentes méthodes d'entrée en position selon les exigences de chaque situation (espaces normaux ou restreints) et l'insertion de forces dans un front d'artillerie déjà déployé et actif, peuvent être mises en pratique, avec des objectifs clairement définis, de la même manière qu'avec l'infanterie, afin de fournir aux troupes les repères et les concepts adaptés au terrain et à la situation. Les occasions offertes par les exercices en unités mixtes restent encore trop rares pour suffire à elles seules à un entraînement tactique complet.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail des règlements d'artillerie, ni de recenser explicitement tous les paragraphes, aussi nombreux pour les exercices d'artillerie que pour l'infanterie. Lekterer a d'ailleurs évité ce sujet, car il relève des chapitres individuels du règlement. Par ailleurs, les terrains d'entraînement des garnisons mixtes offrent une excellente occasion aux artilleurs comme aux soldats de s'exercer au tir sur des cibles réelles.

Il est certain que l'artillerie, avec sa réglementation la plus récente, n'a acquis que récemment sa propre doctrine de combat complète. La bonne application de cette doctrine à l'entraînement est sans doute l'un des aspects les plus importants pour le bon fonctionnement de l'arme sur le terrain d'entraînement, le champ de tir et sur le terrain. C'est pourquoi il est devenu courant de réunir la brigade d'artillerie au champ de tir pour des exercices aussi simultanément que possible. Cette mesure permet au haut commandement de l'artillerie de s'entraîner à l'utilisation de son arme dans des configurations et des actions à grande échelle. Aucune autre arme ne requiert un espace aussi vaste que les masses d'artillerie, dont les missions de combat unifiées sont si difficiles à exécuter et nécessitent donc un entraînement aussi rigoureux. Mais même en cette occasion, tout repose sur la bonne répartition des tâches. Il ne faut jamais oublier que le champ de tir n'est qu'un espace limité qui, malgré les variations de terrain qu'il peut présenter, reste le même d'année en année. Des situations de guerre complètes, avec leurs multiples changements dans les actions de toutes les branches des forces armées, où les commandants devraient agir librement en fonction des circonstances, ne sont pas réalisables dans un champ de tir. Par conséquent, il faut toujours s'attacher à mettre en pratique un seul principe spécifique et ne peut, au maximum, faire interagir que deux lois tactiques d'artillerie. Les tactiques appliquées à cette arme, comme à d'autres, s'exercent sur le terrain, et c'est pourquoi des exercices de plusieurs jours en terrain d'entraînement, par exemple lors d'exercices de brigade, lui ont récemment été accordés. Ces exercices sont tout aussi indispensables à l'artillerie qu'aux autres armes. Bien entendu, l'artilleur ne doit pas ignorer qu'il est extrêmement difficile pour son arme de mettre en pratique les principes tactiques seul sur le terrain, c'est-à-dire sans la coopération des autres armes. Leur absence complexifie le processus de création d'une situation de guerre et, de ce fait, sollicite davantage l'imagination des commandants. L'objectif doit donc être de s'exercer à des problèmes très précis d'attaque, de défense ou de retraite, ainsi qu'à la relation avant-garde/arrière-garde, dans les plus brefs délais. Les opérations de combat prolongées, avec leurs fréquents changements de décor et de prise de décision, se déroulent généralement de manière plus ou moins symbolique et révèlent souvent un manque de clarté. Nous verrons plus loin quelles limitations subsistent pour la brigade d'infanterie lors de ses exercices sur le terrain. La situation est assez similaire pour ces exercices d'artillerie sur le terrain. Cependant, il est essentiel que ces exercices puissent également être menés au sein de grandes formations de combat, c'est-à-dire avec des régiments rassemblés. Autrement, il est impossible de mettre en œuvre le concept de commandement adapté aux besoins du combat, notamment avec ce type d'arme.

G. Exercices de cavalerie

Dans la cavalerie, le terrain de parade a largement conservé toute son importance historique. De fait, cette branche des forces armées est celle qui adhère le plus fidèlement aux modèles frédériciens. Cependant, même pour la cavalerie, le terrain de parade plat n'est guère plus qu'un tableau noir, permettant la démonstration et la pratique des multiples variations de leurs tactiques de combat. Pour l'application concrète de ces tactiques, le commandement de la cavalerie, à l'instar de celui de l'infanterie, requiert la connaissance du terrain et, par conséquent, de la situation de combat spécifique. Sans ces éléments cruciaux, les principes de formation de combat se réduiraient à de simples schémas, et de tels schémas, comme chacun sait, sont invariablement peu fiables. La situation de combat, qui se présente et doit être résolue avec une rapidité particulière dans cette branche des forces armées, peut exiger sur le terrain qu'une formation choisie soit complètement inversée, sans que l'interaction habile des unités individuelles ne provoque la moindre perte. L'esprit tactique de la cavalerie s'enracine dans un entraînement au combat axé sur de tels exploits.

Au-delà d'une simple théorie formelle, même les plus grandes unités de cavalerie ne peuvent à elles seules maîtriser l'entraînement de la cavalerie ; nier ce fait serait désastreux. Aucune bataille de cavalerie sérieuse ne peut se dérouler avec la fluidité et la précision formelle qu'exige, offre et représente avec le plus grand talent un terrain d'entraînement ; cela requiert une adaptation au terrain. Ce dernier doit, bien sûr, permettre le déploiement de formations serrées. Toutefois, il est clair que le terrain couvert est celui qui promet à la cavalerie le plus grand succès au combat, à condition qu'elle ait appris à le maîtriser grâce à un entraînement continu du cavalier et de sa monture. Il offre la possibilité d'approches, de développements et de déploiements dissimulés, limite la portée des tirs ennemis et favorise l'habileté d'un repli sans pertes. Un terrain présentant de telles caractéristiques doit devenir le terrain d'entraînement privilégié de la cavalerie. Les surfaces planes, si fréquemment utilisées même pour l'entraînement des grandes formations car elles se prêtent parfaitement à la démonstration des interactions de feu dans une alternance et un enchaînement d'une précision stupéfiante de mouvements et de formations multiples, sont devenues presque inutiles au combat et peuvent presque être qualifiées d'ennemi le plus redoutable de la cavalerie. On ne peut galoper à travers ces zones, couvertes de feu sur des kilomètres, qu'une fois la supériorité de feu généralement acquise, et donc au moment de la poursuite. Par conséquent, l'application de la formation, ici aussi, dépend du terrain ! La largeur d'un front, sa formation, le moment du déploiement, l'utilisation d'une attaque de feu en fonction de l'aile et de la distance, le rythme ou la longueur du goulot d'étranglement, et enfin la position du commandant, tout cela est déterminé par le terrain. Tout schéma pratiqué sur une surface plane échoue et crée une confusion totale, car il arrive que sur le terrain, une même configuration sépare ce qu'elle unissait en plaine.

La cavalerie cherchant à triompher en terrain accidenté doit donc non seulement savoir s'y déplacer, mais aussi être entraînée à l'exploiter efficacement. Cela implique avant tout de ne pas se conformer à des règles formalistes, mais plutôt d'apprendre à s'adapter aux caractéristiques spécifiques du terrain. Presque jamais un mouvement, qu'il s'agisse d'avancées ou de manœuvres de flanc, ne peut être exécuté uniquement selon les règles d'engagement. Un simple chemin creux suffit à bouleverser l'ensemble des règles habituelles. Dans un cas, une colline doit être utilisée pour offrir une vue rapide et permettre le déploiement discret des forces ; dans un autre, une pente doit être évitée, et ainsi de suite. Un élément du terrain doit être utilisé pour l'exécution du mouvement lui-même, un autre pour son appui ; et ni le pas ni la distance ne peuvent déterminer l'étendue du front ni la profondeur du mouvement.

En règle générale, un terrain difficile exige un déploiement plus important. Compte tenu de l'incertitude quant à la direction et à l'étendue de l'avancée ennemie, la cavalerie doit être en état d'alerte renforcée. Comme il est impossible de décider au dernier moment quelles forces seront attaquées et lesquelles seront protégées, il est préférable de les positionner côte à côte, en conservant leur propre profondeur d'organisation grâce à des formations courtes et décalées d'unités individuelles. De telles conditions rendent naturellement nécessaire, du moins dans ces circonstances, le recours à des unités de commandement pour la direction et le contrôle, même au

sein de cette branche des forces armées. Un régiment à la structure uniforme, aligné en interne sur les unités organisationnelles correspondantes, constitue de loin l'instrument de commandement le plus fiable.

Il devrait donc être évident combien il est préjudiciable d'attribuer à chaque affrontement une performance spécifique et unilatérale, comme l'attaque décisive à la première, le soi-disant «désengagement» à la seconde et la réserve à la troisième. Cela ne fait que préparer le terrain aux préjugés et à l'incompétence lors du combat proprement dit, et de tels désavantages sont favorisés par une approche unilatérale du développement des positions.

On croit souvent, à tort, que ces exercices endommagent les os, les articulations et les tendons du cheval, voire nuisent à son dressage. Certes, il arrive que les attelages de trait doivent franchir des talus à allure constante, même au galop, ce qui, selon une idée reçue, nécessitait auparavant de marcher. Les pentes plus raides doivent être gravies ou descendues en formation serrée ; mais toutes ces techniques s'acquièrent rapidement, tant pour le cavalier que pour le cheval, et l'équitation, en particulier, ne fait que se perfectionner au fil du temps. Pratiqués correctement, ces exercices améliorent même la force et l'agilité du cheval sans abîmer ses membres.

H. Résultat final

Deux théorèmes se dégagent comme résultat final des considérations de cette section :

1. L'objectif de l'exercice doit être adapté à la tâche à accomplir ; autrement dit, il ne doit pas englober plus d'aspects d'une situation de guerre que nécessaire à la réalisation de l'action prévue. Un bon romancier omet tout personnage superflu qui ne contribue pas à la structure de son récit. Le tacticien doit lui aussi structurer son matériel selon les mêmes limites ! Les idées générales inutiles et démesurées qui menacent d'envoyer des armées de l'Est et de l'Ouest, dans le seul but de mener un exercice de terrain à petite échelle, reviennent à déguiser un nain en géant. Cela nuit toujours à la cause.
2. Il convient d'adhérer aux principes de la doctrine militaire et de résister à toute tentation d'employer des ruses tactiques locales.

3. Formes de combat d'infanterie

A. Opposition générale à l'ancienne forme

La décision de rejeter définitivement les structures de combat impliquait inévitablement l'obligation d'intégrer la bataille à un système de formations tout aussi fiable, fondé sur des unités de commandement. L'enjeu principal résidait bien moins dans la modification de l'apparence extérieure du champ de bataille que dans la refonte de sa structure interne, afin de la rendre plus apte à gérer la diversité accrue des tâches tactiques sous commandement.

L'ancien règlement prévoyait le déploiement initial de tirailleurs contre l'ennemi, renforcés et complétés par des troupes de soutien en cas de pertes. Ces unités ouvraient la voie à la première ligne d'attaque ou assuraient ses premières mesures défensives ; la seconde unité constituait la réserve, prête à intervenir au moment opportun. En substance, le nouveau système ne peut se passer d'aucun de ces éléments, même si la guerre a démontré la nécessité de modifier ou de redistribuer leurs forces et capacités relatives. L'essentiel demeurerait cependant que les structures de commandement de l'appareil devaient être organisées verticalement par rapport à la ligne de front, alors qu'auparavant, le commandement unifié des différentes unités s'exerçait sur toute la largeur du front. Ce contraste a déjà été évoqué au premier chapitre.

Pour clarifier la nécessité et les conséquences de cette nouvelle procédure, penchons-nous d'abord sur la formation de combat principale : les formations de fusiliers. Les capacités actuelles de tir à distance imposent la dispersion des masses combattantes. Les formations serrées ne sont plus autorisées. Chaque engagement est initié avec des fusiliers en première ligne, mais dans la

plupart des cas, cette formation est maintenue jusqu'au moment décisif, faisant ainsi de l'essaim de fusiliers la principale forme de combat de l'infanterie.

B. Formations de tir

Ces règles, telles qu'elles sont énoncées dans le règlement, n'ont été contestées par aucune partie à ce jour et devraient donc constituer une base solide pour la théorie des formes à venir. Dans l'optique d'une manche décisive, le déploiement de lignes denses d'archers devra débuter dès le début de la rencontre. Il convient donc d'examiner au préalable les implications en termes d'espace et de forces disponibles.

Si l'on déploie une section au complet le long d'une ligne balisée de 100 mètres de large – un exercice fortement recommandé pour établir une théorie du combat solide sur tout terrain d'entraînement –, une ligne de tirailleurs bien positionnée se forme. Si l'on insère une seconde section de force équivalente dans cette ligne, il devient évident que le déploiement des forces dans cet espace limité ne peut être augmenté sans revenir à une formation resserrée ; autrement dit, une compagnie au complet en ligne occupe une largeur de près de 100 mètres. Un bataillon complètement dispersé occupe donc déjà une largeur d'environ 700 mètres lors de son déploiement initial. Cependant, la largeur allouée à une brigade d'infanterie entière par la réglementation au combat est de 1 000 à 1 200 mètres (Bataille de la IIe Brigade, n° 115). Cette détermination est tirée des expériences de la dernière guerre, fondées sur de nombreux exemples. Même en supposant toutefois que l'expérience des règlements ait été erronée sur ce point, et même si l'on accordait à ce grand groupement tactique une largeur de 2 000 mètres, malgré nos réticences, il n'en reste pas moins que l'effectif de deux bataillons opérationnels est presque suffisant pour le garnir efficacement et uniformément de fusiliers. La formation de combat d'antan procédait donc en conséquence, déployant environ deux, voire trois bataillons sous commandement unifié, assurant ainsi un certain niveau d'organisation et, par conséquent, la possibilité d'appuyer l'ordre dispersé par le biais des petites unités de soutien et des compagnies fermées.

Ceux qui privilégient la dispersion de bataillons entiers trouveront cette méthode d'autant plus indispensable de nos jours, car les pertes lors des engagements frontaux, notamment en offensive, ont considérablement augmenté. Il est crucial de maintenir, voire d'accroître, la puissance de combat lors de batailles qui durent des heures, voire des jours. Ils sont donc contraints de remplacer les bataillons dispersés par d'autres unités cohérentes et, une fois celles-ci épuisées, d'en envoyer d'autres. Par conséquent, une organisation en profondeur reste indispensable. Un appui-feu constant doit toujours être disponible pour combler les brèches et maintenir l'intensité des tirs. Il est bon de souligner que les petits détachements regroupés en retrait constituent un piège à balles et subissent des pertes sans en infliger eux-mêmes, si l'on est contraint ultérieurement, dans le cadre de l'action choisie, de placer d'autres bataillons derrière les bataillons de combat complètement dispersés.

La durée d'éclairage d'une lampe dépend de la quantité de combustible alimentée en continu à sa mèche, c'est-à-dire de la capacité du réservoir. De même, la puissance de feu d'une escouade de fusiliers ne peut rester constante, d'autant plus que leurs pertes augmentent proportionnellement aux performances des armes à feu, que tant qu'il y a suffisamment de combustible pour la recharger. Celui qui a du combustible en dernier est celui qui a de la lumière en dernier. Par conséquent, comme mentionné précédemment, le bataillon ravitaillant les forces de la ligne de tir devra très bientôt se scinder en unités plus petites afin d'être facilement mobilisables partout pour un ravitaillement rapide en cas de besoin. Auparavant, les troupes de soutien étaient systématiquement et uniformément positionnées derrière la ligne de fusiliers. Je doute que quiconque nous croie encore préconisant une telle procédure. Cependant, il faut les utiliser uniquement en cas de besoin et laisser les circonstances décider de leur application : certaines troupes doivent toujours être présentes, et même le plus fervent partisan du combat au fusil sous forme de réunion doit accepter la nécessité d'une certaine organisation au combat.

Premièrement, suite à l'explication précédente, il convient de noter que le tacticien qui exige la dissolution de bataillons entiers en plein combat assure ainsi un déploiement efficace des forces. Un bataillon, ou un régiment, se divise en lignes d'escarmouche, tandis que l'autre suit, apporte son soutien et maintient l'effort de guerre. De toute évidence, une telle conduite contrevient à l'esprit du règlement. Cependant, elle peut néanmoins se justifier objectivement, et il est donc nécessaire d'examiner ce point.

Même une compagnie en pleine capacité de combat, une fois dissoute, n'est plus sous le commandement de son chef sur le terrain ni face à l'ennemi. Considérons donc cette unité de commandement la plus basse et examinons sa conduite la plus efficace. Le règlement stipule qu'en règle générale, des sections entières seront progressivement affectées à la ligne de tirailleurs. Les objections fondamentales suivantes sont formulées à l'encontre de cette affirmation. Cependant, quiconque la considère comme un principe tactique de base lui accorde une importance excessive. Aucune mesure ne saurait être prise dans une doctrine de combat fondée sur l'autonomie pour satisfaire une telle exigence. Cette affirmation contient une recommandation purement technique. Sur un terrain d'entraînement plat, sans équipement complet et avec un effectif de temps de paix, il est certainement logique, d'autant plus que cela correspond au rythme rapide des exercices, d'envoyer des compagnies entières, dissoutes, sur un front spécifique. Lorsque les troupes sont équipées de leur matériel de combat complet, qu'une force prête au combat est commandée et que le terrain est varié et accidenté, la perspective change complètement. Les exercices de tir de combat, désormais pratiqués beaucoup plus intensivement qu'auparavant dans de telles conditions, conduisent déjà au besoin inverse en temps de paix. La dissolution de compagnies entières se heurte alors à des difficultés imprévues. Lors du passage d'une formation serrée à une formation dispersée, lorsque 250 hommes doivent être déployés simultanément pour un usage réel des armes, et non pour un simple exercice de combat, sur un terrain parfois très varié compte tenu de la longueur du front, les importantes frictions, absentes lors des entraînements, deviennent évidentes. Ici, les troupes sont restées trop regroupées ; là, elles se sont trop éloignées ; il faut disperser davantage d'unités ou les déplacer plus loin. Il faut parfois reculer, parfois avancer. L'utilisation des armes et des abris détermine s'il faut s'emparer d'une dépression en avant du front, d'une hauteur là, ou, lorsque le terrain l'exige, laisser une brèche. Si le feu ennemi s'ajoute à cela, les pertes initiales s'en trouvent amplifiées.

Une ligne de tirailleurs d'une largeur de 150 mètres (une telle ligne est obtenue avec une compagnie de troupes prêtes au combat, dispersée dès le départ) ne forme plus une entité unique, comme l'était l'unité regroupée quelques instants auparavant. Elle se compose de plusieurs unités pour agir correctement et efficacement. Ainsi, la dispersion précipitée de toute l'unité de commandement favorise également le principe purement directionnel, qui, avec le temps, a été jugé si répréhensible pour les tirailleurs. D'un point de vue purement technique, il sera toujours préférable de se déployer en position de combat dispersée section par section, si le temps le permet. Dans ce cas, cette procédure fastidieuse est évidemment impossible. Cependant, on a alors manifestement adopté la position de tirailleurs trop tard. Les règlements, fondés sur les réalités de la guerre et de l'entraînement, sont probablement justifiés de considérer ce cas comme une exception, et ils l'ont exprimé dans leurs instructions.

La pratique consistant à dissoudre des compagnies entières dès le début d'un engagement sera encore moins bien accueillie par les militaires, car cette mesure initiale élimine quasiment leur influence en matière de commandement. Sur un terrain accidenté, une aile peut être contrainte de s'arrêter pour profiter d'un appui-feu favorable, tandis que l'autre est obligée de progresser selon les besoins. Imaginez le commandant de compagnie, déjà à pied, assurant l'unité de commandement entre les deux.

Par ailleurs, la question demeure de savoir si, dans un tel déploiement, la compagnie doit occuper l'espace qui lui est normalement alloué avec la toute première section, ou seulement une partie de celle-ci ; autrement dit, s'il convient de privilégier l'insertion ou l'extension de la ligne d'escarmouche. Le règlement prévoit, à juste titre, une liberté de choix en fonction des circonstances. En général, cependant, et notamment lors de déploiements de grande ampleur, ce qui

est généralement le cas, la première méthode est vraisemblablement préférable. Elle permet à la compagnie de sécuriser immédiatement son front de combat désigné et d'acquérir un cadre sûr pour ses actions, qui sera d'autant plus facile à maintenir. L'inconvénient du mélange des sections au sein d'une compagnie est négligeable et totalement insignifiant comparé à l'avantage d'une position immédiatement sécurisée sur le champ de bataille. En ce sens, les dispositions du règlement sont également parfaitement compréhensibles.

Dans la mesure du possible, il est donc conseillé de dissoudre les sections une par une dès l'entrée en combat, d'autant plus que la ligne de front subira généralement de fréquents changements au début, et que les formations de moindre envergure peuvent plus facilement supporter ces modifications. Toutefois, le rythme et l'ampleur de la dissolution dépendent de la situation de combat spécifique, relèvent de la décision à prendre et varieront toujours. Par conséquent, par courtoisie, nous nous abstenons de tout commentaire à ce sujet dans le présent règlement. Ce dont il est question ici, ce n'est pas de la tactique elle-même, mais de son développement et de son émergence. Bien entendu, la force de l'unité de commandement sera un facteur important dans l'adoption de la formation de combat. Jusqu'à présent, nous n'avons considéré que l'apparition des compagnies prêtes au combat.

Les mêmes compagnies du III^e corps d'armée, par exemple, qui entrèrent en action à Vionville puis attaquèrent au Mans, auraient eu tout intérêt à déployer leurs forces en sections désorganisées et successives, tandis qu'à Vionville, elles auraient dû se dissoudre immédiatement. En effet, dans le second cas, les pertes subies par les compagnies les avaient réduites à l'effectif de sections prêtes au combat. C'est de là que l'on peut déduire que les commandants de bataillon aguerris de la campagne de 1870-1871 préconisaient la dissolution de compagnies entières tout en maintenant des unités complètes et cohérentes. Durant la seconde partie de la campagne, cette méthode s'est pleinement imposée avec les effectifs réduits des troupes.

La dispersion des forces section par section ne saurait donc être considérée comme une formule rigide ou universellement applicable. Un commandant avisé aurait intérêt à entraîner sa compagnie à tous les types d'exercices de tir tout en maintenant la ligne de front établie (100 mètres). Certes, seules les forces moins importantes en temps de paix sont disponibles pour l'entraînement ; néanmoins, compte tenu des exigences du temps de guerre, il est conseillé d'adopter la dispersion section par section comme règle, notamment sur le terrain de parade. De plus, l'entraînement au sein d'unités prêtes au combat permet de démontrer pleinement l'importance de cette tactique aux hommes du rang. Cependant, le commandant peut aussi occasionnellement disperser deux sections simultanément afin de perfectionner sa doctrine. Étant donné la diminution rapide des effectifs en temps de guerre, cela est non seulement permis, mais même souhaitable. Toutefois, procéder à une dispersion complète dès l'entrée en action ne peut se justifier que par les exigences de la situation spécifique. Ce sera toujours l'exception, et s'entraîner à une telle manœuvre n'est pas approprié à l'exercice militaire. Lors de l'exercice militaire, nous inculquons la règle, comme nous l'avons démontré au chapitre deux. Dans les engagements prolongés, la dissolution d'entreprises entières est inévitable, et toujours suffisamment tôt.

De plus, nous intégrons désormais le principe que nous avons établi concernant la dissolution des engagements à la doctrine tactique générale. C'est uniquement dans ce cadre qu'il acquiert toute sa substance et sa pleine signification. Quiconque s'appuie sur ce principe pour démontrer que le règlement fait des concessions inutiles aux formations fermées, c'est-à-dire qu'il autorise des lignes d'escarmouche plus faibles à être déployées au combat, commet une erreur et interprète mal l'esprit du règlement.

Ceci étant dit, revenons à l'organisation générale du combat qui forme et soutient les tirailleurs. Partons du principe qu'un front de 700 mètres doit être couvert par un grand nombre de fusiliers, ce qui requiert 1 000 fusils. Nous ne réduirons pas ce nombre d'un seul homme. Cependant, nous estimons nécessaire d'exiger que cette masse de fusiliers ne soit pas constituée par la dissolution d'un seul bataillon. Nous soutenons qu'un front de tirailleurs ainsi formé est incontrôlable et se transformera nécessairement en une horde au combat, se dispersant dans toutes les directions pour couvrir l'ensemble du champ de bataille. Pour preuve, nous proposons d'abord de

dissoudre simultanément, sur le terrain dévasté, une compagnie entièrement prête au combat et équipée pour la marche en campagne, dont on prévoit une forte consommation de munitions. Il faudrait observer la nature de cette formation et la déplacer à volonté, sous le feu ennemi, vers quelques cibles. Cela devrait suffire. La tentative avec le bataillon prêt au combat sera vraisemblablement abandonnée par la suite. Le Lektère est totalement dépourvu de commandement. Un bataillon entièrement dissous et prêt au combat est devenu ingérable, a fortiori deux bataillons côte à côte, surtout sur un terrain varié, face à la multitude de situations et de tâches qui l'attendent sur un front aussi long. Les troupes montées supportent à peine les combats au fusil en première ligne ; les commandants de tous grades, y compris le commandant de bataillon, ne peuvent donc plus assurer que le guidage de l'arrière, tandis que les adjudants ne peuvent plus transmettre les ordres.

Seule la cavalerie peut maintenir un commandement uniforme sur un front aussi étendu. Même après les premiers développements, les changements de position sur le front doivent être rapides et ne prennent que quelques minutes. Dans les combats d'infanterie chaotiques, fragmentés et qui durent toute la journée et épousent les contours du terrain, l'idée de l'influence du commandement sur ces formations de combat repose sur une conception totalement erronée, héritée des terrains d'entraînement.

La lutte de ces ordres désintégrés sur un front aussi vaste se compose exclusivement d'escarmouches isolées, qui prennent des formes extrêmement variées selon le terrain ou l'ennemi. Leur nature a déjà été décrite au premier chapitre. Toute tentative d'unification par un principe de commandement unique aboutit à une situation totalement artificielle. Ils nécessitent des structures liées à d'autres forces organiques, placées sous leurs propres commandants, qui assurent leur intégration harmonieuse au sein de l'ensemble.

La toute première expérience de la guerre, en 1870 à Spicheren, illustre le déploiement massif d'importantes unités de commandos sur le champ de bataille. Là, les trois bataillons d'un seul régiment se retrouvèrent rapidement engagés dans un périmètre de 4 à 5 km. Il en résulta l'insertion constante d'autres régiments sur tout le front. L'exemple du regroupement des restes de 43 compagnies d'origines diverses dans une seule ferme (Saint-Hubert), souvent cité pour justifier la dissolution d'unités de commandos entières, découle probablement de cette mesure préconisée. Dans ces zones de combats acharnés, les unités de soutien venant de l'arrière, appartenant à d'autres formations, se chevauchent et s'accumulent, tandis que sur les flancs, les forces d'attaque, se désengageant de la direction du front et moins engagées, convergent vers elles, avides d'expansion.

C. Théorie de l'expansion

L'ensemble des phénomènes, des expériences et des exigences croissantes en matière de commandement mentionnés ici a donc nécessité une définition plus précise des missions de combat et leur répartition en commandements subordonnés. La cohésion des unités de commandement a inévitablement conduit à leur confier une mission commune lors des manœuvres offensives ou défensives, sur le flanc ou au centre d'une formation de combat. Puisqu'il était manifeste que le combat, même dans un ordre totalement désorganisé, ne pouvait se passer d'une structure détaillée, une procédure, uniformément ordonnée par un commandant, a émergé sur chaque point du champ de bataille, et un ensemble de règles spécifiques et claires a pu être établi à cet effet, qui seront examinées plus en détail ultérieurement.

Les combats le long du front de brigade étaient ainsi répartis entre les régiments, qui procédaient en conséquence avec leurs bataillons, lesquels commandaient ensuite les compagnies selon les besoins du combat. De cette manière, chaque unité de commandement obtenait sa propre sphère d'activité clairement définie et une capacité opérationnelle indépendante, et les bataillons atteignaient la position tactique qu'ils méritaient depuis longtemps, celle de pilier central de la bataille. Nous disons « la position qu'ils méritaient depuis longtemps » car ce sont les seules unités qui peuvent encore être dirigées directement par la volonté au combat. Cela exige absolument qu'elles aient une mission de combat clairement définie. Grâce à cette mission, le commandant de

bataillon acquiert la liberté de choisir ses actions initiales au début de la bataille. S'il a besoin, par exemple, d'un développement de 250 fusils, il peut évidemment les obtenir du stock d'une compagnie, auquel cas il doit bien sûr veiller à assurer son réapprovisionnement par une deuxième compagnie, ou bien il confie immédiatement l'exécution du premier développement à deux compagnies côte à côte, chacune d'elles conservant alors une section fermée.

Chacune des deux méthodes présente ses propres avantages et inconvénients. La première permet au commandant de bataillon de conserver trois compagnies pour le développement de ses capacités de combat, mais en contrepartie, il perd toute influence sur les officiers subalternes. La seconde méthode préserve cet aspect important. Elle conserve quatre unités disponibles pour le déploiement. L'importance du nombre et de la force des unités pour le commandement à tous les niveaux apparaîtra de plus en plus clairement au fil de nos discussions. Cependant, pour cette raison, une compagnie supplémentaire est sacrifiée. Le choix de la méthode la plus appropriée dépendra des circonstances spécifiques de chaque cas, et nous aborderons prochainement les critères d'organisation des unités au combat. Dans un premier temps, nous nous concentrerons sur l'étendue des fronts de bataille relevant de nos unités de commandement et préciserons provisoirement que nous considérons la seconde procédure comme la procédure normale, comme l'indiquent déjà nos considérations précédentes concernant l'ampleur des dissolutions au début des combats.

Notre règlement prévoit deux stipulations précises concernant l'effectif des troupes, à savoir la brigade et la compagnie, c'est-à-dire les unités de commandement les plus élevées et les plus basses. Ces deux stipulations ont déjà été mentionnées dans ces pages. Dans ces limites, le règlement stipule que l'effectif de combat des régiments et des bataillons est variable selon les circonstances. Il n'est guère de disposition du règlement qui n'ait déjà été contestée. Cet esprit de contestation constante est particulièrement vif à l'égard des principes tactiques, tandis que la demande de règlements plus précis se fait toujours clairement entendre en filigrane. Mais une telle critique est utile si elle conduit, directement ou indirectement, à la recherche de la vérité. Cependant, elle nous oblige à mener un combat sur plusieurs fronts : ce que l'un rejette, l'autre l'approuve, pour ensuite rejeter tout autre chose. Nous nous sommes néanmoins donné pour tâche de dissiper tous les doutes. Ainsi, nous devons lier nos armes à une grande variété d'adversaires au cas par cas, même s'ils sont loin d'être d'accord entre eux.

Nous ne pouvons que saluer la sagesse de ce règlement, qui, dans son enseignement, fixe les limites nécessaires et évite celles qui sont nuisibles. Une brigade dont la zone de déploiement entre les deux régiments serait simplement réduite de moitié, et dont les régiments seraient alors mathématiquement déséquilibrés par rapport aux bataillons, serait tout simplement incapable de s'adapter à l'évolution des conditions de combat, qu'il s'agisse de la position, du terrain ou de l'ennemi. Cela aboutirait, une fois encore, à un schéma tactiquement tout aussi répréhensible que n'importe quel autre. Nous verrons plus loin combien la zone de déploiement entre les régiments est souvent, naturellement et intrinsèquement, inégalement répartie sous l'effet des conditions initiales du combat, et que le principe du déploiement des régiments par ailes est loin d'imposer un déploiement toujours égal de leurs forces. Au contraire, le commandant de brigade a besoin d'une certaine marge de manœuvre, ce qui lui permet, par exemple, de n'allouer que 500 mètres de mouvement à l'un de ses régiments lorsque l'autre a déjà progressé de 700 mètres lors du développement initial et absolument nécessaire de la bataille. Il n'est pas encore temps d'illustrer par des exemples la diversité des situations et des décisions possibles. Nous n'aborderons pas encore l'attaque sous ses différentes formes, ni la défense, la retraite ou les actions d'arrière-garde. Ces détails seront traités ultérieurement.

Nous constatons d'abord que le commandant de brigade a un besoin urgent de cette latitude pour exercer les fonctions que nous entendons par « commandement des troupes ». N'importe quel ingénieur civil pourrait effectuer une simple répartition de l'espace entre deux entités de puissance égale ; un général n'est pas nécessaire. Cette répartition doit être et demeurer fondée sur des critères tactiques, et non mathématiques.

Il en va de même, quoique à une échelle moindre mais avec une justification encore plus grande, pour la gestion des opérations par le commandant de régiment sur son front. Il commande ses bataillons en fonction des besoins du combat et peut déployer un ou deux bataillons sur sa zone d'opérations. Il est évident qu'un bataillon se voit attribuer un front plus étendu et a donc le devoir et la nécessité de déployer un plus grand nombre de compagnies côte à côte que deux bataillons sur le même front. Ce serait une erreur impardonnable d'empêcher la structure régimentaire de décider du type et du nombre de bataillons à déployer. Les exigences relatives aux structures de forces à considérer sont bien trop diverses, et ce sont donc les bataillons qui ont le plus besoin de flexibilité dans leur déploiement au combat. Par conséquent, il est particulièrement important que le commandant de régiment soit circonscrit à ses compagnies.

Nous allons maintenant revenir brièvement sur la doctrine du déploiement de l'infanterie au combat. Il est clair que tous les combattants d'une brigade d'infanterie, dans leur zone de déploiement assignée, surtout lorsqu'ils sont dispersés et au début du combat, ne bénéficieront pas d'une protection immédiate. Cependant, le combat exige également des divisions profondes, d'une part parce qu'il s'accompagne toujours de lourdes pertes, qui nécessitent constamment des renforts ; d'autre part parce que, lors d'une attaque et d'un encerclement, ou d'une défense et d'une protection des flancs, il doit rester constamment capable de modifier son front. Une ligne déjà rompue et en mouvement, ou même déjà engagée au combat, en est totalement incapable, et toutes les tentatives de ce genre relèvent de la manœuvre de temps de paix. Elles sont inutiles pour un combat sérieux et ne servent qu'à semer la confusion. Les modifications des lignes d'escarmouche entraînent des déformations, sans compter qu'elles sont beaucoup trop chronophages. De telles lignes peuvent au mieux être avancées en avançant tout en maintenant le front. La formation de nouveaux fronts de bataille exige des troupes fraîches rapidement disponibles et des formations cohérentes capables de se diriger dans la direction de marche souhaitée, puis de se disperser. Le paragraphe sur le développement de la bataille pour le bataillon (I, 214) l'exprime très clairement.

Il est donc non seulement important de former des lignes de fusiliers robustes pour engager le combat, mais plus encore de les maintenir à la même force tout au long de l'engagement. Tous les tacticiens qui recourent à des déploiements excessivement importants, croyant qu'augmenter simplement le nombre de fusils en ligne de tir améliorera leurs chances de succès, commettent l'erreur de ne pas respecter cette exigence. Si l'étendue appropriée du déploiement doit certainement être exploitée au maximum, négliger une profondeur de division suffisante, qui soutient, maintient et sécurise le combat, conduit à la défaite. C'est pourquoi une bataille ne peut jamais être menée par des groupes indépendants de fusiliers.

L'armée allemande, par exemple, a les moyens de couvrir la zone de Strasbourg à Königsberg en utilisant une telle méthode. Cependant, la défaite serait quasi certaine pour une telle formation dès que l'ennemi choisirait de l'engager de manière profondément dispersée et donc soutenue. Ce constat devrait servir à juger la méthode qui, dès le départ, conduit à la dissolution impitoyable de bataillons entiers et qui, malheureusement, se répand encore si fréquemment comme doctrine. Les pertes lors d'exercices en temps de paix ne peuvent être démontrées que par des dispositions spéciales et donc de manière exceptionnelle ; mais il est bien plus commode de remplir les lignes de fusiliers avec des troupes qui finissent par atteindre plusieurs hommes de hauteur afin d'illustrer l'augmentation des déploiements de combat, que de se montrer indulgent quant à l'effectif normal. La mort implacable créera sans aucun doute l'espace nécessaire au développement en cas de crise, et dans le cours prolongé d'une bataille, il deviendra finalement inévitable de faire sortir des bataillons entiers de leurs positions reculées. Un front de bataille, de surcroît, ne laisse de place à rien d'autre. Les lignes de fusiliers nécessitent donc le terrain fertile des formations fermées.

La question de la manière dont les troupes doivent suivre l'offensive a été abordée de multiples façons depuis la guerre. Compte tenu de la vitesse et de la capacité d'emport de nos projectiles actuels, il est impossible de trouver un moyen formel d'éviter de devenir une cible pour les combattants. Nous n'abordons cette question que dans le contexte de la loi d'extension, car la plupart des tentatives ont abouti à un affaiblissement du feu ennemi grâce à la formation des troupes. La formation en ligne était considérée comme particulièrement avantageuse contre les tirs

d'artillerie ; la formation section par section était jugée bénéfique car elle ne présentait comme cible que la première ligne pour l'infanterie ; enfin, certains privilégiaient également les colonnes de soutien suivant en formation désengagée, à l'instar des lignes de bataille. On peut admettre que toutes ces méthodes peuvent être utiles dans une situation donnée, mais aucune n'est universellement efficace. Une brève anecdote de guerre, qui permet d'éclairer quelque peu notre point de vue sur la question, est disponible ici.

L'avant-poste de la 12^e division, situé aux portes de Paris, avait été gravement endommagé par une sortie ennemie durant la bataille de Champigny, et même partiellement perdu. Un bataillon fut envoyé en renfort depuis la réserve de la division, derrière les villages attaqués. Ce bataillon devait traverser une plaine d'environ 2 000 mètres de long, sous le feu nourri de l'artillerie des forts et de plusieurs ouvrages récemment construits. De vifs débats s'ensuivirent entre les commandants de bataillon quant à la formation à adopter pour minimiser les pertes. Alors qu'il montait à cheval, le commandant déclara : « N'importe quoi ! Je resterai en colonne vers le centre », une formation correspondant à notre double colonne moderne. Le plan fut exécuté comme prévu, et la plaine fatidique fut traversée tantôt au pas, tantôt à pas de tortue, sous le déluge d'obus qui sillonnaient le sol de toutes parts, sans qu'aucune perte ne soit à déplorer. Nous ne concluons pas de ce résultat, qui a pourtant surpris tous les observateurs à l'époque, que la présentation de cibles très compactes dans un espace restreint soit le moyen le plus efficace d'atténuer les effets de l'artillerie ennemie. Cette méthode n'est simplement pas dénuée d'intérêt parmi d'autres et prouve qu'à cet égard, tout dépend des circonstances. Les formations en ligne sont considérablement moins contrôlables ; elles nécessitent également un terrain plus vaste pour se couvrir, et elles ne sont efficaces que si elles se déplacent précisément perpendiculairement au front de tir ennemi. Le plus préoccupant serait cependant une formation statique qui ferait du désengagement des forces suivantes la norme. Celles-ci resteraient difficilement sous le commandement du chef, surtout lorsque le terrain alterne entre zones dégagées et accidentées. Généraliser cette procédure entraînerait une perte de sécurité incommensurable pour le commandant. De telles règles de formation ne constituent donc qu'un ensemble d'exercices mineurs permettant aux manœuvres formelles, en l'absence d'autres documents, de survivre tant bien que mal. C'est l'expérience réelle qui déterminera si le chef emploie telle ou telle procédure avec des armes nucléaires ; cela reste un outil à sa disposition.

Toute notion de nature mécanique du combat et de sa contrôlabilité par l'uniformité des forces agissant simultanément disparaîtra progressivement avec la disparition des idées obsolètes sur les tactiques d'engagement. De tels phénomènes et tendances subsistent encore aujourd'hui. Les troupes de soutien ne suivent plus mécaniquement et au même niveau qu'auparavant ; elles utilisent le terrain disponible pour se couvrir et adaptent leur position selon les besoins, leur formation étant totalement indépendante du commandement général.

Même le recours aux petits paquets, pour reprendre l'expression du règlement français, variera considérablement sur un front offensif, car il dépend entièrement des besoins locaux en forces. De plus, leur durée de vie sera bien plus courte que ne le prévoient les pratiques conventionnelles de maintien de la paix et que ce qui est souhaitable en situation de combat sérieux. Dans ce contexte, la nécessité de nouvelles interventions deviendra rapidement inévitable, même sans nouvel épisode de l'offensive contraignant le haut commandement à prendre de nouvelles décisions.

Il convient également de souligner en cette occasion que les zones totalement découvertes sous le feu de l'infanterie ennemie ne sont plus franchissables, ni par les lignes de fusiliers ni par leurs détachements de soutien, quelle que soit leur taille ou leur composition. Les franchir exige la mobilisation de toutes les troupes afin d'établir la supériorité de feu, ce qui ne peut s'obtenir qu'indirectement, c'est-à-dire par le déploiement approprié du haut commandement, jamais par des moyens mécaniques tels que la formation ou la marche (en bondissant en avant). La tactique doit impérativement intégrer cet aspect dans son programme, de sorte que la préoccupation concernant la conduite des détachements regroupés derrière les lignes de fusiliers sera ramenée à son juste niveau et pourra toujours être confiée aux officiers supérieurs et à leur discernement. Ces derniers, ainsi que les fusiliers progressant vers la position ennemie au combat, ont besoin d'abri. Lorsque la

nature fait totalement défaut à cet égard, comme à Saint-Privat ou à Medole, elle doit compléter le travail des bêtes. Nous démontrerons plus en détail plus loin que l'aide de la nuit est nécessaire à cet égard, à moins de disposer d'une supériorité d'artillerie écrasante.

Par souci d'exhaustivité, il convient d'aborder la question de l'emploi plus parcimonieux des fusiliers à la fin de la discussion sur l'étendue du déploiement. Il va presque de soi que les escouades sont souvent indispensables à des fins de sécurité. Les patrouilles d'infanterie n'ont qu'une utilité limitée dans les zones restreintes. Cependant, elles sont importantes pour assurer la sécurité des troupes à proximité immédiate des combats et ne peuvent être remplacées par des patrouilles de cavalerie. Lors de la traversée de cols ou de forêts, par exemple, on constatait souvent, au début des campagnes, un excès de zèle à envoyer des détachements de cavalerie, voire d'infanterie, sur de longues distances et dans les montagnes par des routes secondaires, voire dans les fourrés, afin de sécuriser la colonne de marche. L'expérience a démontré que cette prudence était excessive, voire nuisible, car elle exige des efforts considérables et inutiles. Face à des dangers sérieux, la colonne de marche, avec son avant-garde en progression, est mieux protégée par sa propre profondeur et sa masse. Son mouvement couvre la voie principale, et les chemins forestiers ou les talus abrupts ne sont pas plus efficaces contre des forces ennemies de force égale que la colonne elle-même. Le maintien du contact avec les colonnes voisines est cependant assuré de manière plus fiable par les heures de départ ou les délais de développement au-delà des secteurs désignés.

En revanche, le caractère imprévisible du terrain exige une protection contre les attaques surprises immédiates de petits détachements ennemis encore présents ici et là. Même les progressions déjà engagées à proximité de l'ennemi nécessiteront souvent des mesures de précaution, tant pendant la marche que pendant les périodes de repos (préparation au combat, F.O. I, 129). De plus, il est conseillé à chaque unité située sur le flanc d'une ligne de bataille de faire couvrir ses flancs par quelques fusiliers déployés en avant. Ces raisons, ainsi que d'autres similaires justifiant la formation de lignes de fusiliers faibles, sont abordées dans le règlement, notamment au point II, 22. Ces mesures constituent le moyen le plus efficace d'éviter les mauvaises surprises.

Les raisons qui recommandent un déploiement initial économique des fusiliers, et en particulier sans précipitation, ont déjà été exposées dans notre traité. C'est par ce déploiement que se détermine généralement la ligne de front permanente du combat, et l'intégralité de la déclaration II, 22, n'est rien d'autre que la recommandation réitérée de laisser les troupes progresser section par section, dont nous avons déjà établi le sens. La section suivante du règlement, cependant, ne laisse aucun doute : le règlement maintient fermement l'exigence d'un déploiement immédiat et sans délai de forces complètes, adaptées à la zone d'opérations, pour atteindre l'objectif de la bataille. Cette distinction n'est donc qu'une occasion de démontrer, à titre d'exemple, combien il est facile de pervertir le sens d'une directive lorsqu'elle est sortie de son contexte, qui est pourtant celui où elle acquiert sa véritable signification.

D. Théorie organisationnelle

Nous allons maintenant aborder la structure organisationnelle des unités de commandement !

Nous pouvons être bien plus concis ici que le règlement lui-même, car nous avons déjà abordé la question de l'expansion et démontré, à cette occasion, qu'elle exige également des précisions. Le facteur déterminant est le rapport des unités de commandement aux autres unités de combat, et la question se divise donc simplement en trois cas, au-delà desquels il n'y en a et ne peut y en avoir d'autres. L'unité de commandement est isolée, sur une aile ou au centre. Il ne nous vient pas à l'esprit de développer longuement les principes à suivre dans ces trois cas. Nous pourrions seulement répéter le règlement phrase par phrase, car il nous paraît d'une clarté irréprochable. Cependant, nous pensons qu'il est bien plus utile au lecteur de présenter graphiquement les configurations de base découlant de cette doctrine.

Ces croquis visent à illustrer les formations qui doivent être présentées sur le terrain de parade afin d'inculquer les fondements de la doctrine de combat, conformément au règlement. Le bataillon, la plus petite unité de commandement encore prise en compte par le haut commandement, possède l'organisation la plus structurée, divisée en quatre compagnies. Cette organisation est également essentielle à son fonctionnement, car la diversité des missions augmente à mesure que la taille tactique diminue. Le bataillon requiert une flexibilité maximale pour modifier sa formation de combat dans les plus brefs délais, afin de pouvoir s'adapter à tout changement soudain des objectifs. Le niveau de capacité opérationnelle de l'unité repose en grande partie sur cette flexibilité.

Avec ses trois divisions, le régiment peut encore répartir les rôles de combat et ainsi maintenir l'équilibre nécessaire aux besoins opérationnels, sans perturber les unités. La brigade, dépourvue de bataillon d'infanterie, ne bénéficie cependant pas de cet avantage ; elle devra donc souvent constituer une réserve, qu'elle puisera vraisemblablement en grande partie dans le régiment affecté à la ligne de front la plus étroite.

Avec la brigade, la doctrine formelle trouve son aboutissement. Le règlement suit donc initialement tous les modèles antérieurs, mais dispose également de raisons internes suffisantes pour adhérer à une telle procédure. La brigade est la dernière unité tactique composée exclusivement d'infanterie non mixte. Le règlement n'outrepasserait pas involontairement sa fonction de règlement de troupe s'il incluait la division d'infanterie dans son champ d'application. Tout règlement de troupe a cette limite, et la division d'infanterie englobe déjà la conduite des trois armes au sein d'une unité commando. Une objection de ce type était donc très surprenante. Elle se justifiait, entre autres, par le fait qu'à l'époque moderne, l'accent est mis principalement sur l'enseignement des tactiques de combat, tandis que le règlement traitait et promouvait la guerre de détachement.

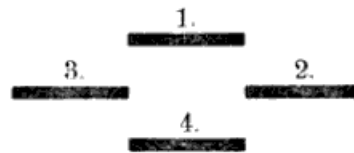
Nous partons du principe, justifié par l'expérience de nos récents conflits, qu'une telle distinction n'existe pratiquement plus et est donc devenue totalement obsolète d'un point de vue scientifique. Ces classifications tactiques puisent vraisemblablement leurs racines dans les doctrines du siècle dernier et n'ont survécu que de façon ténue aux guerres de libération ; or, selon l'expérience militaire la plus récente, il ne devrait plus y avoir de guerre pour laquelle on édicte des lois distinctes pour les petites et les grandes batailles. Nous ne connaissons qu'une seule forme de guerre, déterminée uniquement par l'ampleur des engagements, et c'est celle-ci qui est encadrée par la réglementation dans toutes les branches des forces armées. Cependant, l'affirmation selon laquelle il est aujourd'hui conseillé d'employer des tactiques de combat, c'est-à-dire de privilégier le combat contre des masses importantes et très importantes, est tout à fait justifiée en principe ; car le succès des campagnes dépend désormais plus que jamais de l'art de leur commandement. Ce serait donc une erreur de consacrer un temps excessif à notre entraînement pour la conduite d'engagements de petite envergure et la maîtrise de leur gestion. Cependant, il ne faut pas imputer cette situation à l'entraînement des formations lui-même, qui s'achève au niveau de la brigade, ni à la structure des exercices, qui débute par des manœuvres de brigade de quatre jours. Ce défaut relève exclusivement des infrastructures d'entraînement et de la compréhension du commandement. Ces tâches seront donc abordées dans un chapitre dédié de nos considérations tactiques ultérieures. Pour l'heure, il est essentiel de démontrer que la réglementation encadre l'entraînement des formations au combat.

On retrouve ce phénomène au niveau de l'unité de commandement la plus basse. Premièrement, une compagnie est rarement appelée à mener des engagements sérieux et indépendants, et avec un effectif aussi réduit, on ne peut raisonnablement parler d'organisation. Le Règlement d'exercice II, 89, le précise. Cependant, de telles situations peuvent se présenter lors de la tenue de postes de sécurité, pendant les tirs d'artillerie de couverture ou lors du tir de convois de ravitaillement. Dans ces circonstances, où ses effectifs sont limités, la dissolution complète de la compagnie est toujours la solution la moins appropriée. Renoncer à toute profondeur la contraint uniquement à combattre sur un front spécifique et la rend incapable de faire face à tout danger venant d'autres directions.

Mais même un bataillon complètement isolé, chargé de mener des combats, serait difficile à trouver dans nos campagnes récentes ; le cas de Boltensern nous en fournit au moins deux

exemples. De tels événements sont donc surprenants de par leur rareté ; il n'y a aucune raison, à cause d'eux, de négliger la règle, c'est-à-dire la « tactique de combat ». En revanche, les cas où des bataillons isolés étaient immédiatement, initialement et jusqu'à décision ultérieure du commandant, dépendants de leurs propres forces, sont manifestement plus fréquents. La figure 1 prend tout son sens dans ces cas.

Figure 1 : Bataillon combattant seul

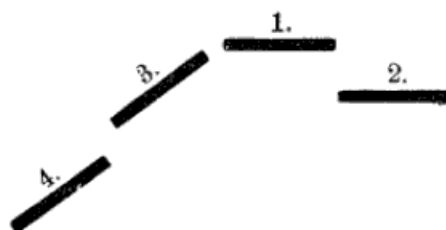


Considérons le scénario le plus fréquent : la colonne en marche rencontre l'ennemi. Le bataillon en avant-garde doit se déployer immédiatement. Malgré son autonomie, il ne doit pas anticiper la décision du commandant supérieur quant au déroulement général des opérations, mais dépend initialement de ses propres forces et doit se mettre sans délai en formation de combat. La compagnie entre en action avec une formation d'infanterie dense et compacte ; les deux suivantes sont décalées à droite et à gauche pour protéger les flancs ; la dernière reste en retrait, en réserve pour le commandant. Des formations de combat entières peuvent, comme à Nachod, Soor ou Wörth, suivre cette procédure. Une erreur fatale d'antan consistait à charger l'ennemi, rencontré par hasard, avec l'intégralité du bataillon et à tenter de l'anéantir immédiatement avec les quatre compagnies déployées.

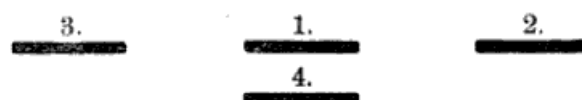
La figure 1 illustre ainsi l'une des formations de base possibles du bataillon au début d'une bataille. Examinons maintenant le déroulement ultérieur des événements et ses différentes possibilités. La nécessité de combattre peut, avant même que le commandement supérieur n'ait donné d'ordre ou que le renfort du bataillon suivant ne soit arrivé, exiger que l'une des deux compagnies de flanc étende le front. Dans ce second temps, la formation de combat du bataillon prend la forme suivante :



Mais l'encerclement hostile peut aussi prendre la forme de :



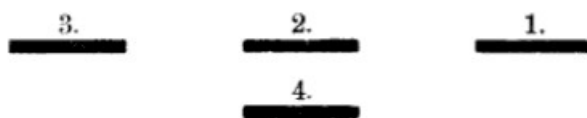
Toutefois, en règle générale, et si tout se déroule comme prévu, la décision du commandant sera connue peu après le début des combats. Il peut utiliser le bataillon de combat Teten pour déployer ses forces à droite et à gauche, après quoi il établit son front de bataille étendu comme suit :



Cela signifie que, d'une part, il étend l'aile qui est devenue son aile intérieure, augmentant ainsi la puissance de feu des forces en développement, et d'autre part, il couvre l'aile extérieure d'une importante réserve pour se défendre contre les menaces de flanc ennemies ou pour maintenir les moyens d'encerclement. On pourrait étendre cet exemple en considérant les procédures des autres bataillons et de leurs formations lors de leur entrée sur le champ de bataille ; cependant, cela irait trop loin dans le cadre de la présente discussion sur l'organisation tactique de base du bataillon. En conséquence, concluons l'analyse de la figure 1 en observant que chaque bataillon entrant en combat est immédiatement tenu de transférer sa réserve à l'aile opposée non rattachée, jusqu'à l'arrivée d'un nouvel adversaire ou jusqu'à ce que le commandement général y établisse son propre contingent de réserve.

Établir de manière inviolable ces principes fondamentaux d'organisation, les inculquer aux sous-groupes, est et demeure la tâche principale de nos terrains d'entraînement, qui y ont acquis une fonction précieuse et irremplaçable. Une multitude de tâches organisationnelles en constante évolution découlent de cette seule et unique forme de base.

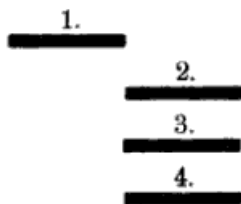
Figure 2 : Bataillon appuyé des deux côtés



La figure 2 n'est manifestement pas aussi pertinente en ce qui concerne la formation des troupes. Elle exprime le principe selon lequel un bataillon positionné sur les deux flancs peut, ou plutôt est tenu de, assurer le déploiement de première ligne le plus important. De tels bataillons deviennent la principale source de puissance de feu lors des combats frontaux, occupent généralement la plus grande zone de déploiement et peuvent mobiliser le plus de forces de réserve, lesquelles seraient par ailleurs plus susceptibles d'être reléguées au rôle de zone tampon. Cependant, même avec cette forte mobilisation des capacités de première ligne, le bataillon nécessite le maintien d'une compagnie. Ceci découle du principe généralement établi selon lequel la zone de déploiement ne doit pas être plus étendue que ce qui peut être maintenu en permanence et de manière intensive par l'infanterie à pleine puissance de feu, d'autant plus que la principale force de réserve se situe sur le flanc décisif du front, réduisant ainsi la disponibilité de cet élément au centre. Le commandant de bataillon conserve également sa ressource de commandement la plus importante avec sa dernière compagnie. Une fois cette ressource épuisée, une nouvelle unité de commandement doit être engagée et prend naturellement le commandement. L'ordre dissous continue le combat, mais il est devenu incapable de diriger.

La compagnie restée intacte sert donc principalement, lors d'une attaque, à renforcer les troupes là où c'est nécessaire, une fois que les compagnies en première ligne ont épuisé leurs troupes de soutien. Le rôle du commandant de bataillon consiste ainsi à surveiller la situation au sein de l'unité intacte depuis sa position et à apporter son aide aux moments critiques, qu'il s'agisse de pertes particulièrement lourdes ou de replis. La compagnie de réserve sert, en quelque sorte, à pallier les faiblesses de l'unité ; on ne peut guère s'attendre à ce qu'elle soit déployée de manière unifiée.

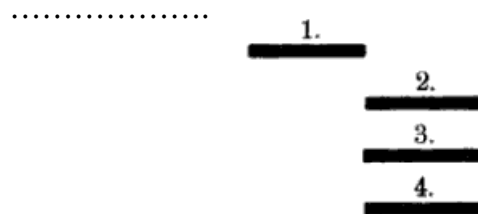
Figure 3 : Le bataillon forme l'aile droite du front de bataille.



Sur la figure 3, le bataillon, avec son déploiement initial, est tout aussi économe dans l'emploi de ses forces que sur la figure 1, bien que pour des raisons totalement différentes. Dès son entrée en ligne, le front est déjà formé et les forces sur le flanc sont celles considérées comme les principales porteuses des combats frontaux. Sa mission est d'assurer la protection du flanc de ce front. Par conséquent, le bataillon ne fait que le strict nécessaire pour les combats frontaux ; sa principale utilité réside dans le maintien d'une force de réserve aussi importante que possible. Cela ne signifie pas, bien sûr, que les circonstances de la bataille ne puissent pas nécessiter l'affectation progressive de forces supplémentaires pour soutenir, voire étendre le front. Cependant, le commandant de bataillon doit faire preuve d'une extrême parcimonie dans une telle procédure, car l'exposition complète du flanc, même au-delà du front, représente un danger constant et important. Une attaque ennemie sur le flanc rend alors inefficaces et paralyse toute la force frontale. Selon la figure 3, le bataillon ne peut se considérer relevé de cette tâche que lorsque le régiment aura levé un nouveau bataillon comme aile de flanc.

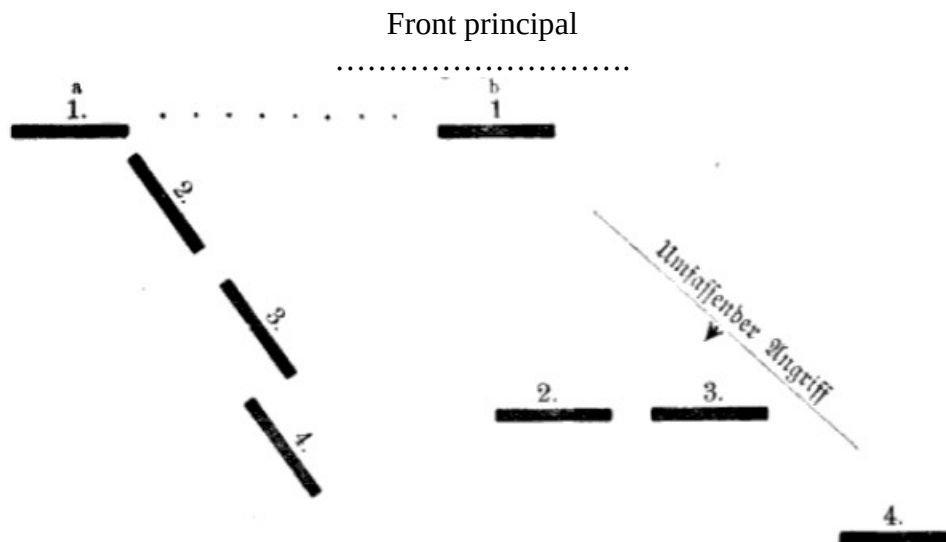
Un bataillon à ailes décalées peut ainsi adopter diverses formations de combat selon son rôle tactique. Il doit soit engager ses forces dans un combat frontal jusqu'à ce qu'une bataille décisive soit atteinte ; auquel cas son front de bataille prend finalement la forme suivante :

Front principal

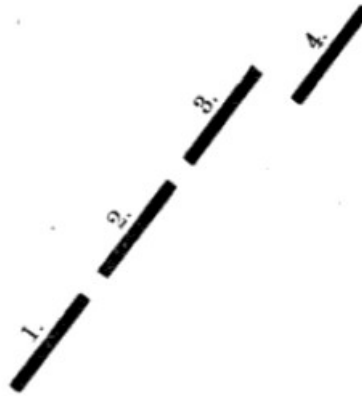


Ou bien elle doit se défendre contre un encerclement ennemi.

Cela peut se produire sous la forme a ou b, où le lecteur adopte un comportement offensif favorable :



Ou bien elle englobe finalement le flanc de l'ennemi :



Front principal

La protection des flancs des fronts de combat est manifestement plus efficace lorsqu'elle peut être assurée par une formation de réserve maintenue aussi loin que possible. En défense, les combats de flanc perturbent alors moins les performances du front principal ; surtout, l'attaque du flanc ennemi est plus efficace depuis cette position. L'étendue de cette distance dépend cependant de la taille des unités, car elle doit être proportionnelle à la force déployée, et une intervention rapide est primordiale. Si, comme ici, seul un bataillon est engagé, la marge de sécurité admissible est donc réduite, en fonction du terrain, et puisque nous négligeons initialement les lignes de front pour notre théorie pure des formations, une distance de 150 à 300 mètres est probablement appropriée. Il s'ensuit que le cas décrit au point b) se présente rarement pour un bataillon déployé isolément. Nous verrons bientôt combien cette distance augmente déjà considérablement pour un front de brigade, et en combat, pour un corps d'armée, elle n'atteint sa limite absolue qu'à une journée de marche. Plus l'échelon de réserve est fort et éloigné, plus l'organisation devient offensivement performante.

Bien entendu, nos illustrations succinctes ne constituent pas un schéma rigide, mais seulement un point de départ pour la discussion. Par exemple, dans l'illustration principale 3, on pourrait potentiellement affecter deux compagnies à la première ligne, et dans une première configuration, l'une d'elles pourrait être retirée. Dans une seconde configuration, la première compagnie pourrait être envoyée sur la nouvelle ligne de front, et la troisième maintenue en réserve, et ainsi de suite. Ces détails de la procédure dépendent des circonstances. Ces exemples visent uniquement à montrer comment mettre en pratique les tactiques de combat appropriées. Cet enseignement s'imprime durablement dans la mémoire et, l'expérience le prouve, n'est pas oublié, même au cœur du chaos des combats, jusqu'au simple soldat.

Si l'on s'interroge sur les raisons pour lesquelles les règlements ont refusé d'inclure de tels schémas explicatifs dans leurs doctrines, la seule réponse possible est qu'ils se réduiraient rapidement à de simples représentations schématiques, ce qu'il fallait absolument éviter. La doctrine résumée dans la section « Étendue et organisation » contient, de manière exhaustive, les principes applicables à toutes les unités de commandement et demeure généralement applicable même aux ordres donnés aux corps d'armée pendant les combats. Ce fait est malheureusement encore trop souvent négligé, tandis que l'on déplore l'absence de règles fixes pour chaque unité de commandement. Ces règles existent pourtant, comme nous pensons l'avoir démontré ; il suffit de les comprendre et de les utiliser pour l'entraînement de la manière que nous avons proposée. Nous n'utilisons que quelques croquis à titre d'illustration. Les inclure dans les règlements eux-mêmes serait préjudiciable et nuirait à la capacité de réflexion des officiers.

Dans les limites fixées par la réglementation, les formations peuvent, et même doivent, subir des transformations considérables. La situation face à l'ennemi, les intentions du soldat et le terrain sont les facteurs les plus déterminants. La formation est principalement influencée par l'intention de procéder à l'offensive ou à la défense. Ce point sera abordé plus en détail dans la section consacrée aux tactiques appliquées. Le terrain influe également sur la formation, notamment sur l'espace

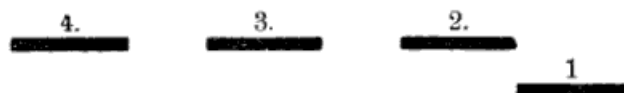
des unités. Le chapitre suivant fournira les informations pertinentes à ce sujet. Le présent ouvrage se contente d'établir les formations elles-mêmes, car leur représentation et leur visualisation sont essentielles à l'application concrète de la théorie du combat présentée. À cette fin, la représentation graphique nous a semblé le moyen le plus approprié. Elle remplace simplement les troupes et les terrains d'entraînement.

Quelques mots s'imposent concernant la nature de la formation de combat initiale du bataillon. Le règlement stipule (I, 214) que, dans la plupart des cas, les compagnies seront déployées l'une après l'autre selon les besoins, tandis que le reste du bataillon demeurera uni sous le commandement du commandant ; toutefois, les circonstances peuvent également exiger que le bataillon reçoive sa formation de combat initiale par dispersion simultanée des compagnies. Ce principe, bien entendu, n'a pas échappé aux critiques. L'une d'elles soutient que la dispersion simultanée des compagnies est la règle, et leur déploiement progressif l'exception. Cette objection n'est pas totalement dénuée de fondement, car elle rappelle l'ancienne pratique consistant à procéder systématiquement au renforcement des forces de combat sur la ligne de base dès que l'on envisageait d'adopter une posture de défense. L'expérience nous a appris que de telles mesures imposaient presque toujours une formation avant que les exigences réelles du combat ne soient pleinement prises en compte. Une fois mises en œuvre, les évolutions sont difficiles à inverser dans l'infanterie, surtout au moment de l'entrée en action ; de plus, à ce moment-là, consacrer autant de temps à la préparation du matériel en première ligne est généralement tout à fait inutile. Le critique semble avoir une vision quelque peu partielle de la question de l'attaque planifiée, notamment contre des positions préparées, où il est impossible de tout préparer avec suffisamment de soin à l'avance, ou peut-être aussi de la défense, si l'on dispose du temps nécessaire pour occuper systématiquement la position choisie. Mais même dans ce dernier cas, une dispersion prématurée des forces représente un grand danger, car la direction d'attaque de l'ennemi réserve souvent des surprises auxquelles il devient impossible de répondre efficacement.

Dans toute bataille résultant d'un mouvement, cette procédure engendre inévitablement des erreurs et des retards. Prenons, par exemple, le cas 1 de nos illustrations. Il serait totalement erroné pour un commandant de bataillon moderne de l'utiliser comme un schéma plutôt que comme une ligne directrice générale pour ses actions. Son unité de pointe entre en action, le besoin immédiat exige le déploiement d'une aile, et la compagnie Teten se déploie ainsi au combat. S'il procède maintenant au déploiement schématique de ses compagnies sur la ligne de base, même selon notre illustration, il perdra inévitablement du temps. Cependant, il pourrait aussi se permettre de renoncer au déploiement d'un ou l'autre échelon d'aile s'il dispose d'un cours d'eau à proximité. Il conserve ainsi le contrôle et poursuit immédiatement ce qu'il a abandonné, perdant de ce fait le cap de son déploiement. Cette dernière habitude fâcheuse découlait du manque de rigueur, pour reprendre le terme de Clausewitz, dans la préparation des terrains d'entraînement. De ce fait, l'initiative permettant de sécuriser la section de terrain suivante est perdue. Imaginez maintenant tous les bataillons progressant de la même manière lourde et fastidieuse pour étendre le front. Quiconque agit ainsi est déjà prisonnier d'un schéma établi, et c'est précisément ce que le règlement interdit, tout comme Scharnhorst ne le souhaitait pas avant.

Seul un dépensier se débarrasse de ses ressources sans en connaître la raison, et un tacticien habile est aussi un bon gestionnaire. La procédure décrite s'est avérée appropriée pour la majorité des escarmouches et des batailles de nos récents conflits, ainsi que pour la grande majorité des bataillons qui y ont participé – pensons à Königgrätz ou Sedan, Nachod, Soor, Vionville ou Beaumont. Mais il existe aussi, bien sûr, des partisans du principe fondamental selon lequel le déploiement de toutes les forces doit toujours précéder l'engagement. Nous examinerons ces points de vue plus en détail ultérieurement. Dans le cas présent, nous sommes confrontés à une doctrine de combat qui, pour des raisons tactiques, « recommande la dissolution de bataillons entiers au début de la bataille ». Nous avons constaté que cela place l'aspect final des batailles à leur commencement, et par conséquent, nous considérons également que la dispersion des compagnies sur la ligne de base avant l'engagement est prématurée et schématique dans la grande majorité des cas.

Enfin, le bataillon doit être déployé selon la formation de combat recommandée par le règlement pour les situations où la supériorité de feu a déjà été obtenue par d'autres troupes. Dans ce cas, il doit utiliser son regroupement et progresser en formation serrée, les compagnies étant espacées de quelques mètres, dans le cadre d'une attaque planifiée. Il est évident que toute réserve quant à l'apparition de détachements serrés sur le champ de bataille doit disparaître dès lors que le feu ennemi est maîtrisé. Une fois la supériorité de feu acquise, tout démantèlement ultérieur devient une erreur, car il compromet la possibilité de nouvelles décisions de commandement. Il faut exploiter immédiatement le succès pour établir des formations serrées, même pendant les combats et en poursuivant le feu ennemi. Le principe énoncé dans le règlement établit, avant tout, la forme que doit adopter le bataillon en formation serrée. Par exemple, sur l'aile droite d'un front, cela se présente ainsi :



La coopération de plusieurs bataillons, par exemple d'un même régiment, pour un même objectif devrait donc s'ensuivre naturellement.

Notre discussion porte maintenant sur la structure organisationnelle de la brigade. Comme indiqué précédemment, les mêmes règles de taille et d'organisation s'appliquent, il est donc inutile d'y revenir. Les structures organisationnelles de base à mettre en œuvre sont donc les suivantes :

Figure 4 : Au centre

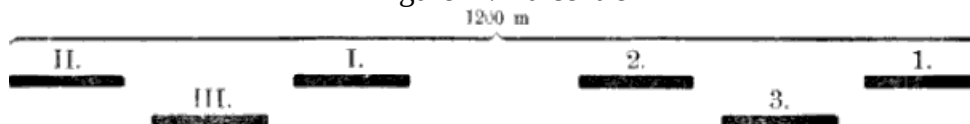


Abbildung 5: Auf dem linken Flügel.

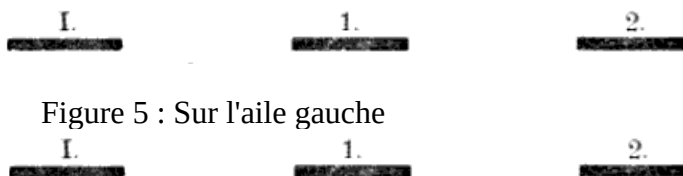


Figure 5 : Sur l'aile gauche

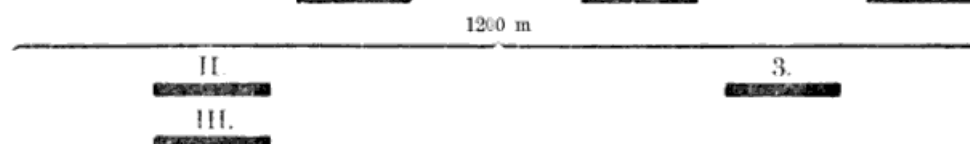
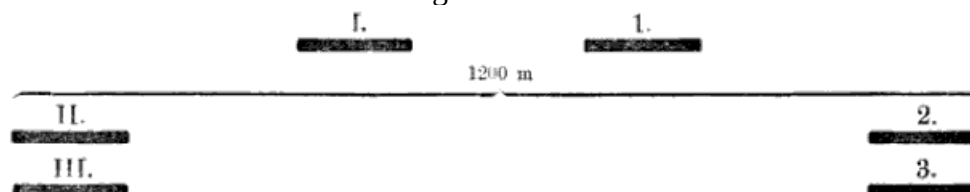


Figure 6 : Seul



La figure 4 illustre le scénario le plus fréquent lors d'une bataille, impliquant une brigade combattant au centre d'un engagement de grande ampleur. Conformément aux principes établis d'expansion et d'organisation, elle prend la forme représentée. Quatre bataillons sont ainsi engagés, ce qui signifie que, puisque chacun conserve une compagnie au centre de son front pour poursuivre le combat, on compte douze compagnies lors du premier engagement, comme on aurait pu le décrire précédemment. Cependant, la ligne d'escarmouche massive qui en résulte est bien plus contrôlable qu'auparavant, précisément parce que son schéma de combat ne découle plus du front, mais des unités positionnées en profondeur, dont elle reste dépendante. Il convient de noter que

pour une telle ligne de combat uniforme, le terme « rencontre » est tout à fait approprié, notamment au regard des usages passés. Mais ce sont précisément ces considérations de parenté qui ont probablement influencé la réglementation visant à éviter complètement ce terme. Il porte une signification dans le droit de commandement millénaire, comme nous l'avons souligné précédemment, qu'il convient d'abandonner. Le terme « rencontre » désignait alors une formation de combat unifiée. Aujourd'hui, la ligne de combat proprement dite (les tirailleurs), comme toutes les suivantes, est composée de formations diverses œuvrant à un objectif commun. C'est pourquoi le terme « rencontre » est, à juste titre, proscrit en tactique d'infanterie, d'autant plus qu'il est totalement superflu. Les compagnies suivent une force précédente, par exemple, non pas en formant une seconde rencontre, ce qui les lierait par un principe directionnel, mais plutôt en se déployant de part et d'autre. Elles restent ainsi indépendantes les unes des autres, et ainsi de suite. Dès qu'un commandant moderne mentionne les premier et second engagements dans ses ordres, il apparaît clairement qu'il n'a pas su se départir de conceptions de combat obsolètes et qu'il y succombe régulièrement sans réserve. En bref, cette expression doit être bannie du vocabulaire du commandement au combat ; elle ne s'applique qu'aux formations de parade et de rassemblement. C'est toujours une concession aux tacticiens, et ils ne lui rendraient certainement pas la pareille.

La ligne de bataille de la brigade, flanquée de part et d'autre par d'autres formations de troupes, est donc, conformément à la réglementation actuelle, intrinsèquement forte de 12 compagnies dissoutes lors d'une bataille décisive, représentant ainsi exactement le double de la puissance de feu de l'ancienne configuration. Cette dernière, comme on le sait, conservait initialement la moitié de chacun de ses trois bataillons en formation fermée – le demi-bataillon, généralement les compagnies centrales. Désormais, 12 compagnies sont déployées en avant du front de brigade pour la bataille décisive ; autrement dit, la zone de déploiement est occupée par le dispositif d'infanterie le plus important possible, comme nous l'avons démontré lors du développement de la doctrine d'expansion.

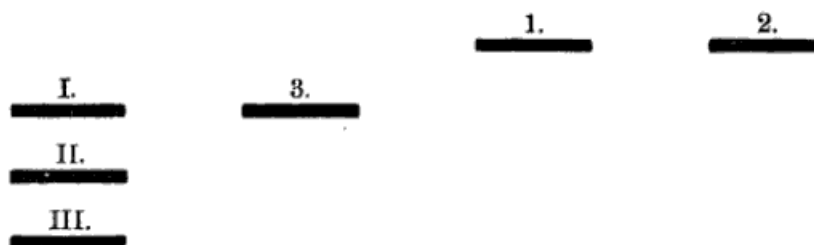
L'autre moitié de la brigade est dédiée au renouvellement continu des forces de combat. Un tel effectif peut paraître excessif. Il est raisonnable de penser que la brigade pourrait couvrir une plus grande superficie par rapport à ses effectifs. Nous avons déjà reconnu la validité de ces considérations dans l'introduction de la section abordée. Comparons maintenant la zone de combat allouée à la brigade aux besoins d'une bataille entière ! Notre brigade dispose d'une zone de déploiement maximale de 1 200 m², conformément au règlement. Pour un corps d'armée déployant trois brigades et en conservant une en réserve pour poursuivre le combat en cas de besoin, cela représente une superficie de 3 600 m². À cela s'ajoute le déploiement de deux unités d'artillerie divisionnaires et de l'artillerie de corps d'armée, que nous jugerons toutefois insuffisant ici, avec une allocation de seulement 1 400 m². Il en résulte une ligne de front de 5 000 m. Cinq corps d'armée revendiquent alors, et comme chacun se contente en moyenne de ce qui est bon marché pour les autres, 25 km² d'espace de développement. Cela équivaut à plus de trois milles allemands.

En nous basant uniquement sur des mesures métriques pour constituer nos forces, nous sommes ainsi parvenus à l'exemple à grande échelle de l'attaque de Gravelotte-Saint-Privat, dont le déploiement n'a probablement même pas atteint l'ampleur prévue. Cependant, à notre connaissance, aucun corps d'armée ne s'est plaint d'une concentration excessive de forces dans un espace trop restreint, compte tenu de la méthode d'attaque alors choisie. Toutes leurs troupes furent déployées, subirent de lourdes pertes lors de combats acharnés et eurent besoin de renforts pendant la bataille. Nous concluons de ces faits que l'étendue moyenne d'une brigade d'infanterie pour la bataille, à 1 200 mètres, est une estimation aussi raisonnable que possible. Il est évident qu'une étendue plus importante ne saurait être accordée, d'autant plus que nos dimensions de combat ne diminueront pas à l'avenir, mais augmenteront proportionnellement au nombre de troupes disponibles. Le règlement, dans son principe, devrait définir correctement l'étendue et l'organisation d'un grand corps de combat sur un front de 1 000 à 1 200 mètres. Nous interprétons cela comme une critique du règlement, qui ne prévoit pas de telles dispositions.

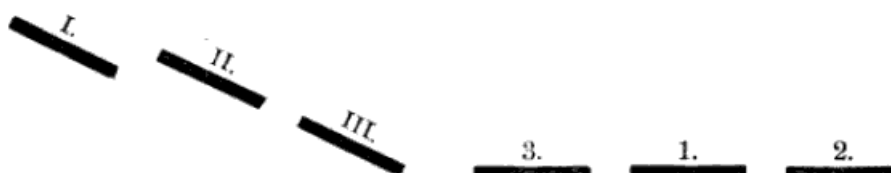
Bien entendu, la brigade est déjà d'une taille considérable, et sa mission de combat ainsi que son exécution sont soumises à une multitude de circonstances. Le règlement décrit ces circonstances

avec une précision remarquable au chapitre I, paragraphe 224, et complète judicieusement le schéma de commandement aux chapitres II, paragraphes 110 à 116. Ces explications doivent être prises en compte avec la plus grande attention, ne serait-ce que pour éviter les effets néfastes qu'une utilisation unilatérale de nos schémas ou de tout autre schéma pourrait engendrer. Nos schémas, quant à eux, servent uniquement à mettre en parallèle les trois aspects qui doivent toujours être rappelés et qui méritent une attention particulière. Cependant, une brigade ne peut que rarement imposer la meilleure solution. Par exemple, elle devra fréquemment engager le combat en première ligne tandis que l'arrière est encore en marche. Il serait parfois tout à fait sacrilège d'attendre la fin du déploiement pour lancer la procédure d'attaque. Mais de telles raisons conduisent souvent à une répartition inégale du front, comme nous l'avons déjà évoqué. Le règlement indique comment procéder dans ce cas, dans la mesure où cela est possible à partir de principes généraux. De plus, le commandement est un art qui ne s'acquiert que par l'expérience. Elle s'acquiert sur le terrain d'entraînement et par l'étude de l'histoire militaire. Les exemples de Nachod, Trautenau, Soor, Königgrätz et Sedan IIc se prêtent parfaitement à de telles études. De plus, nous n'entrerons pas ici dans les détails importants des règlements, car ils sont exhaustifs. Revenons à notre sujet des formations de combat et reportons-nous à la figure 5, qui représente la brigade sur une aile de la ligne de bataille.

Les phénomènes abordés en détail dans la section consacrée au bataillon sont repris ici. On peut donc s'y référer, en précisant simplement que le fait qui n'était qu'évoqué auparavant se réalise ici. Plus la réserve de flanc d'un front est importante, plus elle peut être déployée latéralement, et plus ce déploiement est possible, plus l'organisation gagne en puissance offensive. Il faut garder à l'esprit qu'une force combattante, dont une brigade constitue le flanc, comprend au moins une division et doit déjà conférer à la réserve de flanc une grande manœuvrabilité, que ce soit pour la protection des flancs ou l'encerclement. L'espace ne manque pas sur le flanc à cette fin, contrairement au centre. Dans notre illustration, nous avons encore représenté la brigade avec des forces partielles des deux régiments en première ligne, mais le déploiement initial peut également se présenter ainsi.



En constituant sa propre réserve de combat, le régiment aux chiffres arabes permet à l'autre régiment une plus grande indépendance dans ses missions de flanc, augmentant ainsi la probabilité que le déroulement de la bataille se déroule avec succès, comme illustré dans le diagramme suivant :



L'illustration ne peut que rendre compte de l'intention derrière la structure, et non de sa mise en œuvre. Celle-ci vise à assurer une protection ou un confinement efficace des flancs par un mouvement rectiligne depuis le fond de l'espace de développement. Cette dernière ne peut jamais apparaître aussi schématiquement que sur l'illustration ; toutefois, la norme donnée doit être consignée comme la structure finale.

Passons à la figure 6. Les brigades combattant seules sont assurément rares dans la guerre moderne, et les conditions qui s'appliquaient au bataillon en tant qu'unité d'avant-garde ne

s'appliquent plus à la brigade. Bien avant que cette dernière ne soit pleinement opérationnelle, l'objectif du haut commandement doit être défini et connu ; elle cesse alors d'être une unité commando combattant seule. Cependant, l'histoire militaire récente nous offre des exceptions instructives de brigades d'infanterie ayant mené des engagements autonomes. Lors de la campagne principale, par exemple, de telles expériences devinrent presque une spécialité de la 26e brigade d'infanterie : sur la Saale franconienne près de Winkels, après la traversée du Spessart près de Laufach, et sur la Tauber. L'engagement de Lausach, ou plus précisément la bataille de Frohnhofen, est l'exemple le plus pertinent pour illustrer notre propos. Permettez-moi donc de décrire plus précisément la situation. La brigade de Wrangel, après avoir traversé la forêt de Spessart, s'empara de Lausach au terme d'une escarmouche légère et campa derrière Frohnhofen, faisant face à l'ennemi à Weiberhöfe. La situation exigeait en réalité un déploiement conforme aux prescriptions du Règlement de Service en Campagne I, 129, c'est-à-dire une pleine capacité de combat. Cependant, ce règlement n'existait pas encore à cette époque et, en partie, l'approche fut quelque peu imprudente, comme ce fut souvent le cas à Defteren en 1866. Ainsi, un bataillon d'un régiment fut simplement chargé de s'emparer des avant-postes. Cet ordre fut exécuté lorsqu'une dispute entre les régiments, au cours de laquelle le commandant de brigade céda, entraîna la relève du bataillon par une autre unité de commandement. C'est à ce moment précis que l'ennemi lança sa première attaque. Un rare concours de circonstances se transforma en un coup de chance, doublant la résistance initiale des avant-postes. Tout se déroula ensuite sans difficulté et, comme on le sait, avec succès. Chaque commandant de régiment recevait sa propre escadre de combat et commandait sa propre unité. Cette organisation, telle que stipulée par la réglementation, était facilement applicable, car elle correspondait à l'ordre naturel des choses dans de telles circonstances.

Une brigade combattant seule dispose manifestement d'une grande marge de manœuvre ; elle peut, à sa discrétion, exploiter au maximum son front pour assurer sa supériorité numérique en armement. Cependant, elle est aussi exceptionnellement vulnérable aux attaques de flanc ; notre exemple illustre parfaitement ce risque. La 25e brigade, camarade de la division, était trop avancée sur la gauche pour permettre une intervention rapide ; inversement, l'ennemi pouvait se renforcer à tout moment avec des éléments supplémentaires du 8e corps d'armée fédéral et attaquer l'un des flancs. Une attaque totalement isolée de l'ennemi était difficilement concevable. Un front plus étroit, avec une formation plus dense sur les flancs, était donc conseillé. L'extension du front ne semble admissible que si la menace de flanc est écartée et que la victoire est acquise. Il n'y a guère besoin d'ajouter quoi que ce soit à cette expérience de guerre ainsi acquise. Le règlement, dans sa loi II, 67, est correct dans son dernier paragraphe, et une largeur de front de 1 000 m pour une brigade combattant seule semble être la norme. On peut certainement accorder 200 m supplémentaires à une brigade positionnée sur les deux flancs, si elle atteint une telle étendue spatiale.

Dans notre analyse, nous avons omis l'unité de commandement régimentaire, non pas parce que nous la considérons inférieure, mais parce que son rôle découle clairement des tâches des deux autres. L'importance de la formation régimentaire a considérablement augmenté avec la réglementation actuelle par rapport aux périodes précédentes. Un inconvénient majeur des anciennes règles de combat résidait dans le fait que l'unité la plus importante et la plus cohésive, l'Ordre de Bataille, était tactiquement vouée à la dissolution. Le haut commandement s'appuyait sur les brigades et, au sein de celles-ci, directement sur les bataillons, et nous savons déjà que cette lacune provenait de la structure de la formation. Le commandant de régiment n'apportait guère plus que son nom au commandement des sections. Désormais, cette unité de commandement reçoit également un objectif de combat bien défini et unifié au sein de la formation de brigade et est ainsi devenue la subdivision appropriée et indispensable pour la direction des opérations de bataillon. L'absence de ce maillon intermédiaire a largement contribué à la désintégration des formations de combat. Même lors des manœuvres, le commandant de régiment, après avoir dissous sa formation de combat, accompagnait généralement son bataillon engagé au combat. Et comme le commandant de brigade puisait généralement directement dans les ressources du bataillon, les distribuant selon les besoins, l'homme commandant l'unité de commandement historiquement et organiquement la plus soudée ne disposait d'aucune sphère d'activité tactique définie.

Il a joué exactement le même rôle d'abnégation durant la guerre, avec dévouement et sacrifice ; les lourdes pertes subies dans ce grade en témoignent. Moins les commandants de régiment avaient de commandement à accomplir, plus ils s'efforçaient de se rendre utiles en première ligne. On peut d'ailleurs faire de telles observations lors des campagnes de 1813-1815. Qu'une telle perte de commandement tactique au sein des troupes représente un manque considérable est indéniable. Le commandant de brigade actuel ne peut se contenter de commander ses six bataillons ; il a besoin d'être relayé. Ses ordres sont bien plus sûrs lorsqu'il peut s'appuyer sur ses deux unités, entre lesquelles il répartit les tâches. Il aspire même alors à une troisième unité, qui lui permettrait d'orienter le cours de la bataille dans la direction souhaitée. Un bataillon de fusiliers remplit parfaitement ces fonctions.

Voici ce qu'il convient de dire ici concernant l'unité régimentaire et son rôle au sein de la brigade. Sa taille et sa structure en découlent naturellement, selon les mêmes principes que ceux longuement exposés pour les bataillons et les brigades. Aucun schéma n'est nécessaire.

E. Théorie de l'extension et de la division dans un champ étendu

Tournons maintenant notre attention au-delà des limites réglementaires, vers le commandement supérieur des troupes, qui débute là où les armes de l'unité de commandement entrent en action et sont appelées à agir de concert. À ce stade, la vision du commandant ne couvre plus la situation globale de son unité et il doit recourir à des ordres écrits ou oraux fondés sur des rapports. Compte tenu de ce qui précède, il est évident qu'une division d'infanterie est responsable, en termes de ressources de combat, de plus du double de la largeur frontale d'une brigade. Cependant, une définition numérique en mètres ne suffit plus à déterminer l'étendue de la division. La mission de la division varie selon l'objectif de la bataille, l'importance des forces engagées, l'intention offensive ou défensive dominante, ainsi que le terrain et l'espace disponible. Son déploiement ne doit pas être contraint par de telles contraintes mécaniques ; il exige un véritable sens tactique, qui conçoit ses ordres selon des principes solides, que nous examinerons plus en détail dans la seconde partie de notre ouvrage. Il a besoin de liberté de choix et, par conséquent, d'une confiance absolue dans sa capacité à prendre les bonnes décisions. En matière de commandement dans ces domaines, l'adage des règlements militaires s'applique pleinement : « Un ordre doit contenir tout ce qu'un subordonné ne peut ordonner de manière indépendante pour atteindre son objectif. » Seul un ordre donné de manière indépendante, conformément à l'objectif fixé, permet de maîtriser la situation à un tel niveau de commandement. Telle est la doctrine de Scharnhorst, que la grandeur militaire nous a restituée, et toute tentative d'imposer à ces domaines un cadre réglementaire prescriptif constituerait un retour en arrière, à l'époque de Frédéric le Grand. Les exigences actuelles ne s'y prêtent plus. La doctrine du commandement des troupes requiert donc un ouvrage spécifique. Le déploiement de plusieurs brigades au combat, le positionnement échelonné d'autres en réserve, et l'utilisation de l'artillerie divisionnaire, voire de corps d'armée, selon l'objectif visé relèvent toujours du haut commandement. Les règles régissant la taille et l'organisation des troupes demeurent inchangées et, par conséquent, même aujourd'hui, il n'existe aucune forme prescrite pour le déploiement d'un corps de réserve au combat, contrairement aux recommandations de Clausewitz. Un tel paternalisme envers les plus hauts échelons du commandement apparaît préjudiciable et totalement obsolète.

Ce n'est qu'indirectement que la doctrine prescrite, s'étendant jusqu'au niveau de la brigade, fournit les orientations bénéfiques qui profitent également au commandement supérieur. Le terrain d'entraînement, comme nous l'avons vu, est le lieu idéal pour inculquer cette doctrine, et bien que les exigences du combat ne l'imposent nullement comme un rempart infranchissable, elle limite néanmoins l'arbitraire et crée la possibilité même de gérer correctement les exceptions à la règle dans toute situation donnée. Lorsqu'une telle méthode d'entraînement a été systématiquement mise en œuvre, elle a éliminé l'arbitraire et dissipé la crainte que la promotion de l'autonomie à tous les niveaux n'entraîne la désintégration. Nous avons une riche expérience en la matière.

Nous avons démontré l'existence des tactiques de combat fondamentales stipulées par le règlement et établi leur existence ; nous pensons également avoir prouvé qu'elles sont complètes. L'affirmation selon laquelle d'autres méthodes de combat pourraient être déduites du règlement dans sa forme générale doit être rejetée. Elle ne serait valable que si une seule tactique était isolée et arbitrairement développée dans d'autres directions. Quiconque comprend l'intégralité de la doctrine y trouvera un principe d'organisation contraignant, et l'exigence qu'un tacticien maîtrise l'ensemble du règlement ne devrait pas être déraisonnable.

Nous allons maintenant aborder les règles de forme qui sont expressément présentées comme modifiables ou qui traitent des particularités du style d'escrime.

4. Distances de combat, conduite de tir, formations spéciales et types de combat

A. Distances de combat

Même dans les tactiques d'infanterie les plus anciennes, les distances entre les lignes arrière pendant les combats étaient déterminées par le commandement. Outre la distance standard (400 pas), une distance double ou moitié était prescrite pour la formation initiale des unités. Ces distances étaient limitées sur le terrain d'entraînement. Les colonnes de compagnies au sein des bataillons devaient se contenter de distances encore plus courtes. Ces facteurs jouaient un rôle important dans les exercices pour assurer le parallélisme et l'alignement des lignes, et un temps considérable était perdu à parcourir ces distances sous un commandement méticuleux. Pendant l'attaque, la première ligne s'arrêtait et ouvrait le feu, tandis que la seconde continuait d'avancer, raccourcissant ainsi les distances, finissant par franchir les intervalles et porter l'assaut final. Après avoir tiré ses salves, la seconde ligne se repliait parfois en formation carrée le long du même itinéraire, repoussée puis rejointe par la seconde ligne. La scène devenait particulièrement saisissante et complexe lorsque la première ligne se repliait après un échange de tirs infructueux tandis que l'autre avançait simultanément. On parlait alors de changement de direction sur place. Lors de l'introduction du déploiement des régiments en ailes au sein de la brigade, on pouvait initialement voir un régiment progresser victorieusement tandis que l'autre, juste à côté, battait en retraite avec tous ses éléments. De telles formations constituèrent le fondement tactique principal de générations entières de notre infanterie victorieuse. Elles semblent aujourd'hui appartenir à un autre monde, et pourtant, moins de vingt ans se sont écoulés depuis que de telles tactiques étaient pratiquées avec dévouement et le sérieux moral absolu de notre classe sur chaque place d'armes de l'empire. Agissant ainsi sous le feu ennemi, allant jusqu'à le marquer parfois, ils s'attendaient manifestement à ce que le déroulement des batailles d'infanterie soit similaire : des unités entières fuyant l'ennemi à toute vitesse, tandis que, sur le même lieu ou à proximité immédiate, d'autres triomphaient par une bravoure supérieure. Mais Scharnhorst n'avait pas consacré sa vie à cette infanterie en vain, et Clausewitz n'aurait pu leur appliquer sa remarque sur le laxisme des terrains d'entraînement. Nous l'avons expliqué au premier chapitre. Quoi qu'il en soit, ils savaient déjà avant 1866 que de tels exercices, bien que susceptibles de promouvoir une certaine prestance militaire, étaient totalement inutiles au combat. Leur principal avantage était de faire croire aux spectateurs étrangers que l'infanterie allemande combattrait de cette manière lors d'une véritable bataille. Ils considéraient les troupes comme des machines, à l'instar de Frédéric le Grand. Cependant, le caractère artificiel et coercitif de ces tactiques de combat devenait particulièrement évident dans la gestion des distances et leur variabilité, ainsi que dans les mouvements relatifs que les formations devaient effectuer au combat.

Apparemment, toutes les forces d'une division profonde doivent coopérer et donc être unies aux moments décisifs de la bataille, car la situation exige alors la concentration de toutes les forces. Cependant, cela ne s'est jamais produit lors des combats rapprochés. Nous avons constaté qu'une moitié avançait tandis que l'autre séparait, voire se retirait. Il est tout aussi évident, toutefois, que

cette unité des forces doit se limiter aux moments décisifs ; autrement, elles se dispersent inutilement, subissent des pertes dévastatrices et deviennent incontrôlables. La doctrine de la variabilité des distances est restée une nécessité en soi. Seule l'exigence d'uniformité de ces distances au sein d'un front, le principe de direction pour les fronts de combat rapproché, a créé une situation anormale. Le principe fondamental est que les détachements de soutien qui se suivent de près doivent rester aussi proches que possible. Leur distance est déterminée par le terrain et les besoins de la bataille. Dans une position à défendre, des unités compactes peuvent parfois trouver la meilleure position au sein même de la ligne de tir. Il peut même exister des particularités du terrain où elles forment un piège efficace devant la ligne de combat. Lors d'une attaque, un terrain découvert et bien visible exige un espacement important. La dispersion des obus à shrapnel en profondeur (150-200 m) est un facteur déterminant. Lorsque le couvert est clairsemé, cette distance empêche l'ennemi de toucher simultanément deux niveaux de la formation supposée avec un seul tir d'artillerie. La réglementation étend cette instruction aux tirs d'infanterie, mais ce calcul n'est plus tout à fait exact aujourd'hui, car, avec un viseur, des cibles à hauteur d'homme à 500 m sont vulnérables aux projectiles. Nous en avons déjà conclu que les zones totalement exposées sont inaccessibles à l'attaque tant que la supériorité de feu n'a pas été obtenue grâce à un commandement et un contrôle appropriés. Les modalités de ces moyens seront toujours déterminées par les circonstances opérationnelles. De manière générale, elles comprennent : les menaces sur le flanc, qui affaiblissent le front ; la supériorité des tirs d'artillerie ; la création d'effets de feu concentriques ; et l'utilisation de la nuit et, dans ce cadre, du tir de reconnaissance (2c). Nous ne manquons jamais une occasion de souligner ce point important afin d'en assurer la bonne compréhension.

Le terrain couvert offre la possibilité de maintenir les forces de tête regroupées. Il facilite ainsi grandement le style de combat en réduisant d'emblée les distances entre les troupes. Le moment décisif doit toujours être trouvé collectivement, et y parvenir sur tous les terrains est un art difficile, jusqu'au dernier point d'engagement. Une fois la ligne de tir à courte portée, toute hésitation est fatale. Les fusiliers doivent être immédiatement renforcés pour atteindre leur puissance de feu maximale, et lorsque le commandant décide alors de faire progresser ses forces en retrait vers le point décisif, c'est : En avant ! Attaquez l'ennemi comme des corbeaux sur un rapace ! Notre entraînement tactique, toujours plus poussé, doit permettre à tous les subordonnés de reconnaître le moment des batailles décisives ; un tel enseignement suscitera le désir de participer, et seule cette aptitude permettra de créer une véritable unité au combat.

Notre récit devrait démontrer que, dans les combats d'infanterie, la lutte acharnée, longue et sanglante de tous les camps est essentielle à l'obtention de tels succès. La ligne de feu doit être constamment réanimée pour maintenir son intensité, lui permettant ainsi de progresser et d'obtenir une supériorité de feu croissante. Si elle atteint la portée rapprochée trop tôt, c'est-à-dire avant que les unités restantes n'aient avancé et que l'ensemble des forces ne soit prêt à attaquer, elle est déjà vaincue ; car à ce stade, l'action ne peut être retardée que de quelques minutes. La puissance dévastatrice de l'armement actuel rend cette exigence impérative.

Ces discussions nous ont permis d'aborder l'aspect le plus complexe du commandement d'infanterie. Des années d'efforts soutenus en matière d'entraînement, tant sur le terrain qu'en milieu hostile, sont nécessaires pour garantir de tels résultats, et ce n'est qu'après avoir atteint cet objectif que l'entraînement de l'infanterie peut être considéré comme complet. Comparons maintenant ces exigences du combat avec l'idée de fixer, voire d'uniformiser, les distances sur un vaste front, comme le souhaitent parfois les partisans du combat rapproché. Imaginons une aile de la brigade face à un terrain découvert, l'autre à couvert. Sur la première, l'attaque progresse de manière encourageante, tandis que sur la seconde, elle se transforme en un échange de tirs statique, dans l'attente des succès de l'aile voisine. Le principe du combat rapproché ne peut concilier de telles contradictions, et des distances artificiellement réglementées ne feraient que nuire à une aile sans profiter à l'autre. Ces exigences visent à démontrer la valeur du commandement exercé par des unités bien structurées et la nécessité de s'adapter aux variations des distances de combat. Il a fallu beaucoup de temps pour que cette méthode s'impose dans la pratique. L'accent mis sur les exercices,

avec sa tendance à simuler des scénarios de combat complets, a posé des problèmes importants. Sur le terrain d'entraînement, cependant, rien ne justifiait de négliger la formation des escadrons, et de vieilles habitudes ont ainsi refait surface et ont été reproduites en situation de combat réel. Par conséquent, la méthode d'entraînement est à blâmer lorsque l'instruction formelle n'a pas permis une transformation complète et convaincante.

L'imposition de distances d'engagement uniformément réglementées est répréhensible ; elle compromet le succès et détruit les structures organisationnelles efficaces au combat. Chaque chef de contingent doit rester au plus près de son unité de commandement, mais le haut commandement sur le terrain a des responsabilités totalement différentes de celles qui consistent à assurer l'acheminement rapide des renforts pour les opérations de combat.

B. Approche étape par étape

Il conviendrait ici d'examiner l'intérêt de la progression échelonnée des tirs d'artillerie lors d'une attaque. L'efficacité de cette tactique, totalement unilatérale, pour devenir une méthode universelle de mouvements d'artillerie reste discutable. Même des décennies après la guerre, on observait encore des lignes d'artillerie à travers le Reich allemand progresser en formations échelonnées, du simple fait que le terrain entre St. Ail et St. Privat ressemble à une aire de battage en glakis. Toutefois, une expérience pratique pourrait s'avérer utile pour déterminer si, même dans un cas aussi extrême, la fin justifie les moyens. Lors d'un exercice de tir réel à grande échelle, cette expérience consisterait à faire progresser de solides lignes d'artillerie en formations cibles sur une plaine de 1 200 mètres de profondeur, tantôt en marche continue, tantôt par progressions échelonnées de leurs sections respectives. La taille des forces engagées dans l'exercice serait sans importance ; seule la quantité de munitions disponibles devrait compter. De prime abord, il semblerait que les deux types de déplacement prennent exactement le même temps, ce qui signifie que l'attaquant est exposé aux effets des projectiles pendant la même durée dans les deux cas. Par conséquent, le succès des tirs défensifs restera le même ; autrement dit, aucune cible, quel que soit leur nombre, n'atteindra sa destination indemne. Une unité de cavalerie a bien plus de chances d'arriver indemne, du moins avec quelques cavaliers, en effectuant une longue charge, que des fusiliers isolés dans n'importe quelle formation d'infanterie imaginable. Ainsi, progresser par bonds n'augmente en rien la probabilité de succès en terrain plat et ne fait que créer une illusion quant à la réduction du temps nécessaire.

En général, cependant, la progression en échelon est probablement tout à fait impraticable au combat au fusil, surtout à longue distance et en début d'engagement. Cette pratique s'est progressivement ancrée dans les habitudes lors des exercices. Sur un terrain plat, le même schéma était invariablement adopté, dans une monotonie perpétuelle : des fusiliers avançant par étapes décalées, suivis de troupes de soutien alignées, puis de colonnes de compagnies également disposées. Cette vieille image, héritée des répétitions, était totalement inadaptée aux tactiques employées. Le problème réside dans la mauvaise utilisation du terrain d'entraînement, et non dans les règlements, qui préconisent une approche tout autre. Mais de telles habitudes sont d'autant plus répréhensibles que les assauts frontaux en terrain plat sont impossibles. Même une connaissance approfondie de nos armes devrait les dissuader. Il faudrait avant tout des capes d'invisibilité, et comme celles-ci n'existent que dans les sagas eddiques, toute entreprise à un niveau absolu doit être évitée jusqu'à ce que la supériorité de feu soit acquise. Une fois celle-ci obtenue, de tels dispositifs deviennent superflus.

Les sections de fusiliers se déplacent généralement plus efficacement au pas. Cette allure, à elle seule, garantit l'endurance des hommes lourdement chargés tout au long d'un long combat et permet également de courtes courses pour se mettre à couvert, limitant ainsi les pertes et s'adaptant au terrain. Avec une telle allure, la notion de direction, totalement superflue, devient caduque, et la manœuvre habile des groupes et des sections, même dans les plus petits passages souterrains, ouvre la voie. Ce n'est qu'à courte portée, lorsque toutes les forces disponibles s'unissent pour un assaut, qu'une progression échelonnée des fusiliers est conseillée lors de l'attaque finale, et c'est

généralement dans ce contexte que cette tactique est employée. La distance (300 à 400 mètres) reste trop importante pour être parcourue d'un seul trait, en courant et en criant « Hourra ! », et un appui-feu, même minime, demeure précieux jusqu'au dernier moment.

C. Feu en mouvement

Suite à cela, quelques mots sur le tir en mouvement sur le terrain. Il s'agit là de deux activités difficilement conciliables. Le tireur le plus habile est inefficace s'il se précipite et tire en courant. L'ancienne méthode du « tir à intervalles » n'a jamais connu le moindre succès militaire. Mais même avec un fusil à chargement par la culasse, on ne peut guère espérer une grande efficacité. Dans l'ouvrage précédent mentionné au début, nous avons déjà cité l'exemple de l'attaque du corps de Vinoy contre les positions de la 12^e division devant Paris, le 30 septembre 1870, pour démontrer qu'une telle entreprise en terrain découvert était impraticable, même face au canon à aiguille. À cette occasion, le mouvement ennemi a employé un barrage de feu massif et continu, s'enveloppant ainsi d'un nuage de fumée de poudre. Le taux de réussite contre nos positions était pratiquement nul, et le sang-froid de la défense s'est considérablement accru sous un tel feu. Elle a complètement retenu son propre feu jusqu'à ce que l'ennemi s'approche à moins de 300 pas, moment où elle a déchaîné son effet dévastateur. Cela correspondait aux capacités de l'armement de l'époque. De nos jours, un effet plus de deux fois supérieur, à une portée plus de deux fois plus grande, est pleinement garanti. Le langage courant surnomme ce type d'engin d'attaque le « rouleau compresseur ». Avec une poudre à faible dégagement de fumée, le mouvement est, bien sûr, sans vapeur ; mais alors, le dernier avantage que le tir peut apporter à l'attaquant disparaît. Tous ces moyens et inventions mécaniques ne permettent pas à une attaque en terrain plat de surmonter son impasse et sa faiblesse face à un adversaire qui ne cherche qu'à se défendre. Le commandement des troupes doit toujours choisir les moyens de communication appropriés. Tant que ceux-ci échouent, l'attaque doit être abandonnée ou au moins reportée.

Le feu, combiné à une offensive, est incapable de produire le moindre avantage. Même les écoles de tir, avec leurs expériences théoriques sur cibles de combat, sont parvenues aux mêmes conclusions. Or, cette méthode comporte le risque bien réel que l'ensemble de l'attaque soit tentée d'utiliser le feu au lieu de progresser. La faiblesse humaine, sous la pression morale des lourdes pertes inévitables en terrain découvert, y est très encline. Les témoignages de Kuropatkin, expert en la matière, décrivent avec force de tels événements survenus avant Plevna. Le sort de l'attaque s'y jouait invariablement dès que les colonnes d'assaut ouvraient le feu.

D. Discipline du feu

Un autre inconvénient majeur découle de la discipline de tir à laquelle nous accordons pourtant une si grande importance dans notre entraînement. Cette discipline vise à habituer le soldat à ne tirer que sur des cibles spécifiques et à économiser ses munitions comme s'il s'agissait d'un trésor. On ne devrait donc jamais exiger de lui qu'il accomplisse une tâche l'obligeant à gaspiller ses munitions sans discernement. L'expérience a montré que cette frugalité était payante avec le fusil à aiguille. De nos jours, avec la possession d'un fusil à répétition à rechargement beaucoup plus rapide et d'une efficacité bien supérieure, tout est mis en œuvre pour garantir au soldat une plus grande quantité de munitions au combat. Il transporte davantage de cartouches, et leur réapprovisionnement sur le champ de bataille est soigneusement étudié et planifié. Si justifiée que soit cette préoccupation, il demeure crucial de la contrebalancer par une gestion appropriée des munitions.

On a très peu travaillé sur les instructions relatives à l'utilisation du feu et à son réglage. Outre le fait que le tireur d'élite acquiert la connaissance et l'utilisation de son arme principalement sur les stands de tir, les troupes doivent comprendre l'application tactique de ces compétences. Nos exercices de tir réel sur le terrain, pratiqués bien plus intensivement qu'avant nos grands conflits,

constituent le moyen le plus efficace d'y parvenir. Il est cependant essentiel de procéder selon les principes fondamentaux.

La doctrine de Mieg, qui a par la suite fait l'objet de nombreuses critiques, a sans aucun doute permis de clarifier les capacités de l'arme grâce à ses méthodes d'entraînement, notamment l'étude des impacts, des schémas de tir et l'utilisation de plusieurs systèmes de visée à longue distance. Cependant, l'établissement de tels faits est vain si les principes qui en découlent ne sont pas appliqués lors de l'utilisation et du tir. Un réglage correct des organes de visée est certes nécessaire et louable ; mais cela ne constitue pas à lui seul une discipline de tir au sens tactique du terme. De même, la simple définition de limites dans lesquelles le feu doit être ouvert en attaque ou en défense, et à l'intérieur de ces limites des zones selon lesquelles l'intensité du feu doit être déterminée, ne suffit pas à assurer cette discipline.

L'ouverture et le type de feu dépendent de la situation de combat, des intentions de chacun et de la valeur des cibles. La discipline du feu, comme toute action tactique, est donc essentielle. Les formules et les mesures universellement applicables sont inefficaces et nuisent au succès. L'idée qu'une attaque doit toujours se dérouler sans tirer jusqu'à 600 mètres, ou que la défense doit toujours ouvrir le feu, relève de principes d'une valeur plus que douteuse. Ces principes peuvent être utiles, voire vrais, mais ils peuvent aussi être erronés. Il arrive que la progression d'une attaque jusqu'à 600 mètres entraîne des pertes inacceptables sans résistance, et ce n'est pas rare. De même, la défense peut rester silencieuse même si l'ennemi tire déjà, s'il est dans son intérêt de révéler ses intentions et ses forces le plus tard possible. Toutes ces instructions sont trop facilement ignorées, et il est erroné de les donner car elles sont souvent impossibles à suivre.

Il est incontestable que le succès à longue portée ne peut être obtenu qu'avec une quantité précise de munitions. Ceci contredit l'approche adoptée lors de nos guerres, qui reposait sur une mauvaise appréciation des capacités des armes. À l'époque, par exemple, seuls les fusils d'élite tiraient sur des cibles éloignées. Les performances de ces armes, bien entendu, étaient limitées pour des tirs de telle précision. Seuls des tirs massifs et bien ajustés, utilisant plusieurs systèmes de visée, peuvent compenser la dispersion des balles à de telles distances. Ceci permet également aux salves et aux tirs rapides de retrouver leur efficacité traditionnelle. De toute évidence, la situation – par exemple, couvrir la progression d'autres unités de combat – ou l'importance de la cible, comme le retrait d'une importante batterie ennemie, doivent justifier un tel déploiement de force. Les performances de tir tactique impliquent toujours un déploiement de puissance, qui n'est jamais gaspillé sans conséquence. À longue portée, une force d'infanterie peut ainsi être efficace de manière similaire à l'artillerie. L'intention de remplacer une telle arme ne devrait évidemment pas affecter une compagnie ; seule la procédure elle-même permet la comparaison avec l'autre arme. En situation défensive, ce moyen s'avère particulièrement utile. Dans ce cas, le volume de munitions peut souvent compenser efficacement les effectifs. Cela permet de préserver les forces au centre d'une position et de les diriger vers les flancs, où le déploiement de réserves importantes – comme nous le verrons plus loin – est primordial.

Dans la guerre de tranchées, le défenseur observe progressivement les différents objectifs et peut allouer à chacun le nombre de salves approprié en fonction de son importance. Une compagnie prête au combat représente une force équivalente à 25 000 cartouches, et un tacticien avisé a souvent plus intérêt à considérer les munitions que les effectifs. Ces derniers conduisent fréquemment à un gaspillage de ressources, tout aussi préjudiciable qu'à l'époque napoléonienne. Ce célèbre sauveur d'hommes sur le champ de bataille n'aurait certainement pas manqué les opportunités offertes par l'armement moderne. Pourtant, ces considérations sont encore fréquemment négligées par les commandants de troupes contemporains. Dans certaines situations, une colonne de munitions en retrait d'une position est plus efficace que des bataillons qui y sont postés. Ce type de conduite de tir sera particulièrement utile lors des combats pour les positions fortifiées.

Cependant, la décision principale se prend généralement au corps à corps. Il faut donc s'y engager avec toutes ses munitions, car les remplacements sont impossibles dans ces conditions. De là découle le principe selon lequel un commandement avisé et décisif engage le feu le plus tard

possible et se rapproche au maximum de l'ennemi dès le départ. Il est évident que cela n'est pas toujours possible en formations serrées sans subir des pertes considérables ; par ailleurs, les actions prématurées sont généralement vouées à l'échec. Un commandement avisé doit prendre ses décisions en tenant compte de ces considérations ; tenter de prédéterminer ses actions par des règles et des mesures rigides serait une erreur dangereuse, car cela entrave précisément la liberté de choix.

À moyenne portée, et après la réalisation des principaux développements, les combats à feu deviennent monnaie courante et atteignent leur paroxysme à courte portée (tirs rapides). Dans ces phases de combat, le commandement se limitera presque entièrement aux points de visée et il est fortement conseillé de privilégier l'observation des tirs à l'estimation des distances. Le sifflet est un instrument peu efficace dans ce contexte ; soit il est inaudible dans le brouhaha des combats, soit il l'amplifie, généralement de manière confuse. La transmission des ordres par la parole au sein de la ligne de tir demeure le moyen de commandement le plus fiable. Il est donc impératif de s'y entraîner à chaque occasion.

De plus, les instructions du règlement et les règles de tir ne devraient nécessiter aucune explication supplémentaire. Il ressort toutefois de ce qui précède que la bonne application de la discipline de tir ne consiste pas à alourdir la réglementation, mais plutôt à garantir le perfectionnement des compétences tactiques, jusqu'au niveau du commandement de section, pour une utilisation optimale de l'arme, en fonction de ses capacités et des exigences du combat.

E. Défense contre l'attaque de cavalerie

Un mot maintenant sur la conduite des charges de cavalerie. C'est là que les principes tactiques ont peut-être subi la transformation la plus surprenante. Autrefois, l'infanterie devait se rassembler en masses aussi denses et importantes que possible. L'objectif n'était donc pas la résistance, mais la protection contre le danger. Par conséquent, le nombre d'armes à feu en première ligne fut réduit au minimum et, comparé à aujourd'hui, elles étaient pratiquement inefficaces. Certes, les charges de cavalerie eurent leur heure de gloire, mais Frédéric le Grand avait déjà décrété que l'infanterie ne devait être attaquée que lorsqu'elle était déjà « désorientée » autour de ses drapeaux. À cette époque, un bataillon était considéré, à juste titre, comme perdu si son carré était dispersé, c'est-à-dire, comme on disait, anéanti. Les batailles d'Étoges, où l'avant-garde du corps de Kleist fut pratiquement balayée en quelques minutes, constituent l'exemple le plus instructif et probablement le dernier de ce type de guerre.

Tous les officiers plus âgés qui liront ces pages se souviendront sans doute avec une douce mélancolie de l'époque où le carré de bataillon, avec son sous-officier inspectable et ses sections de flanc, donnait lieu à d'interminables exercices sans jamais être parfaitement correct. Ils se rappelleront aussi des marches « en échiquier » de brigades entières dans cette formation et souriront devant la simplicité sincère de nos pères, qui considéraient ces choses comme extrêmement importantes. Mais, en vérité, elles l'étaient probablement aussi bien plus tôt. De nos jours, seul le carré de compagnie subsiste ; mais son maintien ne sert sans doute plus qu'à préserver l'ordre parmi les fantassins lors d'une charge de cavalerie. Cet ordre est censé empêcher un détachement d'infanterie désorganisé d'en attaquer un autre sous le coup de l'action. Mais, en réalité, cette forme aussi appartient au domaine des choses déjà obsolètes. L'expérience et l'habitude ont également permis d'assurer l'ordre par d'autres moyens.

Avec l'armement actuel, le commandement doit s'attacher à engager un grand nombre de fusiliers sans se laisser détourner de son objectif de combat. Le premier point exige des lignes de tir pleinement développées dans la direction de la charge de cavalerie ; le second, une profondeur de division bien définie, qui, malgré tout, poursuit sa progression. Conformément à nos règlements, cette profondeur de division ne doit jamais faire défaut. Elle doit être maintenue jusqu'au dernier acte de l'attaque, et même alors, comme chacun sait, les troupes de flanc la maîtrisent. L'unité de commandement, positionnée de part et d'autre, ne pourrait alors être attaquée par la cavalerie que de face, où cette dernière bloquerait rapidement le feu ennemi et serait rejointe par la sienne sur tout le front. Dans ce cas, tous les fusiliers seraient disponibles dans une seule direction.

Une force d'infanterie combattant en profondeur peut ainsi former immédiatement de solides lignes de tir dans les quatre directions, selon les besoins ; le reste des forces, dont les mouvements sont directement couverts par le feu, peut maintenir sa position sans être dérangé. Cette méthode protège bien mieux contre les tirs pénétrant à l'intérieur des formations que les formations en carré. Ce point important, souligné par le règlement (II, 50), est malheureusement encore trop souvent négligé. Il s'agit d'un vestige des vieilles habitudes de l'époque des formations en carré, où toutes les unités pivotent dans la direction d'où provient l'attaque. L'ennemi atteint ainsi son objectif principal. L'opération d'infanterie est paralysée, et de ce seul fait, l'attaque peut légitimement se targuer de succès. Son objectif principal est atteint, ce qui peut souvent conduire à un retournement de situation désastreux. La bataille héroïque et d'envergure de la cavalerie française à Sedan, par exemple, n'aurait pu acquérir une importance tactique que si elle avait été immédiatement suivie par l'engagement d'un corps d'armée pleinement développé. Cependant, par égard pour cette manœuvre de Balaklava elle-même, même alors, seules quelques formations en carré furent vraisemblablement formées.

L'abolition des formations carrées s'est faite au cours des campagnes et est née de l'initiative des troupes elles-mêmes. Même avec le fusil à aiguille, elles se sentaient suffisamment fortes pour repousser ou neutraliser par le feu une charge de cavalerie, quelle que soit sa formation. La charge de cavalerie fait partie intégrante de presque tous les exercices de combat. Il est à espérer que le principe fondamental du règlement, indiqué en lettres capitales, soit toujours respecté. Il exige l'essentiel.

F. Forme du combat forestier

Quelques particularités de la théorie des formations méritent d'être mentionnées. Elles sont dictées par le terrain ; cependant, puisqu'elles ne concernent que la formation de combat, nous les aborderons ici.

Les formes adaptées à la guerre en forêt pourraient être considérées comme obsolètes avec l'expression du règlement (II, 76, troisième paragraphe), s'il n'était pas simultanément crucial de contrer une aversion profondément ancrée pour l'utilisation tactique de la forêt. Défavorable à la vue d'ensemble, la forêt constitue un obstacle évident au développement et n'est donc guère souhaitable comme champ de bataille. Cependant, l'espace qu'elle occupe doit fréquemment être traversé, ou la progression de l'ennemi vers le champ de bataille doit parfois être empêchée. Ses routes, qui la traversent, sont un élément primordial à cet égard. De plus, la forêt n'est généralement pas un obstacle aussi fiable qu'un marais et dissimule l'approche ennemie de manière surprenante. Néanmoins, nous sommes extrêmement réticents à l'utiliser, même lors de nos opérations offensives lorsqu'elle s'approche d'une position. Même le maniement d'une arme de chasse n'est pas totalement exempt de tels préjugés, bien qu'il ait ici, à juste titre, la priorité. Cependant, dans une situation tactique donnée, une seule des deux parties peut être justifiée dans son aversion ; car ce qui met l'un en danger doit profiter à l'autre. Il convient d'en tenir compte !

Parmi les conflits récents, trois forêts méritent d'être mentionnées, chacune jouant un rôle décisif à sa manière : la forêt de Marchénoir, la forêt d'Orléans et la forêt de Swiep près de Königgrätz. Il convient d'examiner leur importance dans l'ordre où elles sont citées. La forêt de Marchénoir offre un exemple d'application opérationnelle. Après la prise d'Orléans, pour les missions de reconnaissance de la 2e division de cavalerie avant la rencontre de Coulmiers, avant la bataille d'Orléans, pendant la bataille elle-même, puis à nouveau lors de la bataille de Beaugency, la forêt de Marchénoir dut être prise en compte, utilisée, redoutée et reconnue par les deux camps, sans jamais devenir elle-même une cible. Durant toute cette longue période de guerre, elle revêtit une importance opérationnelle capitale, sans qu'aucun des deux camps ne cherche à s'en emparer définitivement. Elle offre un exemple intéressant et complexe de l'importance de la forêt sur le champ de bataille. Cependant, cette stratégie n'est pas pertinente dans notre cas, et nous n'examinerons donc pas plus en détail si et comment la forêt de Marchénoir aurait pu être gérée différemment et plus efficacement. Nous mentionnons cet exemple instructif sous la rubrique

« Forêt » par souci d'exhaustivité. Les deux exemples suivants sont de nature tactique et sont plus pertinents pour notre propos.

La bataille d'Orléans, les 3 et 4 décembre 1870, fut bel et bien une bataille forestière. Elle débuta à la lisière nord de la forêt d'Orléans et s'acheva au-delà de sa lisière sud. Cependant, les combats principaux ne se déroulèrent pas à l'intérieur même de la forêt, mais en partie à sa lisière nord (III^e corps) ou à sa lisière ouest (IX^e corps). Le détachement grand-ducal combattit hors de la forêt. Pour tous, le facteur décisif résidait dans l'action coordonnée au-delà d'Orléans. Chaque unité garda cet objectif comme principe directeur, et aucune ne combla les lacunes par des manœuvres d'envergure. Les actions du IX^e corps illustrèrent comment la lisière de la forêt devait être utilisée pour orienter l'attaque. Elle offrait la possibilité de progresser en formations serrées, maintenant ainsi toutes les forces regroupées. Grâce à elle, on assure la supériorité numérique en combat frontal, on parvient parfois à encercler l'ennemi en terrain découvert et on maîtrise le commandement.

Le III^e Corps d'Armée offre à lui seul un exemple instructif de conduite en guerre forestière. Un front étroit, des formations serrées et denses sur les flancs, et une prédominance générale des formations compactes, tout en respectant scrupuleusement la direction de marche dictée par la route forestière, sont autant de caractéristiques de ces engagements. Il s'agit d'opérations d'infanterie pure, continues, voire chroniques. Seules les clairières importantes peuvent engendrer des crises isolées nécessitant des ordres du commandement supérieur. Le maintien des formations est primordial. Elles sont les seules à garantir l'ordre et la coordination. Elles doivent donc être simples et compactes. Tout embellissement inutile des formations est superflu et donc préjudiciable. On peut se représenter l'ensemble du dispositif comme suit : des lignes d'escarmouche denses, dont les escouades peuvent être appelées à tout moment, immédiatement suivies par les unités de soutien maintenues en formation serrée ; des réserves plus importantes sur les flancs, les fronts étant réduits au minimum ; les forces principales sur la route d'accès, au centre du mouvement. Ces unités, ainsi que les réserves de flanc, sont positionnées à une distance légèrement supérieure, par exemple 500 m, afin de conserver une certaine liberté de déploiement. L'ensemble maintient le contact et la liaison avec le centre, à droite comme à gauche. Une configuration similaire sera également nécessaire lorsque, comme pour le III^e corps d'armée, la nuit interrompt les combats en forêt. Les mesures de sécurité prennent alors la forme d'un état de préparation au combat (F.O.I., 129), dans lequel l'artillerie devra occasionnellement se reposer tout en conservant sa profondeur de marche si elle ne trouve pas de clairière appropriée dans les bois. Un contingent important d'infanterie de garde devient alors indispensable.

De telles situations sont inhabituelles et parmi les moins souhaitables. Cependant, puisque la pratique de la guerre l'a prévue, elle doit aussi intégrer la théorie à son programme. Même au cœur de la forêt, la bataille décisive peut être interrompue par la nuit. Mais c'est à travers cet exemple que nous sommes parvenus au principe de forme, le seul qui soit utile pour la guerre en forêt.

Bien sûr, dans la forêt de Swiep, les choses ne se déroulèrent pas comme prévu. De violents affrontements isolés côtoyaient des engagements impliquant des compagnies, voire des bataillons, serrés les uns contre les autres. De courtes et énergiques progressions dans des directions choisies de façon assez arbitraire menaient soit à la victoire, soit à l'encercllement. Les captures alternaient avec les faits prisonniers, et de ce chaos, on ne peut guère déduire autre chose que le principe énoncé dans le règlement : en terrain couvert, le commandement et le contrôle des troupes ne peuvent être maintenus qu'avec des formations serrées. Il est bien connu qu'en terrain découvert, les effets du feu imposent un style de combat inverse.

La bataille décisive de la forêt, le 3 juillet 1866, ne résidait pas dans les combats eux-mêmes ; elle devint néanmoins un maillon essentiel et une pierre angulaire de la bataille générale entre Sadowa et Chlum, et compte ainsi parmi les éléments les plus cruciaux. À cette époque, les règlements en vigueur n'existaient pas encore et, théoriquement non préparée à de telles manœuvres tactiques, la 7^e division combattit pour la possession permanente du terrain forestier une fois entrée. Aucune doctrine élaborée a posteriori ne put l'empêcher d'agir de même à l'avenir dans des circonstances similaires. Si l'action opérationnelle conduit à l'abandon de la forêt, elle doit

néanmoins être menée, tout comme en terrain découvert. Seule la méthode, c'est-à-dire la forme, dépend du terrain. L'idée que les engagements en forêt devraient être recherchés à l'avenir en fonction des limitations de l'armement actuel paraît tout aussi intenable que celle qui consiste à les éviter. Les opérations se déroulent selon des axes précis, s'étendant plus que jamais au cœur des combats, et ces axes dépendent des routes. L'importance des positions et des forêts est donc liée aux intentions principales, au rapport de forces, à la configuration du théâtre d'opérations et aux liaisons qu'il établit. Il faut parfois attaquer ou abandonner les positions sans combat, selon les circonstances. Les forêts doivent être traversées et les combats menés en leur sein lors d'escarmouches, selon l'objectif de l'approche ou de la pénétration. Elles servent de points de repère, de voies d'approche, ou perdent toute signification au fil de l'action. On ne peut pas plus mener une guerre en forêt ou dans les tranchées qu'une cavalerie de position lorsqu'on agit au service d'une opération unifiée et coordonnée.

Ce raisonnement souligne une fois de plus l'importance du réseau routier forestier. Il est crucial pour les engagements en forêt ; les routes sont les repères auxquels il faut se conformer. Ainsi, la bataille en forêt devient une bataille pour la route. Les développements de combats importants et unifiés y sont impossibles ; la bataille décisive se déroule presque toujours hors de la forêt, et pourtant, celle-ci devient parfois le pilier principal de l'action, comme le démontrent les événements de Königgräs. Chaque mouvement et chaque action de combat en forêt doit donc chercher à se connecter au réseau routier choisi. Si deux itinéraires sont choisis simultanément, ils ne nécessitent pas un contact constant entre eux, mais seulement une sécurité interne. Cette dernière, cependant, est assurée sur un front étroit par des troupes de soutien qui doivent être maintenues groupées derrière les flancs et par des patrouilles de combat en profondeur sur les flancs. L'élargissement des fronts lors des engagements naissants est fondamentalement répréhensible. Il est inutile et prive inutilement le commandement de toute influence sur la ligne de bataille. Les mouvements parallèles sur plusieurs axes se soutiennent mutuellement beaucoup plus efficacement grâce à la régulation des heures de départ et à la détermination des objectifs de marche.

Lorsqu'on choisit un champ de bataille pour se défendre, ou même simplement pour maintenir la paix, il est souvent inévitable d'utiliser une vaste forêt comme position de flanc. Un tel allié, comme nous l'avons déjà mentionné, est très peu fiable, mais une compensation adéquate de sa part est alors indispensable. Très souvent, dans de telles circonstances, on observe une tendance à sécuriser la lisière de la forêt du côté opposé. Cependant, si celle-ci est trop éloignée, ou si la forêt est d'une largeur ingérable, les inconvénients l'emportent largement sur les maigres avantages d'une telle mesure. Pour ces raisons, l'autre camp peut renoncer complètement à sécuriser la position et compter, à tort ou à raison, sur la protection de la zone forestière. Un ennemi intelligent et entreprenant trouvera alors les moyens les plus faciles de submerger la position ennemie à découvert.

Même dans de tels cas, la doctrine des formations offre la seule protection efficace. Des mesures de sécurité fermées, couvrant et défendant les voies d'accès, doivent alors être établies à une distance appropriée au cœur de la forêt. L'ennemi doit les franchir s'il souhaite approcher la position par cet itinéraire. Il ne s'agit évidemment pas de positions au sens conventionnel du terme, car elles n'offrent pas de champ de tir dégagé. Cependant, l'ennemi ne bénéficie d'aucun avantage en termes de libre déploiement, et c'est pourquoi l'on voit des batailles engagées de cette manière se prolonger indéfiniment pendant des jours, même face à un ennemi supérieur en nombre. La forêt de Swiep, en particulier, en témoigne éloquemment. Ainsi, leur objectif, qui consiste uniquement à gagner du temps pour livrer la bataille décisive ailleurs sur le champ de bataille, est atteint. Si, toutefois, de telles structures défensives sont poussées plus en avant et que leur étendue est exagérée pour accroître la sécurité sur un flanc exposé, l'effet inverse est obtenu en terrain boisé et dense. Il arrive alors qu'une colonne de défense ennemie contourne la ligne de flanc par un autre itinéraire et surgisse inopinément devant le flanc de la position. Cette dernière se trouve alors directement menacée, sa sécurité de flanc est coupée, elle est contrainte d'attaquer sur un front inversé, et ainsi de suite. De tels engagements, bien entendu, sont extrêmement difficiles à démêler, même lors

d'exercices en temps de paix, et le désordre et la confusion les plus complets en situation réelle en sont la conséquence immédiate.

Si l'obstacle que représente la forêt pour la défense a été décrit précédemment, il est difficile de comprendre, lors d'une offensive, pourquoi une progression sur un champ de bataille depuis une zone boisée ne serait pas aussi fructueuse que depuis les cols de Nachod ou d'Eipel. Certes, les forces de l'avancée doivent être proportionnelles à la profondeur du détachement ; or, les zones boisées atteignent rarement la profondeur des cols. Lors d'une rencontre avec l'ennemi en forêt, les deux camps font donc face aux mêmes difficultés ; mais la capacité de développer l'offensive est généralement moins restreinte que dans un col. Il n'y a donc aucune raison de prendre moins de risques que l'ennemi si nécessaire en temps de guerre. Et ceci nous amène à la dernière question qui doit nous préoccuper en matière de guerre en forêt : la nature même de la forêt.

Même dans les pays cultivés, il existe des forêts totalement impénétrables hors des sentiers battus. Les pratiques forestières françaises, avec leur sous-bois dense, rendent les bois pratiquement impénétrables, tandis qu'en Allemagne, on privilégie la lumière et l'espace pour la croissance des grands arbres. Cependant, même là, on rencontre parfois des fourrés si denses qu'ils ne permettent guère, voire pas du tout, le passage d'un homme chargé. Dans ces fourrés, les routes et les clairières deviennent des terrains de parade, et leur emplacement et leur nombre acquièrent une importance militaire accrue. Dans nos territoires impériaux, ces forêts à la française, qui empêchent tout développement de combat, sont déjà assez courantes. Cependant, toute crainte particulière à leur égard serait totalement injustifiée. Elles offrent en effet des positions défensives fiables si l'on bloque les principales issues, et elles constituent un obstacle aussi important pour l'ennemi que pour nous. L'enjeu est simplement d'utiliser cette situation à son avantage. Si ces forêts ne constituent pas un champ de bataille, elles offrent néanmoins des voies d'accès et de sortie parfaitement sûres, et leur réseau de sentiers généralement beaucoup plus dense facilite le déplacement sécurisé des forces lors des opérations.

Nos remarques précédentes sur la morphologie de la guerre forestière se réfèrent naturellement aux forêts exploitables que l'on rencontre dans la grande majorité des cas en foresterie allemande et ailleurs.

Avant tout, il faut freiner la tendance à ne viser que la possession des lisières forestières. Ce phénomène, fréquent chez nous, est lié à notre penchant pour la guerre de position. Nous privilégions souvent, de manière quelque peu unilatérale, des situations tactiques clairement définies. Dans ces situations, nous insistons sur des dispositions d'une simplicité manifeste et leur exécution, où nous nous montrons généralement supérieurs à nos adversaires. Cependant, de tels principes, mis en pratique lors des manœuvres, ne doivent pas conduire à une telle unilatéralité. Une forêt n'est pas perdue lorsque l'ennemi s'empare de sa lisière, pas plus qu'un village n'est perdu lorsque l'ennemi a pénétré dans l'une de ses fermes ou l'un de ses jardins. Le combat gagne simplement en ténacité et en intensité. Il est regrettable que nos manœuvres soient totalement incapables d'exprimer précisément ces aspects importants. La prise d'une forêt ou d'un village, à la suite d'une attaque, prend généralement quelques minutes, mais dans les cas les plus graves, souvent une journée entière.

Nous avons donc toutes les raisons de compléter la formation militaire de nos troupes par d'autres formes d'entraînement, en plus des manœuvres ; faute de quoi, nous risquons de les mener parfois au combat en se basant sur une doctrine erronée. C'est précisément dans de telles situations que nos adversaires nous ont surpris en 1870 par leur ténacité indomptable ; on peut citer, par exemple, les carrières et les fortifications de branchages de la vallée de la Mance ou la défense de Bazeilles. Les Français ont parfois tenu des positions avec un succès surprenant là où notre école de pensée ne reconnaît plus aucune position viable. De tels exemples peuvent nous servir de modèles.

G. Lutte pour les villages

L'importance des villages sur le champ de bataille sera abordée ultérieurement. Concernant les formalités de leur défense, nous n'évoquerons ici que l'essentiel. Le règlement, dans son paragraphe sur la défense tactique (II, 85), se limite à l'observation générale selon laquelle le front défensif doit être divisé en sections, et que ces sections doivent être d'autant plus nombreuses et étroites que la position à défendre est difficilement franchissable et complexe. Chaque section est alors placée sous le commandement d'une unité, qui sélectionne ses réserves. Naturellement, ce principe n'a pas échappé aux critiques. Nous y reviendrons donc plus loin. Premièrement, il ne faut pas sous-estimer l'efficacité de cette règle pour la défense des villages. Il serait... Il est fondamentalement erroné, par exemple, d'occuper deux fermes adjacentes avec une seule compagnie et de placer une compagnie de réserve derrière elles. Il est bien plus pratique que chaque commandant de compagnie dispose de sa propre position de tir ; ainsi, les deux sont servies de manière bien plus sûre et uniforme. Ce principe de base doit ensuite s'appliquer à l'ensemble du village. Les bataillons se voient attribuer leurs secteurs côte à côte, au sein desquels ils répartissent leurs forces en fonction de la profondeur. Les combats villageois prolongés se déroulent de secteur en secteur. La prise de Bazeilles en est une illustration éloquente, et quiconque a participé à l'organisation de la résistance villageoise avant Paris connaît ces principes par expérience.

Malheureusement, ces principes sont totalement ignorés lors de nos manœuvres. Des lignes entières de fusiliers, appartenant à une seule unité de commando, sont positionnées en bordure de forêt ou de village. Si elles bénéficient d'un appui important d'une autre unité, la position est considérée comme bien tenue et lourdement défendue. Les vieilles tactiques d'engagement prévalent encore. Si l'arbitre décide néanmoins en faveur de l'attaque, la forêt ou le village est perdu, parfois en un temps record. Chacun repart avec la conviction d'avoir accompli son devoir, et l'on s'interroge rarement sérieusement sur le décalage entre l'organisation et le temps requis et la réalité, et sur les fausses impressions inculquées aux troupes. Bien sûr, corriger de telles lacunes au combat sans pertes humaines est difficile, voire impossible, d'autant plus que l'accès aux maisons, aux fermes ou aux jeunes forêts est interdit. Par conséquent, ces exercices doivent être complétés par d'autres, plus théoriques, favorisant la préparation militaire, et le terrain d'entraînement constitue un moyen particulièrement efficace à cet égard.

Comme nous l'avons expliqué précédemment, les formations de combat en forêt peuvent être parfaitement représentées en terrain dégagé, une ligne tracée indiquant le chemin à suivre. Quelques drapeaux permettent de dessiner les contours de fermes et de murs, symbolisant une partie d'un village. Grâce à cet outil, les formations de combat requises par la théorie des formes peuvent être clairement représentées et illustrées. En bref, l'utilisation du terrain de parade comme tableau noir est particulièrement utile pour l'entraînement préliminaire lorsque la réalité est difficile à appréhender. Pour compléter cet entraînement, il sera certainement bénéfique d'observer ponctuellement et plus en détail les déploiements et la répartition des forces dans les maisons et les fermes environnantes. Les occasions de pratiquer les formations de combat en forêt même se présenteront encore plus facilement lors des marches tactiques avec les troupes.

H. Combat de nuit

Les formations de combat nocturne sont déjà si bien décrites dans la réglementation que notre ouvrage se dispense de les expliquer davantage. Ces formations peuvent, bien entendu, être démontrées de jour pour en renforcer la mémorisation, et de tels exercices doivent figurer au programme d'entraînement afin que les connaissances acquises soient transposables sur le terrain et lors d'opérations nocturnes. L'infanterie doit posséder une habileté particulière pour exécuter cette procédure, qui se limite à des espaces restreints et à des objectifs précis, tant pour la guerre de siège que pour les attaques contre des positions fortifiées. Dans les deux cas, les tâches les plus importantes se déroulent de nuit. Il serait totalement erroné de déployer des troupes en masse à cette fin : en de telles occasions, elles constituent non seulement un fardeau, mais aussi un danger

imminent, car elles sont susceptibles de provoquer des malentendus et, par conséquent, la panique. La tâche tactique de ces troupes d'avant-garde consiste généralement à creuser des tranchées tout en maintenant une capacité de combat maximale. Cela requiert, si nécessaire, un commandement de tir fiable avec un nombre limité de fusils, et non un déploiement massif. Ce dernier est impossible à maintenir dans l'obscurité. Ces procédures s'apprennent au mieux par un entraînement rigoureux.

Il convient de noter d'emblée que l'important article II, paragraphe 82, du règlement traite de ce type de clôture. Il concerne la création des points d'appui qui y sont mentionnés, là où ils font défaut, afin de permettre à l'attaque de prendre pied devant la position ennemie à courte portée. Les troupes restent prêtes au combat, si nécessaire, au-delà de la limite du champ de tir, comme le précise également le paragraphe du règlement.

I. Formes de guerre en montagne

La guerre en montagne, au sens strict, requiert également ses propres règles. Les règlements n'en font aucune mention, ce qui témoigne de la portée limitée de ces règles. Les montagnes séparent les groupes ethniques et, sur les théâtres d'opérations, constituent des axes encore plus importants que les cours d'eau. Les routes qui les traversent, de par leur caractère généralement impraticable, revêtent une importance accrue par rapport à celles en forêt, d'autant plus que les cols sont souvent plus profonds et nécessitent plusieurs jours de marche pour être franchis. Dans la zone d'opérations allemande, une chaîne de montagnes peut servir de point de passage pour un camp souhaitant atteindre l'ennemi, tandis que ce dernier intercepte la traversée afin de le vaincre durant la manœuvre. Plus rarement, mais cela reste possible, les deux camps peuvent se rencontrer avec la même intention offensive. Dans ce cas, les montagnes elles-mêmes constituent le théâtre de batailles décisives, caractérisées par un manque d'espace et de visibilité. Telle est la similitude entre les opérations en forêt et en montagne.

Des situations comme celles du col de Schipka, où toute une ère de guerre est consacrée à la lutte pour le contrôle d'un seul col, sont impossibles dans les montagnes d'Europe centrale. Ces montagnes sont trop praticables, chaque route permettant d'accéder à une autre ou de la contourner. Dans les pays développés, seules les hautes montagnes suisses pourraient engendrer de telles situations.

La guerre en montagne repose donc sur le contrôle des routes. Une opération traversera toujours les montagnes par un ensemble de cols, car chaque avancée profitera aux autres. Le nombre de routes goudronnées en zone cultivée permet cette procédure, et l'ennemi ne peut bloquer tous les cols. Il tentera donc d'en capturer plusieurs à une certaine distance du front, ou d'en bloquer un tout en menaçant simultanément un autre sur son flanc, et ainsi de suite. Il est donc clair que les liaisons traversant la chaîne de montagnes revêtent la plus grande importance opérationnelle. Les liaisons transversales à l'intérieur du massif sont d'importance secondaire. Leur utilisation ralentit l'opération, et l'uniformité des avancées au-delà est bien mieux assurée par les horaires de départ. Les mesures de sécurité doivent suivre les mêmes principes. Leurs messages empruntent presque toujours les chemins les plus courts, en descendant la vallée puis en remontant, que ce soit par liaison optique, télégraphe, téléphone ou vélo.

Ces remarques étaient nécessaires pour établir la nature de la guerre de col telle qu'elle se manifeste dans nos régions montagneuses, caractérisées par un vaste réseau routier, et pour expliquer ses tactiques de combat. Ces batailles ne sont donc presque jamais des engagements décisifs, mais plutôt des engagements de troupes d'avant-garde visant à sécuriser des opérations majeures.

Les positions adossées aux parois montagneuses exigent une connaissance approfondie des mouvements ennemis, car la nature les en prive généralement. Les défenses de cols sont ainsi conçues pour accueillir les contingents les plus réduits possibles, dans les zones les plus difficiles d'accès. Les points culminants offrant une vue panoramique sur la route du col sont idéaux pour l'établissement de postes d'observation permanents. Cette possibilité, offerte en montagne, de surveiller de vastes zones depuis la route contraste avec les caractéristiques d'une patrouille

forestière. Un petit nombre de ces postes, suivant la route du col dans la vallée, peuvent, par voie visuelle, transmettre en quelques minutes, par temps clair, des informations sur l'approche de l'ennemi vers la plaine. Les systèmes téléphoniques complètent naturellement et efficacement cette forme de reconnaissance. La nuit, les sentinelles descendent simplement jusqu'à la route du col. Une observation active peut bien sûr être menée en parallèle par de petits détachements de cavalerie postés sur les cols, voire jusqu'aux lignes ennemies.

La durée de la résistance face à une attaque ennemie est déterminée par le temps nécessaire au maintien de la capacité opérationnelle des grandes unités en plaine. Les défenses de cols de montagne doivent donc contrôler totalement la route par leurs feux et contraindre l'ennemi à des détours fastidieux à travers monts et vallées, l'obligeant à gravir à nouveau la plaine. Si elles sont menées correctement, elles pourront alors entamer leur retraite au bon moment, avec des pertes quasi nulles. Cet aspect est crucial et décisif. La résistance ne peut presque jamais être renouvelée pendant la retraite. Elle entraîne un épuisement des forces, et il est essentiel que toutes ces défenses rentrent avec le sentiment d'avoir accompli leur mission avec succès. Autrement, elles auront conscience de leur défaite avant même la décision finale quant à l'emploi de la force.

La défense devra généralement être assurée depuis les hauteurs de part et d'autre de la route, mais pourra parfois être menée en flanc. Il est toujours conseillé de maintenir une garnison, même réduite et spécialisée, sur la route elle-même. Des instructions plus détaillées ne peuvent être données. La perception visuelle et la connaissance du terrain exigent un entraînement très spécifique au combat en montagne. La situation est très favorable si l'on peut tirer parti du tracé sinueux de la route pour choisir une position, car celui-ci se rapproche de l'horizontale.

En guerre de montagne, chaque écart par rapport au sentier entraîne des retards imprévisibles. Les pentes y sont abruptes et présentent des obstacles imprévus, souvent insurmontables. Le détour n'est généralement possible qu'après que la décision d'utiliser les armes a déjà été prise, et dans le pire des cas, la route est même coupée. Le maintien de la force, déjà impératif en terrain couvert, devient une nécessité de survie en montagne. Les assaillants doivent prendre ces circonstances en considération. Ils imposent des limites très strictes à toute action hors sentier, à moins d'être absolument certains d'une supériorité écrasante. Il s'ensuit généralement que seules les grandes unités en marche (divisions ou corps d'armée) peuvent franchir un col profond. Leur taille leur offre la meilleure sécurité, tandis que les unités plus petites sont toujours vulnérables à un encerclement soudain ou... exposées à la destruction.

Nous en concluons également, pour notre doctrine, que les liaisons transversales en montagne menacent davantage l'aile offensive qu'elles ne lui sont bénéfiques. L'inquiétude du défenseur à cet égard tend à être largement exagérée et conduit facilement à une fragmentation des dispositifs de sécurité. L'attaquant, quant à lui, doit assurer la protection de ses flancs à chaque intersection avec le col principal au fur et à mesure de sa progression, et d'autant plus que son mouvement est avancé et qu'il se rapproche du front. En contrepartie, il réalise naturellement des économies sur d'autres dépenses, dont la sécurité passive, malgré tous ses efforts d'économie d'énergie, doit tenir compte.

Les mesures de sécurité constituent sans doute la première étape de tout plan opérationnel au début d'une campagne en zone frontalière. La sécurisation des cols est la première phase du déploiement des forces, et la situation est initialement défensive, quelles que soient les intentions offensives ; car l'ennemi pourrait encore prendre l'avantage en utilisant la même approche. Cette compréhension fait cruellement défaut dans les régions montagneuses, et ce serait une grave erreur d'adopter aveuglément une telle stratégie dans ces zones ; car, comme cela a déjà été dit, les montagnes ne sont pas des champs de bataille. Anticiper correctement les actions de l'ennemi devient alors primordial pour la réussite de l'opération.

Ainsi, la guerre en montagne, du moins pour l'armée régulière, s'apparentera toujours à un service de sécurité, dont nous avons cherché à fournir le cadre. Pour les forces irrégulières, comme les milices montagnardes, qui peuvent s'approprier chaque cachette dans les crêtes rocheuses et les forêts et se sentent donc peu menacées sur leurs lignes de communication, il s'agit bien sûr d'une lutte contre les lignes de communication ennemies aux cols. L'apparition et la disparition

imprévisibles de ces détachements en montagne constituent leur force et leur puissance incontestables. Les conditions sont donc optimales lorsque les opérations en montagne sont combinées aux activités des milices. La guérilla, en revanche, prospère dans les pays à la culture moins développée. Si l'opération contrôle un vaste réseau de routes artificielles, comme c'est souvent le cas dans nos montagnes, et si des colonnes parallèles peuvent se soutenir mutuellement sur une distance d'une journée de marche, alors le guérillero perd la majeure partie de sa force de terreur.

Pour ces raisons, les services de sécurité en montagne ont également connu une transformation significative au cours du siècle dernier. Les déploiements en cordon, qui suivaient les crêtes comme pendant la guerre de Sept Ans, sont devenus obsolètes. La guerre n'a plus pour but de gagner du temps, et ces formes de sécurité sont bien trop lourdes pour des changements opérationnels rapides. L'augmentation du nombre de routes et l'amélioration des communications grâce à l'électricité permettent de concentrer la sécurité sur les cols eux-mêmes, éliminant ainsi le besoin de liaisons latérales directes. L'uniformité des actions sur l'ensemble des cols est assurée de manière bien plus fiable par d'autres moyens que par les lignes de sentinelles continues ou par les patrouilles de cavalerie à travers les champs, longues et énergivores, avec leurs messages invariablement retardés.

Nos discussions nous ont menés bien au-delà des limites que nous nous étions fixées pour cette partie de nos travaux, nous amenant à explorer en profondeur le domaine des questions opérationnelles. C'est toutefois la seule manière qui nous a permis de comprendre pleinement le but, la nature et les modalités de la guerre en montagne. Nous pensons avoir définitivement réglé cette question de théorie militaire et, puisque nous n'entendons pas y revenir, permettez-nous d'ajouter un mot sur l'emploi de l'artillerie en terrain montagneux.

De nombreuses tentatives ont été faites à ce sujet. Jusqu'à présent, elles n'ont pas abouti à la création d'une artillerie de montagne dans notre pays, et notre matériel de campagne s'est toujours révélé plus efficace tel quel, sans aucune modification à cet effet. Certes, certaines pièces d'artillerie, à certains endroits et dans certaines circonstances, peuvent fournir une excellente puissance de feu ; cependant, leur acheminement prend toujours un temps considérable, et leur retour jusqu'à la route du col encore plus. Leur utilisation exige donc toujours une planification préalable importante et est optimale au point désigné pour une résistance soutenue lors de l'occupation du col. Or, leur soutien à cet endroit est souvent impossible dans certaines conditions de terrain. Il n'est donc pas rare qu'elles constituent un obstacle à la guerre en montagne, dont le maintien engendre des pertes accrues. Avec l'armement actuel de l'infanterie d'une part, et les tâches tactiques liées aux cols de montagne susmentionnées d'autre part, l'ajout d'artillerie apparaît souvent superflu, voire nuisible. Toutefois, acquérir de l'artillerie de montagne simplement pour traverser occasionnellement le secteur concerné représenterait probablement un luxe considérable pour une armée permanente. L'aide que peut apporter l'artillerie de montagne est disproportionnée par rapport à l'alourdissement des convois qu'elle engendre. On hésiterait à confier une arme aussi précieuse et difficile à manier à une milice. De ce fait, seules les milices auraient la possibilité de l'utiliser de manière surprenante et efficace, mais elles aussi échoueraient fréquemment. Les récentes expériences italiennes en Afrique en témoignent.

Nous concluons nos remarques sur la guerre en montagne en reconnaissant qu'elle ne peut être correctement pratiquée sur les terrains d'entraînement. Une troupe qui ne dispose pas de montagnes ne peut même pas acquérir les techniques d'escrime appropriées à ce type de terrain, et cette lacune ne peut être compensée par aucune autre forme d'entraînement. La guerre en montagne est en effet une compétence spécialisée qui ne peut s'apprendre que sur le terrain et s'y transmettre d'elle-même ; la connaissance du terrain y joue un rôle crucial. Par conséquent, la compréhension de cette spécialité par les troupes ne peut être développée que dans les garnisons de montagne. Il est d'autant plus important, dès lors, qu'elles y soient formées selon des principes solides, car nous avons besoin de telles compétences, notamment dans nos montagnes frontalières, immédiatement et pleinement opérationnelles dès le début d'une guerre et lors du déploiement de l'armée.

K. Mouvements parallèles au front ennemi

Dans notre analyse des formes de combat d'infanterie, nous abordons les développements découlant des mouvements parallèles vers le front ennemi lors de l'entrée en action. De telles actions sont loin d'être habituelles et leur nécessité résulte presque toujours d'erreurs et de faux pas antérieurs dans l'opération ; toutefois, elles peuvent exceptionnellement s'avérer nécessaires en raison du terrain.

Par conséquent, il nous faut, en cette occasion également, faire une brève digression sur le plan stratégique afin de justifier la théorie des formes. Sans cela, notre propos perdrait considérablement en clarté.

Les séquences opérationnelles normales visant l'armée ennemie doivent aboutir à une progression rectiligne sur le champ de bataille. Königgrätz, Sedan, Orléans, Le Mans et Hammelburg-Kissingen-Waldaschach en sont les exemples les plus éloquents, où opération et combat sont en parfaite harmonie. Dans tous ces cas, les axes de marche stratégiques se sont traduits sans difficulté en directions d'attaque tactiques. Cette situation est la plus favorable en termes d'espace et de temps. Elle offre généralement les meilleurs résultats tactiques, surtout lorsque, comme dans tous les cas susmentionnés, l'armée ennemie est incapable de contrer une telle manœuvre par une riposte tout aussi efficace. À Sedan, seule parmi les batailles mentionnées, cette correspondance s'est avérée insuffisante. Compte tenu des conditions locales, créées par la Meuse et la frontière belge, et de la volonté d'encercllement complet de l'ennemi, une partie de la Troisième Armée a dû recourir à des mouvements transversaux et à des manœuvres de flanc au plus près de ses lignes, afin de le prendre à revers. Ce comportement ne remet donc pas en cause le principe fondamental exposé ici ; il n'en a fait qu'accroître l'efficacité en pratique. Saint-Privat-Gravelotte offre cependant un exemple contrasté. Dans ce cas, les marches parallèles vers le front ennemi sont devenues une nécessité. L'erreur opérationnelle commise entre le 16 et le 18 août a entraîné ces marches, et nous examinerons donc ce cas plus en détail, notamment en ce qui concerne les tactiques employées.

Il convient tout d'abord d'examiner la manière dont doivent être menées ces marches devant les lignes ennemies. Elles doivent évidemment être exécutées avec le plus haut niveau de préparation au combat possible. Les colonnes de marche profondes permettent une manœuvre de flanc très efficace, car les têtes de toutes les unités de commandement se tournent simultanément vers toute attaque ennemie imminente. Un front de bataille d'une largeur considérable est ainsi créé en très peu de temps ; mais nous savons aussi, par expérience, que cela est excessif et manque de la profondeur d'organisation absolument nécessaire. Il faut donc le former au plus vite, soit vers l'avant, soit vers l'arrière, selon la stratégie offensive ou défensive. Des profondeurs de marche réduites, qui intègrent de fait une division sur le flanc concerné, augmentent donc considérablement la préparation au combat, et c'est pourquoi le principe correspondant est également prévu dans la réglementation. On le trouve dans la section relative à l'unité de commandement régimentaire (II, 106) et, compte tenu de sa formulation générale, il peut facilement être appliqué aux bataillons ou aux brigades. Suite aux considérations précédentes concernant les structures organisationnelles, nous choisissons à nouveau ces deux dernières unités de commandement pour la représentation graphique. La procédure à suivre pour ce régiment est donc parfaitement évidente.

Figure 1 : Bataillon

Direction de la marche

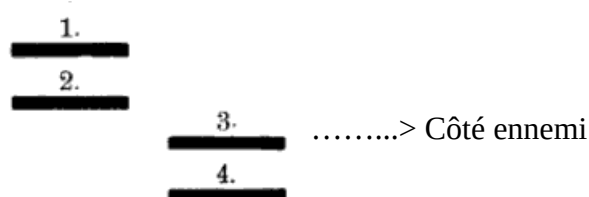
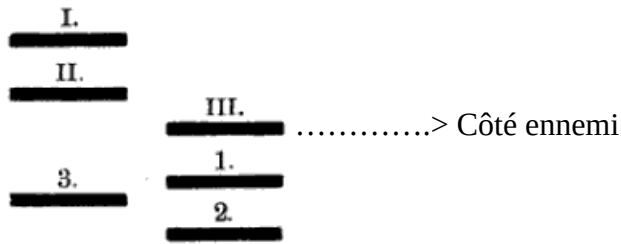


Figure 2 : Brigade

Direction de la marche



Pour l'exécution des mouvements, l'approche la plus pratique consiste à disposer les bataillons en colonne basse, la 1re compagnie ou le 1er bataillon en pointe, et les patrouilles de combat déployées à droite sur toute la profondeur de la marche. Un déploiement de combat dans le sens de la marche est facilement réalisable dès que le besoin s'en fait sentir. Avec le pivotement de toutes les unités de commandement vers la droite, l'organisation de combat correcte, disons normale, exigée par la réglementation est immédiatement mise en place au point d'arrivée du mouvement parallèle au front ennemi. La situation se présente alors comme suit dans les deux sections :

Figure 1 : Bataillon

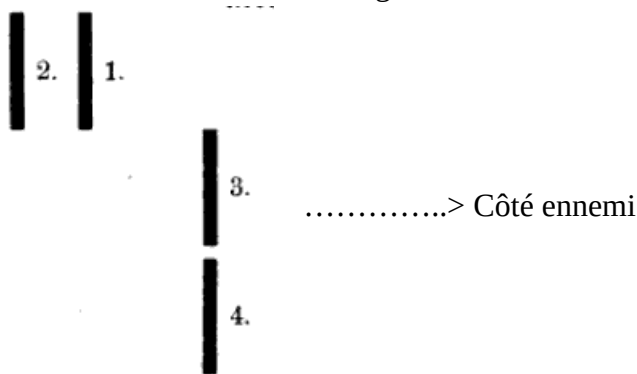
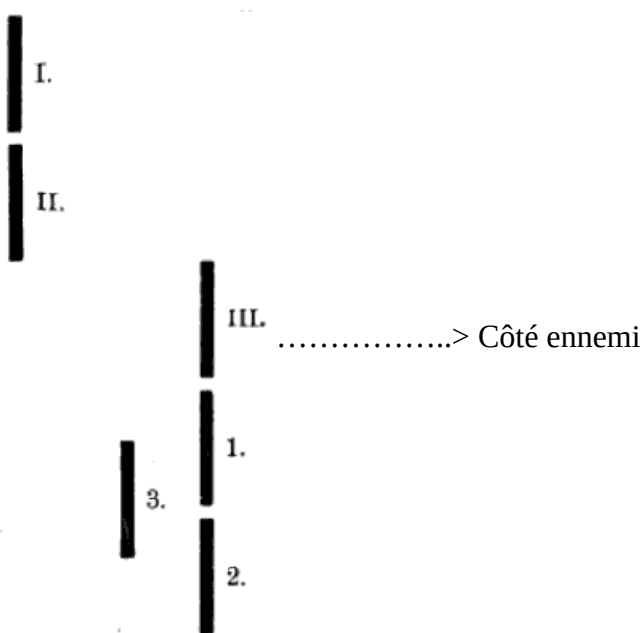


Figure 2 : Brigade



Cela signifie que, dans les deux cas, les unités de commandement maintiennent aisément leur front de bataille assigné, avec une importante réserve sur l'aile non armée. Toutefois, cette structure permet également d'adapter au mieux les fronts de bataille en cas de besoin. Par exemple, si la brigade rencontre une tentative d'encerclement ennemie lors de sa progression, le Régiment (I.) est immédiatement déployé pour l'engagement initial, tandis que le Deuxième Régiment (II.) est détaché sur la gauche. Le Troisième Régiment (III.) est alors prêt à étendre le front vers l'aile intérieure, tandis que le régiment suivant, désigné par ses chiffres arabes, reste disponible pour pivoter vers la droite contre le front principal ennemi.

Il devrait désormais être évident que de tels mouvements en combat ne sont possibles que dans la mesure où ils permettent d'éviter les projectiles ennemis. Avec l'armement moderne, les déplacements latéraux sur un champ de bataille sont devenus plus difficiles que les déplacements à travers un continent. La moindre tentative de tels mouvements constitue une erreur tactique impardonnable. Par conséquent, dans le feu de l'action, les formations, une fois établies, sont limitées aux mouvements en ligne droite.

Qu'il soit dit une fois pour toutes concernant les tentatives d'encerclement si fréquemment entreprises sous le feu ennemi lors des manœuvres : en cas de véritable urgence, elles cesseront d'elles-mêmes et devront donc toujours se soumettre à l'épreuve impitoyable du combat simulé lors des manœuvres.

De tels mouvements doivent donc trouver une couverture complète dans le terrain à petite échelle, mais à plus grande échelle, ils doivent être exécutés bien au-delà de la portée des tirs ennemis. Ce fut également le cas lors de la grande avancée de l'armée allemande vers la gauche, suivie d'un mouvement brusque vers la droite en première ligne devant Gravelotte-Saint-Privat. Une critique dénigrant le règlement semble qualifier ces mouvements de stratégiques, soulignant que « le règlement ne fournit pas les conditions préalables absolument nécessaires à leur réalisation ». Elle évoque « l'incapacité, due au règlement, à exécuter des manœuvres de flanc stratégiques ! » De telles affirmations exigent une définition précise des frontières entre stratégie et tactique afin de garantir à la doctrine des formes sa légitimité, certes modeste, et de comprendre la place du règlement.

L'essence de la stratégie pour les guerriers modernes réside dans des marches échelonnées visant un regroupement rapide. Les procédures opérationnelles normales, qui ciblent l'armée ennemie, doivent aboutir à une progression directe sur le champ de bataille. Dans tous ces cas, les axes de marche stratégiques se traduisent simplement par les directions tactiques d'attaque. Ces affirmations figurent déjà au début de la présente analyse (K). L'unification en vue de la frappe marquant le début de la stratégie, celle-ci atteint son objectif suivant : la tactique entre en action ! Si, une fois l'armée rassemblée en formation de combat, de nouveaux mouvements, sources de division, doivent être entrepris face à l'ennemi en embuscade, alors l'opération apparaîtra probablement comme un échec aux yeux des critiques, alors qu'elle est bel et bien accomplie. Les approches ultérieures, les déploiements, les manœuvres de flanc et les marches parallèles vers le front ennemi sont indépendants des axes stratégiques et poursuivent l'objectif immédiat de la décision d'engager le combat !

Par conséquent, de telles actions ne constituent plus des manœuvres stratégiques. L'obligation réglementaire de les traiter comme purement tactiques l'est d'autant plus, et la critique, dans son approche condescendante, néglige le fait que cela a été fait de manière parfaitement adéquate et dans les limites de ce qui est possible et permis par le chapitre II, paragraphe 106. Les modalités qui en découlent ont été exposées précédemment. Notre brigade est correctement « structurée » selon le principe d'organisation à chaque étape de son mouvement parallèle en vue du déclenchement des combats. Le règlement d'instruction de l'infanterie stipule simplement, comme toujours, qu'il doit être connu et compris dans son intégralité afin de donner plein effet à chaque disposition. Il se refuse à répéter explicitement les principes fondamentaux d'application générale déjà énoncés dans chaque discussion spécifique. Par souci de concision, il faut désormais supposer que ces points sont déjà connus. Cette structure logique, dans sa forme la plus concise, est manifestement souvent insuffisante pour un examen purement théorique, comme cela a déjà été

affirmé. Elle ne doit pas échapper au pratiquant lors de l'entraînement, d'autant plus que la stratégie sur le champ de bataille le laisse généralement totalement indifférent. En tout cas, le règlement des troupes n'a jamais eu à voir avec ce dernier point. Il s'agissait et il s'agit toujours d'une science du commandement militaire.

Les petites unités, comme les bataillons et même les régiments, trouveront presque toujours suffisamment d'espace sur le terrain pour adopter de telles formations, ce qui leur permettra d'être plus efficaces au combat lors de leurs mouvements. De plus, compte tenu de leur taille, elles peuvent rapidement reprendre cette formation si nécessaire, par exemple après avoir dépassé la distance de parade, si la formation initiale doit être temporairement abandonnée. Ceci est d'autant plus important que cette exigence peut parfois s'appliquer près du front ennemi, à couvert du terrain. La profondeur de marche d'une brigade rend déjà les changements de formation extrêmement difficiles, et le temps requis pour ces changements limite leur faisabilité aux grandes distances du front ennemi. Dans tous les cas, cela exige du commandant une anticipation précise du terrain que le mouvement doit traverser. Les démantèlements et redéploiements répétés ralentissent considérablement la progression, ce qui compromet le succès tactique lorsque les effectifs sont réduits.

Cependant, la même raison explique le départ des grandes unités (corps d'armée) le 18 août 1870, en raison de la marche en colonnes. Le terrain du Meilentie, extrêmement aride, offre peu d'espace pour de tels mouvements de masse, avec des profondeurs de marche ou des formations de rassemblement remarquablement réduites. Le moindre obstacle, qu'il s'agisse d'un cours d'eau, d'une prairie, d'un bosquet ou d'un village, perturbe toute la structure du mouvement, impose des changements de formation et impose un fardeau exténuant aux troupes. Par conséquent, l'amélioration de la préparation au combat se transforme facilement en son contraire, et il en résulte non pas une réduction de la durée du mouvement, mais bien un allongement ; car chaque déploiement inutile lors d'opérations tactiques de grande envergure représente une perte considérable de temps et d'énergie ; pour un corps d'armée sur une route, par exemple, cela représente presque une journée de travail. De tels mouvements ne peuvent donc être effectués qu'avec des armées évoluant en terrain découvert illimité, et il faut catégoriquement nier que de telles conditions de terrain existaient pour tous les corps d'armée marchant vers la gauche dans la zone de développement devant Gravelotte-Saint-Privat. Non par désobéissance, mais par nécessité, la plupart d'entre eux se sont transformés en colonnes de marche. Au sein de ces colonnes, il faut donc s'efforcer d'optimiser la capacité opérationnelle, notamment, si possible, en doublant la largeur de la marche.

Mais de telles mesures sont peu efficaces en matière de planification tactique pour assurer le repli d'une armée. D'autres méthodes de commandement sont nécessaires, comme la régulation des horaires de départ, afin de garantir une disponibilité opérationnelle accrue pour l'ensemble des forces. Par conséquent, pour l'instant, nous attribuons simplement les importants mouvements parallèles au front ennemi à la colonne en marche.

La difficulté de la situation générale n'est en aucun cas améliorée par la réduction des profondeurs de marche en formations de corps d'armée compactes marchant côte à côte. Dans une entreprise d'une telle ampleur et intrinsèquement périlleuse, face à un front ennemi déjà constitué et susceptible d'attaquer à tout moment, l'armée doit être structurée de manière à présenter constamment le front de résistance le plus solide possible à l'offensive ennemie. Dans notre cas, cela n'est possible que grâce au départ échelonné et vers l'intérieur des corps d'armée. Il incombe au commandant de réguler ce départ en fonction des temps de déploiement. Tous les corps d'armée peuvent alors se tourner pour faire face à une attaque, et un front de bataille plus large se forme instantanément, non pas par les profondeurs de marche elles-mêmes, mais par la ligne des corps. Le maintien constant et laborieux des formations de regroupement des plus grandes masses d'armée, qui devraient simultanément déplacer l'énorme corps d'artillerie, n'apporte absolument rien dans ce sens. Au contraire, il entrave la capacité de l'armée à se développer dans toute direction autre que celle de son objectif de marche, au point de rendre un tel développement impossible.

L. Formations de rassemblement

Cependant, même l'exemple d'une offensive contre un ennemi retranché confirme que l'exigence généralement admise de diviser le déroulement d'une bataille en trois actes – à savoir « rassemblement, développement et conduite de la bataille » – demeure d'actualité pour les armées modernes. Elle aussi trouve probablement son origine dans les coutumes de l'époque frédéricienne. Dès lors, la compréhension de l'importance de nos formations de rassemblement devient la pierre angulaire de la théorie des formes abordée dans le cadre du combat d'infanterie.

Au cours du dernier quart de siècle, des voix critiques se sont élevées pour préconiser la suppression, à tout le moins, des mouvements de formation en rassemblement, jugés superflus. La lutte contre cet extrémisme peut désormais être laissée sans risque à ceux qui refusent toute action tactique sans déploiement préalable. Le commandant pragmatique doit trouver un juste milieu entre ces deux points de vue opposés, en fonction des circonstances. Il faut toujours envisager le déploiement préalable de toutes les forces, l'émergence complète de l'arrière-garde et l'engagement planifié contre des positions préparées. En revanche, lors d'un engagement rapproché, une telle procédure ne peut être autorisée pour les échelons arrière de la colonne de marche que si les besoins de combat de la première ligne semblent initialement satisfaits. Cependant, même cette dernière forme de combat est récemment tombée dans le domaine de la simple rhétorique. Dès lors, la question se pose : que devient la victoire de la 1^{re} division d'infanterie de la Garde à Soor si elle achève son déploiement juste avant le défilé de Raatsch, avant de lancer son attaque, et ne commence à élaborer sa tactique de combat qu'ensuite, approximativement sur la ligne de base ? En réalité, la moitié de la journée fut presque certainement perdue, et la 2^e division de la Garde parvint de justesse à quitter l'Eipeler Loch ce même jour. Cependant, on peut affirmer avec une quasi-certitude que le corps de Gablenz s'en sortit indemne, ou que, grâce à son intention offensive, il gagna le temps nécessaire pour vaincre la 1^{re} division de la Garde grâce à une double supériorité. En bref, la nécessité tactique d'engager le combat directement depuis la colonne en marche est avérée, du moins dans ce cas précis. Le déploiement des forces implique toujours un temps que tout commandement doit prendre en compte sérieusement. La vieille leçon tirée des tournées de Moltke à l'état-major, selon laquelle les parades inutiles comptent parmi les plus grandes erreurs de commandement, a donc été simplement systématisée par nos règlements.

Même d'un point de vue purement tactique, nous avons besoin de formations de rassemblement. Dès lors, il est essentiel de savoir les déplacer efficacement avant et pendant le combat. Elles existent à cette fin et constituent le seul moyen de déplacer les forces, de les déployer correctement pour le combat, tout en les maintenant groupées. Entre les mains d'un chef expérimenté, une fois formées, elles sont indéniablement un gage de préparation au combat accrue. Savoir les utiliser correctement, même dans des mouvements simples, fait donc partie intégrante de l'art du commandement des troupes.

De ces considérations, on peut tirer les conclusions suivantes :

1. Le déploiement de forces entraîne systématiquement une interruption des opérations, ce qui, pour les unités importantes, absorbe une journée de ressources. Les déploiements inutiles ont donc les pires conséquences et donnent l'initiative à l'ennemi.

2. Le déploiement complet en formations de rassemblement n'est nécessaire que face aux positions ennemies préparées et n'a qu'une utilité limitée pour les réserves lors des affrontements.

3. Les mouvements de troupes dépassant l'effectif d'une brigade ne sont plus réalisables en formations de rassemblement, quel que soit le terrain. Le retour à une colonne de marche est alors généralement préférable.

4. Les mouvements en formations de rassemblement servent toujours un objectif tactique préparatoire précis. Cet objectif doit donc être déterminé par la situation vis-à-vis de l'ennemi, des unités voisines et du terrain, et être intégré à des exercices de plus en plus complexes. Les exercices traditionnels de ce type sur des terrains plats constituent une perte de temps considérable.

Ainsi, l'étude précédente conclut que les mouvements élémentaires des formations d'assemblage sur des terrains de forage plats ou familiers ne donnent qu'une vision très partielle de

ces opérations. Ils ne permettent qu'une vue d'ensemble schématique et une maniabilité du matériel. De telles démonstrations incitent donc généralement à retomber dans de vieilles habitudes, certes appréciées, mais inadaptées, comme l'uniformité des pas, le respect scrupuleux des « intervalles » et le pivotement systématique de fronts entiers tout en maintenant mathématiquement un point de pivot et des directions. Ces méthodes sont précisément celles-ci préjudiciables aux besoins du terrain, sans apporter le moindre bénéfice dans le contexte exigeant de la discipline de forage, car elles ennuiant et lassent les opérateurs.

L'élément central des exercices tactiques de déplacement des formations est le terrain. Les commandements, les ordres et les procédures, jusqu'au plus petit échelon, sont adaptés à ce terrain. Le respect des formations réglementaires ne constitue qu'une indication générale ; autrement, le moindre bosquet ou la moindre gravière perturbe l'organisation artificielle, façonnée au mètre près.

Ce n'est que lorsqu'ils sont pratiqués sur le terrain et dans cette intention que de tels exercices deviennent véritablement efficaces et précieux dans la guerre.

5. Infanterie - Problèmes d'entraînement

Après les chapitres consacrés à la morphologie, nous aborderons ici quelques observations sur la pratique du drill. La section « Types d'exercices » a examiné l'évolution de l'importance du terrain d'entraînement au cours du XXe siècle. Il est apparu clairement que le terrain d'entraînement ne permet plus que d'illustrer certains aspects de la doctrine du combat, mais qu'il est devenu incapable de représenter des séquences de bataille complètes, avec toutes leurs variations d'exigences et de phénomènes. Grâce à ces observations, qui ont mené à ces conclusions, l'enseignement théorique a rempli sa mission. La méthode requise a été définie ; il appartient désormais à la pratique de l'appliquer correctement. Or, cette application n'est pas toujours réalisée avec une cohérence et une compréhension totales, et les explications pratiques qui suivent visent à remédier à cette lacune.

Le pouvoir des habitudes, forgé lors des exercices d'entraînement et qui, depuis Frédéric le Grand, considérait la mise en scène de batailles toujours plus artificielles et surprenantes sur les terrains de parade comme le devoir suprême de l'instruction, ne se heurte pas si facilement. Même les réformes de Scharnhorst se sont heurtées à cet obstacle, car les terrains de parade se prêtaient mal à la formation d'un commandement indépendant. Ces mêmes tendances, cependant, n'ont pas encore été vaincues. Elles constituent toujours le principal frein à l'émergence d'un esprit de régulation nouveau au sein du commandement des troupes.

L'exécution impitoyable et habile du scénario de combat dans les plus brefs délais sur le terrain d'entraînement exige impérativement l'élimination des décisions impulsives lors des engagements. Le moyen d'y parvenir est fourni par la loi de ciblage, toujours d'actualité. Le déroulement d'un scénario de combat ne peut se passer de la direction des formations et requiert l'uniformité des mouvements et des engagements. Les contraintes spatiales favorisent les positions alignées ou les fronts d'attaque et imposent une approche parallèle de l'ennemi. L'attention doit être portée à droite ou à gauche plutôt que droit devant ; les tirs sont limités à des portées spécifiques sur l'ensemble du front ; et l'action indépendante est remplacée par celle d'une unité avancée, imitant de plus en plus toutes les actions tactiques.

Face à ce besoin d'images d'exercices physiques, des plaintes émergent concernant la réglementation incomplète, qui ne prévoit pas les stipulations nécessaires à ces activités.

Aucune reconnaissance du règlement ne saurait toutefois le soustraire à cette objection. Cela démontre le caractère répréhensible d'une procédure d'entraînement qui recourt à des méthodes dont l'inefficacité a été maintes fois démontrée par nos combats. Le règlement a expressément refusé de coopérer à cet égard en privilégiant le principe selon lequel seuls les principes tactiques doivent être pratiqués. Par conséquent, quiconque souhaite appliquer le règlement en vigueur ne doit pas dispenser d'entraînement au combat sur les terrains d'entraînement. Ce faisant, il trahirait l'esprit même du règlement et n'atteindrait jamais l'objectif visé, même en souhaitant s'y conformer scrupuleusement. Ces coutumes, autrefois chères à tous et désormais obsolètes, doivent donc être

abandonnées. Elles contribuent largement à obscurcir toute doctrine de combat, et le règlement n'a jamais eu l'intention d'y contribuer le moins du monde. Puisque cette compréhension fait encore souvent défaut et que la formation de base ne bénéficie souvent ni de la coopération ni de la compréhension nécessaires, nous tenterons de mieux répondre aux besoins pratiques à l'aide de quelques exemples. Nous nous concentrerons initialement sur l'unité de commandement de bataillon, qui constitue le cas d'étude le plus pertinent. Cette approche peut facilement être transposée à des unités de combat plus importantes.

Avant de poursuivre, il convient de noter que ces pages n'ont jusqu'ici abordé l'attaque, la défense et la retraite que sporadiquement. Une analyse plus détaillée de ces actions relève de la tactique appliquée, c'est-à-dire des tactiques au service de l'opération, autrement dit, mises en œuvre par celle-ci. L'opération elle-même engendre le besoin et le choix de chacune de ces formes de combat ; c'est pourquoi nous avons choisi de ne pas traiter et analyser la section pertinente du règlement dans la première partie de cet ouvrage de la même manière que dans les sections précédentes. Cela aurait entraîné une fragmentation bien plus importante du contenu. Les tâches d'attaque ou de défense ne peuvent être pleinement appréhendées scientifiquement sans leur fondement stratégique, et celui-ci n'a pas sa place dans la partie élémentaire de ce livre. En revanche, la dernière section doit se conclure par une discussion des procédures d'entraînement tactique, et il est donc inévitable d'y aborder occasionnellement les tâches offensives ou défensives, ou plutôt de retraite. Cette organisation du contenu n'est d'ailleurs pas entièrement logique. Toutefois, il convient de choisir le moindre mal, et lorsqu'il s'agit d'aborder des sujets non encore traités, le règlement, dans sa section sur « l'attaque et la défense », constitue déjà un guide fiable et suffisant.

A. Moyens généraux de la méthode d'entraînement

Un commandant de bataillon souhaitant entraîner ses troupes conformément au règlement est tenu d'appliquer la partie II du règlement relatif à la manœuvre. Toutes ces manœuvres sont parfaitement adaptées, sans exception et à la lettre, à l'entraînement sur le terrain de parade ; mais on peut s'interroger sur la rareté avec laquelle de telles procédures rigoureuses sont suivies. L'ancienne méthode, héritée du passé et qui avait déjà résisté avec succès à de nombreuses inspections, n'a pas été abolie partout, même après 1888. Dans un premier temps, on effectue les démonstrations et les mouvements en formation serrée, car en fin de journée, la posture peut déjà s'en ressentir. Viennent ensuite plusieurs divisions en colonnes de compagnies sur la ligne de base, des mouvements au sein de ces colonnes avec et sans marche, avec et sans changements de front, avec et sans fusiliers, puis le signal de la cavalerie, et enfin une attaque avec un hourra. Pour finir, la « Turk », c'est-à-dire la mise en scène de la bataille. Si l'on dispose de certaines de ces manœuvres ou si l'on a pu les pratiquer, le bataillon est prêt au combat et prêt pour l'inspection. Dans la « Turk », on privilégie parfois une formation favorite, vantée comme infaillible dans un article de presse ou qui plaît à un supérieur en particulier, et l'on considère que toutes les exigences tactiques les plus récentes sont satisfaites. « Ainsi en fut-il et ainsi en est-il encore », comme le dit la ballade de Goethe ; du moins, ce système n'a pas encore été abandonné. Cependant, une troupe employant de telles méthodes n'est pas tactiquement sophistiquée, même au sens le plus superficiel du terme ; au contraire, elle produit des scènes de bataille d'une qualité très inégale.

Il faut toutefois admettre que la voie prescrite est souvent irréalisable et, aussi simple qu'elle puisse paraître, difficilement applicable en pratique. C'est pourquoi ce chapitre, à travers ses exemples, traite en réalité de la méthode d'entraînement de l'infanterie. Sans cela, la réglementation ne peut atteindre son plein potentiel. Appliquer le droit tactique à des exercices obsolètes revient à mettre du vin nouveau dans de vieilles outres : cela en altère la saveur.

Les stipulations relatives à « l'étendue et à l'organisation », que nous avons examinées en détail, constituent le fondement solide de tous les exercices. Conformément aux principes d'expansion, les formations de fusiliers doivent être élaborées, mémorisées et systématiquement consignées sur le terrain d'entraînement selon la méthode déjà décrite. Seules les exigences du

terrain peuvent justifier des exceptions. Celles-ci resteront valables une fois que les troupes auront assimilé les principes fondamentaux. L'entraînement en compagnie aura déjà permis d'amorcer avec succès ces développements. Toutes les techniques et tous les ordres de tir tactiques s'apprennent ainsi.

Les principes d'insertion, d'extension, de déplacement et de retrait des lignes de fusiliers, bref, toutes leurs opérations, font partie de ce programme d'entraînement tactique.

Ainsi, aucun obstacle ne s'oppose désormais à la mise en place par le bataillon des trois formations de base parmi lesquelles le choix devra toujours être effectué en fonction de la situation de combat. Ces formations ont été représentées graphiquement et expliquées en détail lors des discussions sur la structure organisationnelle. Il convient de se référer à ces discussions ; les développements fondés sur ces principes ont pour objectif immédiat de les mémoriser. Ces formations de base constituent l'alphabet du langage du combat d'infanterie ; elles sont la clé des formations tactiques. À l'avenir, le commandant de bataillon n'aura plus besoin d'apprendre à les utiliser ; même l'enseigne de vaisseau de 2^e classe à l'école de guerre devra en maîtriser l'application.

Grâce à son aide, tous les scénarios de combat imaginables peuvent rapidement être pratiqués en matière de formations. Que ce soit en défense, en attaque, ou dans une combinaison des deux styles d'escrime, lors de manœuvres de flanc ou de développement, de franchissement de lignes de parade ou de retraite, en avant-garde ou en arrière-garde, lors de combats en forêt ou en village, de jour comme de nuit, le même principe fondamental régit les formations en toutes circonstances, et le tacticien avisé se doit de s'y conformer même face à des ordres constamment changeants. Le maître d'armes ne manque donc pas de matière. Il faut plus d'un an d'entraînement pour l'épuiser.

Le chapitre précédent a déjà démontré la richesse des tâches découlant de la structure de base du bataillon de combat isolé (avant-garde). Au sein même de cette structure, la doctrine de la défense, de la contre-attaque, de l'encerclement, ou encore de l'attaque proprement dite, peut être abordée, selon l'approche souhaitée par le commandant ou l'observateur. Avec une telle profusion d'éléments, un commandant pourrait à lui seul former ses troupes pendant une semaine. Toutefois, une mise en garde s'impose : il convient d'éviter toute vision unilatérale due à une analyse excessivement exhaustive. Dans une doctrine véritablement tactique et correctement appliquée, on ne tire jamais de conclusions définitives.

La doctrine de la formation d'avant-garde découle directement et naturellement de celle de l'organisation du bataillon lors de son déploiement sur l'un des flancs d'un front déjà engagé. Ici aussi, la question du commandement se pose pour la première fois : quel flanc est menacé (autre que celui pris à revers) et requiert donc un échelon de réserve de protection ? Parallèlement, l'instructeur est déjà engagé dans la procédure d'engagement (J. E. R. II, 80). Même dans ce contexte, la doctrine de l'encerclement ou celle du repoussage d'une attaque de flanc ennemie peuvent alors être présentées (II, 84 et paragraphe 85). Cependant, les exercices les plus avancés découlent aussi plus directement de la troisième organisation tactique de base, à savoir celle qui traite des formes d'unité commando combattant sur le flanc d'un front.

Dans la forme tactique de base 2, fondée sur l'alignement mutuel des développements de combat des bataillons, le degré de flexibilité du front est exprimé. Ici aussi, l'instructeur devra adapter ses exemples en fonction de l'intention défensive ou offensive. S'il choisit la première, des hypothèses de terrain simplifiées sont inévitables. La défense d'une lisière de village diffère de celle d'une lisière de forêt ou d'une crête. Ces conditions ont déjà été suffisamment abordées dans la section 4. Il convient donc d'utiliser des drapeaux pour représenter les contours des fermes, des jardins et des cimetières, d'en démontrer concrètement le déploiement et de positionner la réserve principale de manière bien étagée et à l'endroit approprié. Lors de l'exécution de la défense, il faut montrer le comportement du front et les moyens de défense en cas d'encerclement ou de transition vers une attaque avec l'échelon de réserve. Une crête longue et étroite peut être créée beaucoup plus facilement en traçant une ligne sur le terrain de parade. Il est clairement démontré qu'une unité de commandement plus petite peut souvent se voir confier un front plus étendu ici qu'en bordure de

village ou de forêt, ce qui permet de maintenir une force de réserve plus importante et plus offensive. Les mouvements latéraux sous la protection de ce type de terrain sont possibles et fortement recommandés pour l'entraînement et la mise en place des formations. La situation est légèrement différente lors de la défense d'une lisière de forêt. Celle-ci peut également être facilement représentée sur un terrain de parade selon la même méthode que pour la crête.

Lors des exercices d'attaque, où les deux camps sont encerclés par d'autres troupes, la doctrine des distances constitue l'élément d'entraînement essentiel. Leur extension ou réduction doit être guidée par des hypothèses de terrain facilement applicables, leur réduction progressive devant aboutir à une action coordonnée à courte portée et à l'exécution de la manœuvre décisive. Les capacités de la section de réserve après l'engagement (une compagnie dans le cas d'un bataillon) seront particulièrement mises en évidence dans cette formation de combat, car l'exercice exige d'elle qu'elle fournisse un appui sur l'ensemble du front du bataillon en déployant des troupes là où le besoin de renforts se fait sentir. Ce besoin se traduit par un arrêt, voire un repli, de la progression. De tels symptômes de combat, et d'autres similaires, doivent être provoqués en première ligne par l'ordre du chef ou du responsable des opérations, de la manière la plus simple et la plus directe possible, après quoi les sous-commandements sont tenus d'intervenir en conséquence, comme dans une situation d'urgence réelle.

Dans tous ces nombreux exercices, les séquences de tir, les types de tirs et les lignes de tir jouent naturellement un rôle de soutien indispensable et important. L'instructeur ou le chef d'unité devrait idéalement veiller à leur bonne application. Cependant, ils ne peuvent pas toujours constituer l'élément central de chaque exercice. Puisqu'il s'agit de pratiquer non pas des tactiques appliquées, mais plutôt les principes de forme, le plus important est que la doctrine sous-jacente soit pleinement exprimée. Autrement, les actions individuelles sont souvent et facilement entravées par des circonstances secondaires qui permettent des interprétations différentes, par exemple concernant les distances ou les cibles présentées, car ces éléments ne peuvent être représentés de manière fiable et efficace sur un terrain d'entraînement. Les exercices de conduite de tir, adaptés à des exigences tactiques spécifiques, sont donc mieux menés au sein d'un groupe distinct, permettant une attention concentrée. Autrement, l'attention du commandant est divisée et des désaccords sur la situation peuvent facilement survenir. L'incertitude et les interprétations divergentes sont préjudiciables à la mémorisation des procédures de conduite de tir. Face à l'ennemi sur le terrain, toutes les actions interagissent et les erreurs tactiques deviennent rapidement apparentes. C'est donc là que la critique doit être appliquée avec le plus de rigueur. Lorsqu'on pratique un principe de combat spécifique, il convient d'éviter autant que possible la compétition avec autrui. Nous savons et maintenons que cela constitue un obstacle insurmontable à l'entraînement, et les critiques trop générales occultent trop souvent le fait que la personne jugée, avec autant de légitimité et de compétence, a une perception différente des circonstances. Or, rien n'est plus préjudiciable à l'entraînement tactique qu'un jugement inutilement dénigrant.

Notre méthode consiste à contrer l'objection selon laquelle un marquage détaillé de l'ennemi, décrivant précisément ses effectifs et ses mouvements, permettrait des simulations de combat plus réalistes et efficaces sur les terrains d'entraînement. Cependant, ces tentatives échouent en raison de la superficie limitée des zones disponibles, aussi vastes soient-elles, et du manque de variété de terrain pour chaque scénario d'exercice. Notre expérience montre que cela nuit considérablement aux méthodes d'entraînement sur les terrains, et il serait certainement préférable d'affronter les troupes en formation avec une force équivalente et à pleine puissance. Toutefois, pour les raisons évoquées précédemment, cela reste impossible.

L'expérience a démontré que plus les concepts sous-jacents et les marquages ennemis utilisés lors d'exercices sur le terrain sont élaborés, plus les malentendus tactiques sont importants et moins la formation continue au commandement des troupes est efficace. L'apprentissage est optimal lorsque tous les exercices mentionnés peuvent être réalisés sans aucun équipement auxiliaire, comme des hypothèses sur le terrain ou des marquages ennemis. Un commandant expérimenté peut, par quelques mots seulement, s'affranchir de tous les facteurs influençant les décisions de combat. Il indique à l'unité de tête, à qui il a ordonné de s'arrêter, la distance qui la sépare de l'ennemi, et le

déroulement des combats s'ensuit. Il peut répéter ces instructions de distance autant de fois que nécessaire. Cela fournit des indications suffisantes pour le contrôle du feu lors d'un exercice de formation. Il transmet la perception d'un encerclement, en précisant la direction de sa formation. Il détermine également, pour chaque section de la ligne de tirailleurs, le point au-delà duquel elle ne peut progresser sans renforts, ou ordonne son repli. Ceci oblige toutes les unités de commandement à intervenir selon les besoins du combat et leur jugement, et aiguise l'attention de tous les membres de l'unité de commandement, jusqu'au simple soldat. Tous participent à ces exercices avec le plus grand intérêt et collaborent pour trouver la solution adéquate au petit scénario tactique présenté. Bien entendu, les instructions doivent être claires et le rester jusqu'au bout ; il ne faut pas forcer les choses sur le terrain. Un seul principe peut être énoncé, et deux au maximum peuvent interagir. La méthode a une portée limitée, mais entre des mains expertes, elle est assurée de réussir. Elle peut apprendre toute la doctrine du combat de manière séquentielle, mais sa construction ne se fait que sur le terrain, lors des manœuvres, face à l'ennemi. Elle réussira alors tous les tests ; car les principes du combat ainsi assimilés finissent par devenir une seconde nature.

Nos dernières considérations portaient sur le rôle à attribuer au marquage de l'ennemi, et plus généralement sur la forme de l'instruction militaire. Puisque cela interrompt la série d'exemples d'exercices, examinons le rôle joué par le terrain d'entraînement dans ce qui a été abordé précédemment. Il est évident qu'il est négligeable. L'instruction se concentre sur les formations requises par le principe discuté, et celles-ci n'ont rien à voir avec le terrain lui-même. Si le terrain comporte une colline ou une lisière de forêt, il peut occasionnellement servir pour l'instruction correspondante en matière de défense ou d'attaque. Cependant, si leur domination sur le terrain environnant était constamment observée, elles constitueraient un obstacle insurmontable à la mise en œuvre de l'ensemble de la doctrine des formations. Prenons comme exemple l'un des terrains d'entraînement les plus connus, présentant des caractéristiques topographiques marquées. Le hangar à voitures d'Angermann domine le terrain de Bornstedt, près de Potsdam, sur les deux fronts d'entraînement dont il est situé à la limite. Ce hangar, le viaduc et le hangar carré constituent des éléments marquants du terrain. Cela rend la zone particulièrement propice aux exercices sur le terrain, surtout si l'on considère les environs. De nombreux exercices de combat intéressants y sont menés. Cependant, quiconque, pour l'entraînement tactique de base de ses troupes, s'accroche systématiquement à ces structures et à ses suppositions sur la situation de combat se trouvera dans l'incapacité d'atteindre son objectif. Elles ne font qu'entraver l'entraînement. Une tentative antérieure de cette approche existe déjà, et un ouvrage à ce sujet est disponible. La réglementation met en garde contre de telles habitudes, soulignant que le choix des formations appropriées est déterminé davantage par la nature spécifique de la mission de combat anticipée et par les relations avec les autres unités que par les particularités du terrain. Or, tous nos exemples ne traitent que de la doctrine des formations. Par conséquent, faisons abstraction du terrain et concentrons-nous sur la formation elle-même. Contentons-nous de créer une ferme avec quelques drapeaux là où cela s'avère nécessaire pour notre instruction, ou d'indiquer la direction d'une courbe de niveau, marquant une transition. Plus le dispositif utilisé par le commandant pour établir sa doctrine des formations est simple, plus le succès est assuré. Le terrain sert de support à l'instructeur de tactique ; par conséquent, pour l'objectif précis de cet exercice, les terrains parfaitement plats sont idéaux. Les zones constamment difficiles à parcourir et présentant des reliefs imposants sont totalement inadaptées. Dans de tels environnements, le recours à des tactiques locales est inévitable. L'étude de la morphologie requiert de l'espace, et non des caractéristiques du terrain. Nous nous appuierons directement sur cette réflexion pour développer les exercices.

B. Combat de rencontre

Les modalités des engagements, contrairement aux combats contre une position préparée, doivent être définies lors des exercices. Les troupes doivent arriver sur le terrain en ayant une parfaite compréhension de ces obligations. L'instruction serait totalement compromise si elle était adaptée à un terrain spécifique. Avec de telles exigences tactiques, l'objectif de l'engagement prime

sur le terrain. Ce dernier doit, en toutes circonstances, lui être subordonné. Lors des engagements, il est impératif d'initier le combat depuis la colonne de marche et de maintenir un contrôle sur son déroulement cohérent avec le déploiement à partir de cette colonne. Ainsi, la section de tête doit combattre jusqu'à ce que la compagnie puisse intervenir en appui, et la compagnie progresse en conséquence jusqu'à ce que la formation du bataillon soit complète. Dans la procédure d'engagement, le pion du champ de bataille peut toujours être engagé dès que le suivant, dans la colonne de marche, est disponible et prêt au combat. L'action peut alors non seulement se poursuivre, mais doit se poursuivre également. Par conséquent, cette procédure doit être répétée. La manière dont cela se présente et se structure dans le cas du bataillon Teten nous est déjà connue, et il n'est pas nécessaire d'ajouter quoi que ce soit à ce qui a déjà été dit dans la doctrine générale des formes pour la suite. Même le bataillon s'entraînant seul n'a pas toujours à endosser le rôle du bataillon Teten. Il peut également représenter le deuxième ou le troisième stade de développement, le stade suivant celui de l'artillerie, ou encore le stade utilisé pour l'offensive ou déployé directement pour la protection des flancs. Il n'est nullement nécessaire d'imaginer systématiquement toute la colonne de marche derrière lui ; il peut occasionnellement appuyer un stade précédent. Ce groupe d'exercice n'est donc pas exempt de changements constants de décisions et de formations de combat. Cependant, il exige une étude approfondie de la situation tactique à gérer, et le commandant doit la planifier avec précision en termes de moyens à employer afin d'assurer une instruction et une reconnaissance complètes.

Quiconque souhaite approfondir sa compréhension de la nature des combats est invité à étudier des exemples pertinents de notre histoire militaire récente, que ce soit à Nachod ou Soor, sur la Sauer, ou à Königgrätz (1^{re} brigade d'infanterie de la Garde). Il lui conviendra de comparer attentivement les actions des brigades de la Garde avec les règlements établis depuis lors afin d'en saisir toute la portée. Il sera alors assurément en mesure de structurer ses exercices sur ce sujet de manière appropriée et conforme aux réalités de la guerre.

Que l'exercice soit offensif ou défensif, qu'il prenne la forme d'une retraite, relève naturellement de la compétence de l'instructeur. Toutefois, cette situation met en évidence la complexité accrue de tels exercices d'entraînement par rapport à ceux présentés précédemment. L'interaction de deux lois fondamentales de la tactique, déjà évoquées, entre alors en jeu. Il est toujours préférable de privilégier la méthode scolaire, élémentaire, afin d'exposer les règles simples, et non leurs exceptions souvent complexes sur le terrain. Autrement, l'exercice s'enlise dans les méandres bureaucratiques habituels. Sans conditions de terrain contraignantes, les exceptions n'ont pas lieu d'être, et l'exercice devient ainsi incompréhensible et arbitraire. Ces exercices formels complexes sont aussi fréquemment et judicieusement décomposés en sections individuelles, ponctuées de brèves critiques intermédiaires. Cela facilite la compréhension du sujet.

C. Préparer une position

La bataille pour une position préparée (J. E. R. II, 82) ne peut évidemment pas être entièrement répétée dans son contexte complexe ; mais cela n'est pas non plus le cas lors de la procédure d'engagement. Ce type de procédure exige également de longues pauses et, dans les cas les plus graves, le recours à la nuit. Premièrement, les forces se mettent en marche vers le front de bataille assigné par le haut commandement, puis s'approchent et s'enracinent des groupes de combat suffisamment importants devant la position, généralement de nuit, avec le déploiement et l'engagement simultanés, ou le plus souvent déjà amorcés, de l'artillerie. L'acte final, une fois la supériorité de feu acquise, consiste à développer les masses pour l'assaut et à l'exécuter. Les considérations que le haut commandement doit prendre concernant la planification générale de la procédure d'attaque ne relèvent pas de ce chapitre. Elles réapparaîtront sur le terrain opérationnel ; ici, nous nous intéressons uniquement à l'exécution mécanique de l'attaque elle-même, c'est-à-dire à sa structure formelle. Lors des exercices préliminaires, celle-ci devra être décomposée en les actes individuels mentionnés ci-dessus.

Lorsque les forces sont déployées au-delà de la portée de tir ennemie, les règlements relatifs aux formations de rassemblement et à leurs mouvements entrent en jeu. Il est particulièrement important, dans les grandes unités (brigades et régiments), de s'exercer à ces formations et à leurs déplacements quasi inévitables ; car le soldat expérimenté sait que, dans de telles circonstances, la disposition initiale n'est presque jamais définitive. Un terrain imprévu, des actions d'unités voisines, des malentendus ou de légères modifications du déploiement de base entraînent presque toujours des changements de position. Mais nous avons déjà appris, d'après les conclusions du chapitre précédent, que de tels exercices sont peu utiles sur un terrain d'entraînement ; ils sont particulièrement bénéfiques à l'entraînement lorsqu'ils sont pratiqués sur un terrain difficile. Ainsi, les exercices sur terrain d'entraînement n'ont généralement qu'à les aborder superficiellement. Les troupes sont donc en position ; le deuxième acte peut commencer.

Puisque l'ennemi a choisi sa position en privilégiant une vue dégagée sur ses lignes et qu'il ne tardera pas à la fortifier et à l'occuper, l'attaquant se trouvera face à un terrain plus ou moins découvert. Or, nous savons déjà qu'un tel terrain ne peut être pénétré avant d'avoir obtenu la supériorité de feu. Si la position est moins bien défendue, c'est-à-dire si le terrain en face présente des points d'appui, l'attaquant pourra parfois s'en emparer de jour et la renforcer par des travaux de terrassement. Dans le cas contraire, il faudra privilégier la nuit. La lumière du jour doit être mise à profit pour reconnaître et sélectionner avec soin l'emplacement des points d'appui, afin de les déterminer à l'avance pour les troupes. Le plan d'attaque est donc élaboré de jour ; c'est seulement ainsi que son exécution habile et silencieuse pendant la nuit peut être assurée. Les opérations nocturnes sur un tel champ de bataille correspondent entièrement à celles de l'assiégeant devant une forteresse, ce dernier faisant avancer des troupes de travail pour appuyer l'infanterie ou... pour creuser des positions d'artillerie afin de pouvoir commencer à tirer à l'aube. Ainsi, en guerre de campagne, l'attaque contre des positions retranchées doit progresser graduellement, comme le stipule le règlement II, 82. Il serait totalement erroné de mobiliser des masses pour une telle mission nocturne et de les faire avancer jusqu'aux abords mêmes des fortifications ennemies, à moins d'être résolu à lancer un assaut dans l'obscurité sans préparation préalable au feu, ce qui n'est conseillé que dans des conditions particulièrement favorables. Cependant, les actions décrites ici peuvent être efficacement mises en pratique pour la seconde phase de l'opération : les compagnies se mettent en marche, en tenue de travail et armes en bandoulière, vers l'objectif désigné ; les effectifs sont déployés sous la protection de sentinelles avancées, avec une réserve positionnée à proximité, prête à contrer une sortie ennemie.

Malgré l'ampleur de ce scénario d'exercice, la tâche à accomplir est en elle-même simple et mécanique. Il est cependant essentiel de bien la faire comprendre aux troupes ; car les choses les plus simples sont difficiles à la guerre, surtout de nuit et à proximité de l'ennemi. Tout frottement doit être évité et un silence absolu est indispensable au succès. Il est conseillé, voire opportun, de n'imaginer que la nuit lors de ces exercices, afin de donner aux troupes et à leurs subordonnés une vue d'ensemble de la tâche. De plus, sur le terrain d'entraînement, il suffira presque toujours de se contenter de marquer les travaux de terrassement. Dans tous les cas, d'autres occasions doivent être prévues pour effectuer ces tâches de nuit, car l'objectif est de créer un véritable abri, et non un simple abri simulé comme c'est souvent le cas lors des manœuvres. De telles tromperies seraient extrêmement désastreuses en temps de guerre. Il va de soi que le scénario d'exercice doit inclure la manière de se défendre contre une sortie ennemie ou la conduite à tenir en cas de succès immédiat.

Il sera souvent nécessaire, même face à des positions fortifiées, de creuser plusieurs lignes de positions de combat ; une seconde, appuyée par la première, devra ensuite être construite. La procédure est la même, à ceci près que les réserves de couverture devront également être rapprochées. Si le temps imparti en une nuit est insuffisant pour tout cela, il faudra naturellement y consacrer une seconde nuit. 2c. L'imagination des instructeurs, qui hésite encore tant à aborder cet important paragraphe du règlement, devrait considérer la conduite des opérations devant Plewna, telle qu'elle aurait dû être, et combien d'aspects ont été si longtemps négligés au détriment de la cause ; et aussi, d'une manière générale, considérer la situation devant Saint-Privat-Roncourt le 18 août 1870, compte tenu de l'armement des armées de l'époque. Cependant, ce n'est pas le lieu

d'une discussion plus détaillée de telles situations de guerre. Elles seront traitées en détail, tant sur le plan opérationnel que tactique, dans la seconde partie de notre ouvrage ; de plus, ces considérations seront approfondies dans le chapitre suivant lors de l'établissement des principes de l'artillerie. L'objectif étant d'encercler étroitement la fortification ennemie choisie pour l'assaut à l'aube sous un feu nourri à courte portée et de raccourcir autant que possible la zone à traverser pendant l'assaut, la distance jusqu'aux dernières positions d'infanterie ne doit pas excéder 400 mètres.

Ceci nous amène à l'acte final de l'attaque contre la position préparée, qui sera à nouveau répété séparément à l'entraînement. À l'aube, lorsque les positions ennemies sont encerclées par un feu nourri d'infanterie à courte portée, sous couvert, et qu'un tir d'artillerie supérieur est dirigé de manière concentrique, et que le défenseur se met à couvert derrière ses parapets et que ses tirs cessent, le moment est venu de lancer l'attaque proprement dite. Les colonnes d'assaut désignées à cet effet n'ont plus besoin de se mettre à couvert comme les troupes d'avant-garde. Le feu des Lestersen leur fournit cette protection. Désormais, les formations de combat pleinement développées, qui jusqu'à présent assuraient une protection intrinsèque contre la contre-offensive ennemie par leur simple existence, doivent progresser sous le feu nourri des fusiliers, qui, dans un premier temps, décuple la puissance de feu de l'infanterie. Tandis que les fusiliers avancent par bonds, le mouvement doit être soutenu mais implacable. Que les différents corps d'attaque optent pour une ligne ou une colonne semble totalement insignifiant. Les contraintes spatiales seront le facteur déterminant. La seule chose qui compte, c'est la supériorité de feu obtenue contre les fortifications de campagne. Les groupes de combat qui établissent les premiers points d'appui et les occuperont bientôt dans une guerre de position participeront rarement à l'assaut initial. Ils rejoindront le mouvement, tirant jusqu'au dernier moment. Mais qui pourrait nier que de telles opérations, à petite comme à grande échelle, exigent un entraînement rigoureux pour agir avec détermination et pleine énergie en situation réelle ? Ce type d'attaque a en effet sa forme spécifique, qui résulte de la coopération de tous les échelons d'attaque. Aucune législation particulière n'est nécessaire à cet effet ; cela découle tout naturellement des principes généraux d'organisation.

Le paragraphe II, 82, qui décrit la procédure d'attaque, présente peut-être une lacune pour l'entraînement : il condense de nombreux éléments en une seule règle et couvre divers cas de figure. Cette observation concerne précisément la distinction établie entre l'impulsion offensive, qui peut provenir de la première ligne, et celle planifiée et exécutée depuis l'arrière selon un protocole précis, et qui doit donc être attendue au front. Une armée qui doit tant aux renseignements indépendants de ses subordonnés, et qui, par conséquent, leur fait légitimement confiance, ne peut nier totalement l'accès à la première procédure, même dans ce mode de combat strictement formalisé. En effet, même en position préparée, seul l'officier d'infanterie ou le commandant de compagnie de la première ligne supervise la situation. B. depuis les points d'appui avancés, précisément là où tel ou tel avantage offensif peut être obtenu par la capture d'une tranchée ou d'un avant-poste ennemi. Cependant, plus la position ennemie est forte, plus chaque maillon de l'attaque doit se considérer tenu de respecter l'ordre d'attaque donné. Sa propension à agir de manière indépendante ne doit surtout pas entraîner la bataille dans le domaine du hasard et de l'arbitraire. L'imprudence et les initiatives individuelles doivent être proscrites pour le bien de tous. La bataille pour une position préparée, à la manière de Dybbøl ou de Plevna, doit se dérouler selon un plan rigoureux, exige une planification plus détaillée qu'une bataille rangée et doit limiter les actions indépendantes des différents maillons de l'attaque.

La formulation du paragraphe très controversé du règlement est donc sujette à interprétation et nécessite des éclaircissements. Cette section englobe de nombreuses gradations de tactiques de combat contre les positions ennemies. Toutes les tactiques susmentionnées ne sont pas d'égale efficacité et permettent souvent une procédure abrégée pour les opérations sur le terrain ; la décision à prendre relève du commandement des troupes. Cependant, de telles exceptions sont peu adaptées à l'exercice. Ce dernier vise à pratiquer la forme et le principe de l'attaque, ce qui est précisément défini dans l'introduction du dernier paragraphe de notre section. Ici comme ailleurs, l'application des exceptions doit donc être laissée aux circonstances spécifiques. Si, dans une situation donnée,

un commandant de troupe parvient à s'emparer d'une position ennemie, quelle que soit sa taille ou sa configuration, par une action rapide, le commandement supérieur ne l'abandonnera certainement pas si cela s'avère opportun. Cet acte peut faire du commandant un héros célèbre ; mais l'exercice n'a rien à voir avec l'héroïsme.

L'élément clé de ces exercices réside dans le comportement des troupes après un assaut : le feu de poursuite pendant le rétablissement des formations, et enfin, l'utilisation des réserves disponibles pour engager une poursuite ou établir les lignes de bataille nécessaires. Le rétablissement rapide des forces de combat est primordial dans toutes les opérations de fin de combat. Cependant, lors de l'entraînement à l'assaut de positions ennemies, il suffit d'une direction d'attaque précise et de son objectif.

Les attaques repoussées contre des positions préparées ne conviennent pas aux exercices. Elles signifient la défaite, et la défaite n'est pas un objectif à atteindre, comme nous l'enseigne pertinemment la section II, paragraphe 86, du règlement. De plus, elles devraient être rares lors d'un véritable combat si l'action a été correctement préparée et exécutée sans précipitation.

Le débat, maintes fois mené depuis Clausewitz, sur la supériorité de la guerre offensive ou défensive est futile et ne saurait s'étendre ici. Les capacités toujours croissantes des armes à feu profitent directement et apparemment de manière écrasante à la défense – c'est-à-dire dans la première phase. Cependant, elles ont également un effet dévastateur sur une opération offensive correctement menée sur le champ de bataille – c'est-à-dire dans la seconde phase. Par conséquent, nous constatons aujourd'hui, plus que jamais, des commandements moins compétents s'accrochant à des positions dominantes sur le terrain, tandis que, dans le même temps, la cavalerie de position est devenue la forme de guerre la plus rudimentaire. L'expérience montre qu'elle est certes inférieure à une opération offensive supérieure sur le champ de bataille, mais non seulement elle lui est supérieure, mais elle lui confère un contrôle absolu de la situation, si l'attaquant tente de la vaincre par de simples formalités de désorganisation et de formation. Il ne s'agirait plus d'un combat équilibré, comme entre une balle et un char d'assaut, mais plutôt d'un déluge de balles mortelles sur des corps humains sans défense et en mouvement, tandis qu'une procédure d'attaque opérationnelle appropriée est parfaitement sûre pour sa cible. La pelle et la nuit peuvent, dans certaines circonstances, constituer les outils les plus précieux. Ces remarques marquent une fois de plus le terme de notre chapitre consacré aux exercices.

D. Enceintes

Les principes fondamentaux des manœuvres de flanc ne doivent pas être négligés dans le programme d'entraînement. Ils ont déjà été suffisamment abordés précédemment. La progression en ligne droite avec décalage des ailes ou l'avancée de flanc vers le front ennemi illustrent les deux manières dont ces manœuvres se présentent. En les démontrant, l'officier commandant ne manquera pas de présenter la première comme la manœuvre normale. L'exécution du combat obéit alors précisément aux mêmes principes que le combat frontal.

E. Retraites

Toutefois, les modalités du droit de repli, telles que définies dans la réglementation, sont également facilement applicables à l'entraînement et font partie intégrante du programme des exercices sur le terrain. Trois aspects importants ressortent de la réglementation et doivent être pris en compte lors des exercices :

1. la constitution dont les troupes se retirent,
2. la nature des enregistrements à effectuer, et enfin
3. le lieu du commandement.

Ad 1. Il est évident que le repli lors d'une bataille décisive, où les troupes sont déjà engagées et ont épuisé leurs dernières réserves, n'est rien d'autre qu'une fuite et l'échec total de l'opération tactique. Le commandement peut rendre impossible, à titre d'exercice d'entraînement, précisément

ce qu'il souhaite éviter en toutes circonstances. Une telle catastrophe ne peut généralement être maîtrisée par le commandement que si la poursuite ennemie n'a pas lieu ou cesse définitivement, ou si le commandement supérieur est en mesure de faire venir une importante réserve depuis d'autres points du champ de bataille. Il incombe alors à cet organe de procéder conformément aux principes de la bataille en retraite, tels que prévus par notre règlement.

Il existe cependant diverses situations tactiques et opérations où l'action de l'arrière-garde joue un rôle planifié. L'exemple le plus évident est celui d'une position d'arrière-garde, suivie d'une protection des flancs lors d'un repli continu, et du déploiement de troupes d'avant-garde vers ou contre une position principale choisie en retrait (2c). Dans chacune de ces situations, il est primordial de combattre de manière parfaitement organisée. Grâce à cette réserve, il est possible et même souhaitable d'effectuer un repli ordonné. Ce principe est brièvement exposé à la section II, point 86. Le scénario d'exercice présenté devra donc débiter par une telle situation ; par exemple, dans le cas d'un bataillon d'arrière-garde : des formations de fusiliers engagées, avec des compagnies non combattantes et regroupées en arrière. Plus les effectifs restants en réserve sont importants, plus l'opération de repli prévue sera facile à réaliser.

Ad 2. Au moment opportun de la bataille, c'est-à-dire après avoir maîtrisé l'attaque ennemie ou repoussé une telle tentative, le repli des détachements de réserve doit être amorcé. Sur le secteur de terrain correspondant, la force de réception doit se former à partir de ces détachements ; le reste des troupes poursuit sa marche vers l'objectif désigné. La ligne de bataille dégage le terrain d'un seul coup, et non progressivement ; elle laisse la force de réception se défendre contre toute avancée ennemie et ne rétablit pas de front face à lui. La position de réception procède en conséquence ; elle dégage le terrain dès qu'elle a créé l'espace nécessaire à la retraite. Il ne faut jamais donner d'ordres pour de telles actions tactiquement évidentes, et encore moins les attendre. Ils sont totalement superflus pour le bon déroulement de l'opération et ne peuvent même pas être donnés en cas d'urgence réelle. Le commandement a alors des responsabilités entièrement différentes. Si une seconde ascension est nécessaire, cette dernière doit être repositionnée et sa position redéfinie. Le but ultime de l'ensemble du processus est le retour à la formation de marche avec un avant-garde constituée. Ces actions constituent le fondement de la théorie des formes. Les sections ne se rencontrent généralement pas en espaces ouverts ; il existe donc une liberté de choix quant à leur adoption en fonction des dimensions spatiales disponibles.

Les erreurs courantes qui entravent les retraites sont décrites ci-après. La rencontre incessante et injustifiée entre les détachements en retraite et les forces ennemies est la plus dommageable et, en situation de combat réel, explique pourquoi les replis face à l'ennemi sont si rarement couronnés de succès et mènent souvent à la défaite. Si l'exercice paraît mécanique sur le terrain d'entraînement, il illustre parfaitement la coopération indispensable entre les unités pour toutes les opérations de retraite, une leçon qui doit être assimilée de façon indélébile, tant sur le terrain qu'au combat.

Ad 3. Chaque exercice de combat met en lumière le fait qu'une action impliquant diverses unités ne peut être unifiée et contrôlée que par la force de réserve. Lors d'une attaque, le commandant de bataillon appartient à sa compagnie de réserve. Cela lui permet de gérer les aléas de la bataille avec équilibre, que ce soit en déployant des renforts là où le soutien est nécessaire, en élaborant des tactiques sur un front modifié pour contrer l'encerclement ennemi, ou en donnant l'impulsion opportune à une avancée décisive pour achever la défaite de l'ennemi. Ce n'est qu'avec l'abandon de sa dernière unité restante qu'il participe, en règle générale, aux combats en première ligne. Les moyens de commandement lui échappent alors ; il ne lui reste plus qu'à montrer l'exemple par sa détermination personnelle. Les escadrons d'escarmouche plus importants combattent ; comme chacun sait, ils ne peuvent plus être traités de manière uniforme. Toute notre théorie des formes repose sur ce principe.

Ce même point est crucial lors de la retraite, et c'est la raison même pour laquelle le règlement précise explicitement la position du chef. Son attitude, toujours exemplaire sur le front, l'empêcherait de se concentrer sur la survie des troupes dans une situation aussi critique. C'est pourquoi il se sent d'autant plus concerné par les détachements fermés de son commandement,

auxquels il faut communiquer l'objectif de marche et l'heure de départ, tandis que le front demeure sur le champ de bataille conquis. C'est la seule façon d'assurer leur retour sains et saufs. Après avoir donné les ordres susmentionnés, il quitte donc le champ de bataille et se place en tête des détachements fermés. Ils le trouveront réuni et attentif à ses besoins ; autrement, toute l'opération tactique s'effondrerait, même s'il accomplissait des actes de bravoure exceptionnels au front. Là-bas, il deviendrait un combattant solitaire, alors qu'à l'arrière, il reste le chef prudent et aux multiples facettes, soucieux de l'ensemble de son unité. Il est toutefois important de noter que cette règle ne s'applique qu'au commandant d'une force autonome, quelle que soit sa taille. L'importance et la portée de la procédure croissent avec la taille des forces. Il convient de le souligner avec une force particulière dans la doctrine telle qu'elle est présentée ici, car, d'une part, cela a conduit à une exagération du principe et, d'autre part, cela laisse entrevoir la possibilité de stigmatiser un chef qui bat en retraite.

Tout d'abord, il convient de s'attarder sur l'exagération du principe fondamental. Le chef doit se replier, car c'est dans sa sollicitude envers les troupes qui battent en retraite devant l'ennemi que reposent leur salut et leur honneur. S'il emmène avec lui des officiers subalternes, par exemple le commandant de régiment et ses commandants de bataillon, ou le commandant de bataillon et ses commandants de compagnie, pour leur assigner individuellement leurs postes avant l'arrivée des troupes, alors il exagère, et ce de manière tout à fait discutable compte tenu de la situation critique. Il transforme ainsi ses troupes en un troupeau sans berger. Les règlements ne sont pas responsables de cet excès de doctrine ; ils ne concernent que le chef, c'est-à-dire l'homme responsable entre les mains duquel repose le sort d'un tel mouvement. Ce phénomène, déjà observé sur de nombreux terrains de parade, résulte d'un zèle et d'un dévouement excessifs à une leçon nouvellement acquise. L'idée, certes bien intentionnée, que plus on en fait, mieux c'est est une erreur et une caricature.

Dans chaque grande bataille qui tourne mal, la question se pose toujours pour le général et le commandant de savoir à quel moment, pour le bien de tous, il doit quitter le champ de bataille afin de garder le contrôle des décisions ultérieures. Si, par exemple, on ne peut reprocher au général Baratieri à Adoua que d'avoir quitté le champ de bataille dès qu'il a compris que la situation était devenue intenable pour sa petite armée, alors il est irréprochable. La décision elle-même était la bonne. Mais il existe des exemples plus significatifs de l'endroit où le commandement doit se replier lorsque la défaite en ligne de front est devenue inévitable. Frédéric attendait son armée prise en embuscade à Hochkirch sur les hauteurs derrière le camp et établit une ligne de bataille qui se révéla invincible face à l'attaque ennemie. Gneisenau organisa la retraite vers Wavre derrière l'armée vaincue, tandis que son général, dans sa ferveur sombre et son impétuosité, ne pouvait encore renoncer à sa victoire et attaqua à la tête des escadrons de cavalerie, pour finalement être mis en déroute. Après avoir franchi la Bérézina, Napoléon abandonna même son armée et se hâta vers Paris, pour aussitôt rappeler ses troupes aux armes. On lui reprocha d'avoir été lâche, timoré, voire imprudent, en abandonnant ses hommes. Mais la postérité ne jugea pas ainsi le grand soldat et général. Ses contemporains, surtout au sein de son armée, furent plus justes ; ils continuèrent de lui faire confiance. Car cette mesure était le seul moyen de poursuivre la lutte contre la coalition sans interruption en 1813. Waterloo offre le contraste et la preuve que la peur personnelle n'eut rien à voir avec les décisions de Napoléon. Il resta sur le champ de bataille jusqu'au bout, même lorsque la défaite était acquise, et ne dut finalement échapper qu'à la capture. Ce faisant, il renonça à toute influence militaire après la bataille, et les conséquences furent désastreuses : il perdit tout commandement.

Les exemples qui servent de leçon au général sont devenus assez longs et exhaustifs, et peuvent être considérés, par charité, comme une digression. Ils nous épargnent ainsi de longs développements sur la place du commandement militaire dans la seconde partie. Les forces réduites n'ont pas besoin d'autant de galops pour assurer leur retraite. Mais certains leur sont absolument nécessaires. Le même principe de base s'applique également. C'est pourquoi le règlement ne tient pas compte des effectifs spécifiques. Le principe pour un chef indépendant, dépendant de ses propres forces, reste toujours le même et ne s'applique pas aux forces subordonnées ; seul le champ d'action se réduit avec la diminution des effectifs engagés. Surtout lors des retraites, il est important

que ce principe de base soit appliqué de manière cohérente dans toutes les structures organisationnelles et les opérations, qui sont en constante évolution. Les mêmes erreurs mentionnées précédemment sont répétées sans cesse, et bien des journées de manœuvre tournent mal simplement parce que les troupes n'ont pas appris à les éviter et que le commandant a tendance à rester trop longtemps sur la ligne de front. Cela les maintient engagés face à l'ennemi au lieu de les désengager. La cause réside dans un entraînement insuffisant.

Les retraits indépendants de bataillons individuels sont extrêmement rares ; par conséquent, les exercices doivent être répétés aux niveaux régimentaire et brigade. Cependant, l'unité de commandement de bataillon est suffisamment importante pour illustrer clairement l'ensemble de l'organisation interne du dispositif de retrait. C'est le moyen le plus rapide et le plus efficace d'établir et d'ancrer ce principe dans toute l'armée. Enfin, le scénario extrêmement critique de Boltenstern, avec ses deux bataillons affaiblis, ne doit pas être totalement négligé.

Une brève digression sur les tactiques d'artillerie s'impose. Il est bien connu qu'avec cette arme, au début d'un engagement, les commandants font avancer leurs troupes en grand nombre pour reconnaître la position la plus avantageuse. Un avertissement contre l'abus de cette procédure n'est pas toujours superflu. Lors des replis, cependant, une seule personne, et non le commandant, peut quitter ses troupes (A.E.R. 278). Cette procédure incombe exclusivement au commandant de l'avant-garde, dans la mesure où le commandant d'artillerie ne peut jamais être simultanément le commandant en chef du mouvement. Par ailleurs, le positionnement correct et rapide des batteries lors des replis ou des actions d'arrière-garde est primordial ; il est donc conseillé à l'officier renvoyé de prendre connaissance en premier lieu des intentions et des ordres du commandant et de le rejoindre à cette fin. Il pourra ensuite accueillir ses troupes à leur position assignée ou servir de point de repère pour leur approche. Des considérations tactiques similaires, quoique non tout à fait identiques, imposent la même procédure pour la cavalerie. Pour une intervention adéquate de ces troupes, il est primordial de connaître précisément les intentions et les mesures générales du commandement des troupes dans de telles situations d'urgence.

Alors que la discussion revient aux tâches des exercices d'infanterie, il convient de souligner que l'entraînement sur le terrain n'est en aucun cas limité aux documents réglementaires directement disponibles.

F. Développements depuis les défilés

Les manœuvres issues des défilés face à l'ennemi ont joué un rôle si crucial à Trautenau, Nachod, Soor et ailleurs lors de nos récents conflits que ces exercices méritent une place de choix dans la doctrine du commandement des troupes. Le terrain d'entraînement se prête particulièrement bien à leur développement. En effet, tout engagement débute de la même manière, c'est-à-dire par un développement à partir de la colonne en marche.

Lors de toute tentative de déflagration face à l'ennemi, le facteur crucial est d'établir un front de bataille conséquent le plus rapidement possible, tout en maintenant le point de déflagration dégagé, en détournant les tirs concentriques ennemis de cet objectif et en soulageant la pression exercée dessus. Dans ces circonstances, réduire la profondeur de la marche en doublant la largeur du front est particulièrement avantageux. Cependant, si la route ou le point de déflagration ne permet pas un tel élargissement du front pendant l'approche, la fusion de deux unités de commandement (bataillons ou, mieux encore, régiments), même en établissant une formation en ligne pour un développement accéléré sur un large front, représente un gain tactique et temporel significatif. Le développement des deux bataillons ou régiments est alors attaqué simultanément et immédiatement, et les détachements sont dirigés vers le flanc extérieur de l'étendue normale du corps de combat respectif. Le front est ensuite renforcé du côté intérieur, en poursuivant la même procédure, de sorte que les dernières forces déflagrantes finissent par occuper le centre, n'ayant ainsi à parcourir que la distance la plus courte après la déflagration. De cette manière, un front unifié est manifestement établi le plus rapidement. Cette approche n'est, bien sûr, envisageable que si la distance restante par rapport à l'ennemi le permet. Elle correspond également au point évoqué

précédemment de neutraliser le point de déflation dès que possible. Si le temps disponible pour le développement, compte tenu des circonstances, le permet, il est même opportun, car cela raccourcit le temps de déploiement global, de déployer d'abord les détachements de réserve extérieurs et de laisser le développement des opérations de première ligne suivre leur cours, comme décrit précédemment. Une perturbation ennemie en cours d'opération est bien moins dangereuse qu'une analyse superficielle ne pourrait le laisser penser. L'écart restant entre les deux unités de combat est, avec l'armement actuel, contrôlé par le feu mutuel, et une avancée ennemie vers le point de déflation, c'est-à-dire à l'aide de la manœuvre de percée, est totalement exclue. Il nous est impossible de juger si la méthode en question aurait été applicable à Nachod. À Raatsch (Soor), elle aurait certainement été judicieuse, et à Beaumont, elle aurait évité de nombreuses difficultés lors de la seconde phase de l'engagement et, en particulier, aurait considérablement amélioré l'issue finale. Dans les deux derniers cas, le point de profanation, comme chacun sait, n'était initialement pas exposé à une attaque ennemie ; dans le premier, l'ennemi se déplaçait manifestement dans une autre direction (Königinhof), et dans le second, il fut tout aussi manifestement surpris, restant parfaitement immobile durant l'évaporation. Pour exploiter au maximum cet effet de surprise, le renforcement de la capacité de combat, qui s'avéra par la suite assez faible au sein de la zone forestière, fut sacrifié.

Notre exemple illustre la plus grande souplesse possible avec le courant de pensée qui considère le déploiement et l'engagement au combat comme deux actes distincts et successifs. Naturellement, en situation de guerre, tout ce qui est possible en matière de préparation, compte tenu du temps et des intentions du combattant, doit toujours être accompli avant le début des hostilités. Une telle conduite accroît les chances de succès militaire, et jusqu'à ce point, cette doctrine peut et doit être acceptée. Au-delà, cependant, elle a un effet paralysant, non seulement sur les procédures offensives tactiques, mais plus encore sur les procédures offensives stratégiques. Ce traité, toutefois, a déjà tenté de démontrer ce point bien plus tôt.

Contrairement à cette procédure, il existe bien sûr des cas où il suffit d'affronter l'ennemi directement depuis la place d'armes, en tête des opérations. Plus le point d'engagement est proche de cette dernière, plus les conditions de combat sont difficiles, et il est fort probable que ce fût le cas à Nachod. Les actions de l'ennemi pèsent alors particulièrement lourd sur la petite unité de commandement située au centre du déploiement ; un tel déploiement ne peut donc être différé en priorité. Le front doit désormais être continuellement étendu à droite et à gauche, les derniers détachements de la colonne de marche devant parcourir les plus grandes distances devant et derrière la place d'armes, doublant ainsi le temps nécessaire à l'établissement du front.

Mais même dans une situation aussi critique, le déploiement à droite et à gauche permet d'étendre constamment le front de bataille au sein des formations habituelles, ce qui constitue un soulagement. La pratique, déjà suggérée, consistant à placer deux unités de commandos côte à côte dans les formations de marche conserve donc toute sa pertinence, et toute opération qui anticipe de telles actions lors d'une même journée de marche, que ce soit en montagne, en zone forestière ou lors du franchissement d'une rivière, a tout intérêt à prévoir cette mesure à l'avance. Elle n'est plus applicable pendant le défilé lui-même. La seule option restante pour la colonne de marche, organisée de façon classique, est de déployer les unités de commandos à droite et à gauche selon les besoins, même s'il sera difficile d'éviter une certaine confusion entre les unités. Ces difficultés s'accroissent lorsque l'évolution de la situation doit rapidement se concentrer sur deux fronts ou lorsque le point de départ est particulièrement étroit, mais surtout lorsque ces deux circonstances se conjuguent, comme ce fut le cas à Lindenmühle, près de Kissingen, le 10 juillet 1866.

Mais les batailles en retraite peuvent aussi déboucher sur des défilés. Dans une telle situation délicate, les actions du commandement s'inversent. Le centre du mouvement, faisant office d'arrière-garde, doit tenir le terrain avant le défilé, tandis que les flancs couvrent les distances restantes pendant la retraite, assurant ainsi une réception rapide. D'autres règles sont peu susceptibles d'être applicables, car toutes les circonstances environnantes jouent un rôle important. Par conséquent, un tel exercice est préférable s'appuyant sur un cas concret d'application tactique.

Dans le texte précédent, toutes les formes d'organisation concevables ont été évoquées, et il a été suffisamment indiqué à quelles formes elles doivent aboutir. Elles constituent un ensemble d'exercices où le terrain spécifique joue un rôle tout à fait secondaire.

Il serait judicieux de mener ces exercices à la suite lors des manœuvres sur le terrain, afin d'en clarifier l'objectif pour les troupes et de permettre des comparaisons. Une compréhension complète du sens et du contexte de ces mesures sera ainsi acquise plus rapidement et plus efficacement. Les exigences d'une situation donnée ne permettent pas de longs explications ni de réprimandes. La procédure requise doit être immédiatement applicable en toutes circonstances.

La situation est similaire pour les développements à partir de points de désengagement visant à créer une menace de flanc ou d'arrière contre un ennemi déjà actif ou détourné sur un autre front, par exemple le front principal. Si la situation tactique exige l'effet immédiat de l'intervention, le gros des troupes doit se retourner et être immédiatement déployé au combat. À mesure que les forces se rassemblent, le front de bataille s'étend progressivement et la file de la colonne en marche occupe le flanc extérieur à la fin du mouvement. Si, toutefois, une telle nécessité n'existe pas et que la priorité est de faire agir une force unifiée dès le départ et le plus rapidement possible, alors le mouvement de l'ensemble des forces doit évidemment se poursuivre aussi sans interruption que possible jusqu'à sa destination finale, après quoi les unités de commandement se tournent vers le front de bataille et déploient leurs formations pour le combat. Ainsi, le gros des troupes conserve le flanc extérieur, la file le flanc intérieur, et demeure donc initialement au point de désengagement. Le temps gagné par rapport à un déploiement progressif correspond à la profondeur de marche maximale. Les conditions du terrain, c'est-à-dire le couvert et la distance par rapport à l'ennemi, déterminent la faisabilité de ces mouvements et les obstacles qui les entravent. Les exercices de manœuvre permettent uniquement de préciser leur importance, notamment pour les passages souterrains, en tenant compte du temps imparti.

Pour un seul bataillon, le décalage horaire est négligeable ; mais de telles opérations seraient impossibles lors d'une véritable bataille avec des effectifs aussi faibles. Pour des brigades d'une force considérable, il devient significatif et crucial pour une intervention opportune. Au combat, cependant, il arrive que l'on ait affaire à des corps d'armée. L'exemple de Sedan est particulièrement pertinent, avec la tâche qui incombait aux XI^e et V^e corps d'armée après la traversée de la Meuse. Un déploiement progressif ou la poursuite du mouvement de flanc jusqu'à un pivotement simultané peut, dans certaines circonstances, représenter une différence décisive d'une journée. Lors de la traversée du Dyle le 17 juin 1815, le corps de Bülow était le plus en retrait ; néanmoins, la bataille du 18 fut décidée par Blücher, qui avait avancé son armée depuis l'arrière tout en occupant les rives, et cette tactique contribua apparemment de manière significative à retarder son arrivée à Waterloo. Clausewitz explique cette dernière circonstance par plusieurs raisons secondaires plus ou moins importantes, dont la plus importante lui échappe pour une raison aisément explicable. La théorie des profondeurs de marche était encore balbutiante à cette époque, et il n'y accorde guère d'importance, alors qu'aujourd'hui elle est fondamentale pour le commandement des troupes. Il peut s'avérer utile, parfois, de clarifier la signification et l'opportunité d'actions tactiques de moindre envergure, ainsi que leur durée, même à l'aide d'exemples à grande échelle.

G. Repousser les attaques ennemies tout en maintenant un objectif de marche différent

Le cas du défilé, évoqué précédemment, met en lumière les situations où, tout en maintenant un objectif de marche défini, il faut contrer les attaques ennemies venant de directions latérales. Les circonstances difficiles dans lesquelles les bataillons de Boltenstern durent effectuer leur retraite vers Vendôme, dans la vallée du Loir, illustrent parfaitement ce phénomène. Des circonstances tactiques similaires se présentèrent lorsque, après la bataille de Villersexel, le corps de Werder fut attaqué par les forces ennemies derrière la Lisaine, lors de sa marche vers Frahier. Ces cas exceptionnels et complexes exigent une approche tactique particulière, qui doit constamment alterner entre phases offensives, défensives et de retraite, et se compléter mutuellement dans ces

opérations partielles. Tandis que le gros des troupes ouvre la voie à la poursuite du mouvement, les défenses de flanc doivent être constamment renforcées et celles devenues superflues au cours de l'action doivent rejoindre le gros des troupes sans délai. Il est inconcevable que le commandant en chef puisse, dans de telles circonstances, donner des ordres spécifiques à chaque unité en fonction du calendrier et de l'ampleur de l'action, surtout lorsque le terrain est difficile à parcourir et fragmenté. Il n'a d'autre choix que de s'appuyer sur une parfaite connaissance des passages souterrains, et seule une base solide en fournit la configuration. Le commandant compte donc sur leur maîtrise sur l'axe de marche principal, où il assure la progression, déploie ses détachements de flanc et rejoint les unités de retour dans la colonne de marche. Cependant, cette cohésion ne s'acquiert pas aussi facilement à l'abri du terrain, mais bien sur le terrain d'armes, où la vue d'ensemble de l'action est immédiatement perceptible ; ainsi, ses principes fondamentaux apparaissent clairement, et les officiers supérieurs doivent s'y conformer en toute circonstance. Les troupes doivent être entraînées de manière à pouvoir toujours s'appuyer sur leur expérience tactique pour prendre des décisions au combat. Cette différence considérable entre le passé et le présent doit se refléter dans l'entraînement tactique. Auparavant, comme chacun sait, l'entraînement tactique était souvent négligé sur le terrain et se révélait inutile dans quelque situation de combat que ce soit, même pour franchir l'obstacle d'une tranchée. Aujourd'hui, il devrait fournir les principes fondamentaux de toute opération tactique ; faute de quoi, il est insuffisant.

H. Sélection de cas tirés du terrain d'expérience

Ainsi, comme démontré, l'entraînement au combat doit également s'inspirer de l'histoire militaire ou utiliser des exemples précis d'exercices de combat achevés à des fins pédagogiques. Un exemple de ce type est présenté ci-après. Lors d'un exercice sur un terrain alternant forêts et prairies, une situation se présenta pour l'aile en retraite. Malgré des conditions locales par ailleurs complexes, une aile pensait avoir trouvé un point d'appui particulièrement solide dans une avancée de forêt dominant une prairie ouverte. Malheureusement, cet angle était encerclé de part et d'autre par d'autres zones boisées sur une distance d'environ 700 à 800 mètres. Compte tenu du contexte des combats et de la variété du terrain, il était difficile de convaincre le commandant qu'une telle position était intenable, surtout après que l'ennemi, avec ses forces d'infanterie, eut pris le contrôle des deux côtés. Un exercice sur le terrain de parade, où le contour de cette position était délimité et occupé par quelques drapeaux, affranchi de toutes les autres contraintes de l'exercice, a rapidement démontré qu'un tel point central était totalement intenable sous le feu nourri et concentrique de nos armes actuelles, même si sa garnison, à couvert, n'était plus visible. De tels exemples sont rencontrés des dizaines de fois par un officier expérimenté chaque année d'entraînement et sont facilement disponibles pour l'instruction sur le terrain de parade.

Ce traité, cependant, vise à résumer son contenu. Il entend démontrer de manière convaincante comment mener des exercices et ce que peut apporter une source d'instruction quasi inépuisable : l'entraînement sur le terrain. Il constitue le fondement de toutes les opérations tactiques, le plus indispensable, le plus évident et aussi le plus économique.

Ces exemples ne sauraient être considérés comme des recettes d'entraînement, tant ils couvrent un large éventail de sujets tactiques. Ils offrent néanmoins une méthode pour les maîtriser concrètement, une méthode qui s'est avérée étonnamment efficace au cours de huit années d'expérience approfondie.

I. Corps de manœuvres plus importants

Nos analyses débutent avec l'unité de commandement de bataillon et portent principalement, mais non exclusivement, sur le développement de cette importante force de combat. Sa taille est telle que la superficie de presque n'importe quel terrain d'entraînement de garnison du Reich devrait suffire, et elle constitue le fondement même de toutes les opérations de combat. Le haut commandement, à tous les niveaux, tient compte du nombre de bataillons disponibles, et s'ils savent

combattre correctement, les tactiques d'infanterie sont alors en place. Le reste relève du commandement des troupes. Mais il est précieux et très bénéfique que plusieurs de ces unités puissent occasionnellement travailler ensemble sur une tâche tactique sur le terrain d'entraînement. La chaîne des hypothèses absolument nécessaires concernant les unités subordonnées immédiates est ainsi raccourcie d'un maillon, et même l'entraînement de la plus petite unité tactique doit suivre les règles de combat des grandes formations. Il faut donc tenir compte des unités voisines et parfois même marquer leur étendue géographique par un drapeau. De plus, en combinant plusieurs bataillons, on obtient une force prête au combat, et les exercices avec une telle force méritent naturellement la plus grande attention.

Ainsi, des exercices de même contenu au sein des régiments et des brigades peuvent grandement favoriser la simulation des combats sur les terrains d'entraînement, à condition de respecter les limites qui y sont fixées et de résister à la tentation de tenter des scénarios de bataille plus vastes, fondés sur une multitude d'hypothèses. Sans cela, ils risquent de recourir aux méthodes de l'engagement forcé ou de se complaire dans les tactiques locales. Or, de nos jours, il s'agit là de véritables écueils tactiques dont les répercussions dépassent largement le cadre de ces exercices ; car, après tout, ces derniers laissent une empreinte indélébile.

Un commandant de régiment ne négligera donc certainement pas, au cours d'une année de service, de préparer constamment et à chaque occasion propice ses troupes en formation aux combats à venir, surtout s'il a l'avantage de les maintenir groupées en garnison. Un commandant de brigade peut également procéder de la même manière afin de s'assurer que les importantes questions tactiques préliminaires soient bien maîtrisées avant d'entamer la période d'entraînement proprement dite. Cette dernière requiert toutefois un terrain spécifique, et plus précisément un terrain aussi inconnu que possible des troupes et présentant des caractéristiques distinctives. Ces unités de combat sont trop importantes et complexes pour se limiter à de simples exercices de formation, d'autant plus que l'entraînement au niveau du bataillon les a déjà déchargées de cette responsabilité.

K. Inspections des entraînements

Le supérieur hiérarchique obtiendra ces informations grâce à l'inspection, qui relève de sa responsabilité. Mais il sera également judicieux de suivre la méthode qui s'est avérée la seule efficace pour la formation.

Les inspections doivent être menées pendant les journées d'entraînement principales des troupes ; par conséquent, les bataillons doivent être mis à l'épreuve sur un maximum de leurs compétences en formation à travers les tâches qui leur sont assignées. Seule la variété de scénarios à petite échelle, où l'inspecteur endosse le rôle de commandant, permet d'appréhender la tactique des troupes pour l'ensemble de leurs missions. Une troupe entraînée selon nos principes sera toujours capable de gérer une procédure différente, exigeant un scénario de combat avec un concept de bataille sous-jacent, car elle maîtrise la théorie complète des formations. En revanche, si elle n'a répété que quelques scénarios de combat en amont d'une telle inspection, elle risque fort d'être confrontée à de mauvaises surprises.

Les inspections de bataillon constituent également l'occasion idéale d'impliquer un autre bataillon dans l'exercice, selon les besoins, et de l'utiliser pour tester les formations, voire de fusionner deux bataillons en une unité opérationnelle prête au combat dans le même but. Outre l'exercice lui-même, ces journées permettent de garantir l'influence cruciale du haut commandement sur la conduite des combats, conformément aux règlements. En effet, des ingérences fréquentes dans l'entraînement ont rarement des conséquences positives, car elles entravent généralement l'autonomie. Les exemples cités ne se rapportent donc en aucun cas exclusivement à l'entraînement des bataillons. Le bataillon n'est que le principal vecteur des exercices sur le terrain, et c'est lors de ces exercices que la théorie du combat est la plus approfondie. Cela tient à sa taille, à la richesse de sa structure organisationnelle et à son importance en tant que fondement tactique de la bataille.

Ces explications nous permettent de considérer la première partie de notre travail concernant l'infanterie comme achevée. Le contenu de leurs exercices et formations a été présenté, et la

méthode de leur mise en œuvre, conformément à la réglementation, sur le terrain d'entraînement et en campagne, a été expliquée et illustrée par de nombreux exemples couvrant l'ensemble du domaine. Cette partie serait ainsi terminée, s'il ne restait un point à aborder concernant la méthode des exercices régimentaires et de brigade en campagne, difficilement dissociable de ce qui a été traité dans ce chapitre.

L. Exercices de régiment et de brigade sur le terrain

Ces exercices sont déjà des manœuvres se déroulant sur le terrain d'entraînement ; le monde extérieur ne leur est pas encore accessible. Cela leur confère un caractère quasi-monopolistique, d'autant plus que l'arme reste cantonnée à son usage propre. Cependant, ils permettent déjà de pratiquer des tactiques appliquées et d'aborder toutes les problématiques de commandement des troupes en fonction du contexte de guerre et du terrain. Ainsi, ces exercices explorent un domaine qui ne sera traité en détail que dans notre deuxième partie. Il sera donc nécessaire de s'y référer. Toutefois, il est grandement facilité pour les conflits futurs que, dans la mesure du possible, il ne soit plus nécessaire de faire de distinctions entre les formats d'exercices. Cette condition est essentielle pour aborder ici ce sujet extrêmement important et le considérer comme une étape transitoire. La réglementation imposait déjà une procédure uniforme.

Les exercices régimentaires et de brigade constituent, en réalité, les étapes préliminaires aux manœuvres, tant en termes de calendrier que de contenu. Du point de vue des formations, les troupes doivent désormais être pleinement opérationnelles et capables d'assumer toute mission tactique. En fonction de la superficie et du terrain disponibles, le commandant doit concevoir l'exercice, qu'il conçoit ensuite comme une situation de guerre ; l'objectif étant de mener des scénarios de guerre dans un cadre aussi restreint que possible. Naturellement, la stratégie n'a aucune place dans ces exercices. Par conséquent, les armées de l'Est ou du Nord ne doivent pas encore être prises en compte ; si une approche est souhaitée, elle ne peut évidemment être que très brève, le combat étant toujours imminent. La situation vis-à-vis des forces voisines doit être adaptée à cette circonstance. À une telle proximité de l'ennemi, la seule question restante est le choix des armes. Toute marge de manœuvre opérationnelle qui pourrait se justifier, et qui l'est généralement, dans le cadre d'une journée de marche, constitue donc une base erronée pour un tel exercice. Les unités de combat sont rassemblées pour le combat, les déploiements sont terminés, ou elles se trouvent en tête ou en queue d'une colonne de marche en profondeur. De même que dans un roman, tout élément superflu à la conclusion de l'opération nuit à la cause et la retarde, le contenu de l'« idée » doit uniquement définir l'objectif de l'engagement imminent et sa position par rapport aux forces voisines et aux autres combattants. Les facteurs stratégiques sous-jacents à l'action ou la structure globale de la bataille, à plus long terme, ne sont pas pertinents pour cet exercice limité. Le régiment fait partie de la brigade, et la brigade de la division. Les règles de déploiement et d'organisation sont bien connues et déterminent la conduite à tenir en toutes circonstances au combat ; par conséquent, toute réglementation ou explication en ce sens entraînerait des erreurs de disposition, laquelle doit avant tout correspondre aux exigences d'un scénario réaliste lors de tels exercices. Une structure de commandement correctement définie est une condition nécessaire au succès de l'exercice.

Concernant le contenu tactique de l'exercice, nous pouvons nous référer aux exemples d'exercices tactiques présentés dans ce chapitre. Chaque journée d'entraînement doit permettre l'exécution complète d'au moins un de ces exercices ; toutefois, en règle générale, celui-ci suffira. Cet exercice doit néanmoins être étudié dans ses moindres détails. L'exécution rigoureuse et réaliste de toutes les tâches est désormais requise. Les troupes agissent maintenant en s'appuyant sur leur entraînement tactique approfondi. Le choix des voies d'entrée, dans le cadre de la liberté d'action qui leur est accordée par les règles d'engagement, ne doit pas être compromis ; l'exploitation du terrain doit être pleinement exploitée et la conduite de tir doit être effectuée en fonction de l'importance des objectifs fixés. Toute supposition dans ces domaines est à proscrire, car elle ne pourrait que perturber l'apprentissage. Par ailleurs, toutes les données relatives aux forces ennemies, aux distances et aux caractéristiques du terrain doivent être prises en compte de manière réaliste.

Comme chacun sait, lors des manœuvres, le terrain doit être considéré tel qu'il se présente ; toute supposition qui le modifie est inadmissible. Seul le commandant est responsable de la concordance entre les limites tactiques de son exercice et la ligne de défense. Cette responsabilité lui incombe. Pour l'exercice lui-même, seules les tactiques de combat s'appliquent. Il s'ensuit que le marquage de l'ennemi doit désormais refléter les forces qu'on lui attribue en termes de résistance. Le règlement du matériel de campagne est déterminant à cet égard, car les troupes manœuvrent comme lors d'exercices en terrain libre. Il en va de même pour les mouvements de l'ennemi marqué : les profondeurs de marche et les temps de déploiement à représenter doivent être indiqués par des calculs de temps précis.

Voici les moyens de mettre en œuvre l'exemple tactique de manière réaliste au combat. L'instruction au combat doit couvrir un large éventail de situations, compte tenu du temps imparti. Elle exige du commandant un plan d'entraînement rigoureusement suivi. Ce plan repose moins sur une profusion d'idées que sur la sélection appropriée parmi les nombreux scénarios de combat proposés par la réglementation. Là encore, l'exercice est axé sur la découverte et l'assimilation du principe, que ce soit en attaque sous ses diverses formes, en défense ou en retraite. Pour que la période d'entraînement soit véritablement productive, les tactiques de combat ne doivent pas être laissées au hasard. Il incombe au commandant ou à l'instructeur de prévenir de tels problèmes et d'adapter la situation de combat à l'objectif visé. Les troupes doivent être menées uniquement par les moyens autorisés en cas d'urgence et agir en fonction de la situation donnée. Cela exige une grande compétence de la part de l'instructeur comme de l'observateur. Tout dépend de la méthode d'entraînement. La pertinence de l'exercice est déterminée par la tâche à accomplir.

Deux facteurs joueront un rôle important : 1. l'aménagement de la zone d'entraînement en fonction du type de terrain et de ses limites, et 2. les besoins d'entraînement des troupes.

Ad 1. Bien sûr, on ne peut pas tout attendre de tous les terrains d'entraînement de ce type. Un terrain montagneux se prête mal à la pratique des techniques d'escrime en terrain découvert, et il empêche également de s'exercer spécifiquement au combat en montagne. Désormais, les zones boisées et les lisières de forêt doivent être réellement présentes pour démontrer concrètement leur intérêt et leur utilité. On ne peut plus faire apparaître un tronçon de terrain à l'endroit souhaité d'un simple mot, comme sur un terrain de parade ; il faut se contenter de ce qui existe réellement. Ce n'est que pour l'aménagement des défilés que les entrées et les sorties du terrain d'entraînement constituent des atouts précieux.

Il sera extrêmement rare de pouvoir intégrer un village entier à une zone d'entraînement. Mais même dans ce cas, au mieux, les développements ne pourraient se faire que de l'intérieur, vers l'avant ou vers l'arrière ; son occupation serait toujours limitée à sa périphérie et il serait inaccessible aux combats internes. Les conséquences d'un tel manque d'entraînement pratique sont éloquentes. Ce style de combat tenace reste inconnu de l'armée en temps de paix, et celle-ci est bien trop encline, en cas d'urgence réelle, à appliquer ce qu'elle a appris sur ses terrains d'entraînement.

Il ressort de tous ces faits que les zones au relief varié sont idéales comme terrains d'entraînement pour les régiments et les brigades, et qu'elles ne doivent pas être trop petites afin de permettre une liberté de mouvement et de développement dans diverses directions. Ainsi, bien gérées, elles suffisent pour une année d'instruction et permettent aux troupes de se familiariser avec le terrain. Si elles devaient retourner au même endroit l'année suivante, surtout dans un contexte de guerre identique, chaque commandant le connaîtrait aussi bien que le fermier mentionné précédemment près de Müncheberg, véritable fossoyeur de la tactique. La variété des terrains est essentielle à ce type d'entraînement ; sans cela, c'est comme prendre un bain sans changer l'eau¹.

Les surfaces parfaitement planes sont inutilisables, quelle que soit leur taille ; au mieux, elles peuvent servir à la pratique des formations de base décrites précédemment comme le cours préparatoire à la tactique. Pour les attaques contre des positions fortifiées, elles ne conviennent qu'à

1 Compte tenu des avantages considérables qu'offrent aujourd'hui les vastes terrains d'entraînement tactique pour les troupes, le point évoqué ci-dessus mérite assurément d'être pris en considération. L'immensité de ces zones, la variété du terrain et le lien direct avec les manœuvres permettent aux commandants avisés d'éviter aisément le risque de privilégier les tactiques locales.

l'approche nocturne des ouvrages ennemis pour y effectuer les fouilles nécessaires. De jour, elles sont inadaptées à l'instruction tactique, car, comme nous le savons, elles sont inaccessibles à l'ennemi jusqu'à l'obtention de la supériorité de feu. Elles sont même inadaptées à la pratique des mouvements en formation serrée, car elles ne présentent aucune difficulté de terrain, et leur inutilité dans ces circonstances a déjà été démontrée. Ainsi, leur intérêt pour les exercices de parade, qu'ils soient en formation serrée ou dispersée, s'en trouve réduit. Cette remarque ne remet aucunement en cause la valeur intrinsèque des marches de parade ; cependant, celles-ci ne relèvent pas de la tactique et peuvent également être exécutées sur un terrain accidenté avec une forte densité de feu.

Les terrains de parade des garnisons, aussi vastes et bien aménagés soient-ils, sont les lieux les moins appropriés pour cet entraînement préliminaire aux manœuvres. Il apparaît essentiel, pour l'entraînement au combat, non seulement pour l'arme en question mais pour toutes les armes, que l'entraînement final se déroule en grands groupes avant les manœuvres, comme décrit précédemment. Sans cela, un entraînement adapté aux exigences du combat actuel est impossible. En règle générale, les zones disponibles à cet effet sont celles qui seront rapidement endommagées lors des manœuvres.

Si l'on approfondit notre réflexion théorique sur le rôle de l'entraînement spatial dans la préparation tactique, il apparaît particulièrement pertinent de faire varier les terrains d'entraînement d'une année sur l'autre en fonction de leur topographie. En effet, il a été démontré que la nature et la forme des exercices dépendent fortement de la nature du terrain. Le programme d'entraînement est ainsi condensé sur plusieurs années, et les chefs avisés devront inévitablement tenir compte de ces échéances dans leurs efforts d'entraînement au combat.

Ces affirmations permettent d'aborder les besoins de formation qui existent au sein des troupes.

Ad 2. Les besoins d'entraînement des troupes déterminent le contenu des exercices, et un chef attentif ne saurait manquer des directives nécessaires à cet égard. Si la défense a montré des lacunes dans certaines tâches et missions lors de la dernière manœuvre, si les conditions de combat en forêt ont semblé inhabituelles aux troupes, si elle s'est fréquemment écartée des règles d'engagement ou d'organisation pendant l'attaque, ou si un scénario historique ou même un exercice a suscité une controverse tactique, alors cette période offre l'opportunité de corriger ces lacunes ou de lever les doutes concernant le scénario de combat présenté. En tout état de cause, le commandement n'a pas le temps de poursuivre des intérêts particuliers ni de suivre ses spécialisations et ses inclinations subjectives en matière de commandement lors de la création de scénarios de combat spécifiques. Il doit répondre aux besoins actuels et éliminer les lacunes existantes. De telles lacunes ne font jamais défaut dans l'arsenal tactique.

Certaines choses nécessiteront inévitablement un entraînement très spécifique chaque année. Il s'agit notamment de toutes les règles énumérées sous la rubrique « Attaque et Défense » du règlement. Ce qui devait être décomposé en divers actes lors des exercices pour en établir la forme apparaît désormais dans son contexte global et, compte tenu du terrain, pour l'exécution de l'objectif de combat fixé. Ce dernier servira toujours de ligne directrice et devra être appliqué en conséquence. Cela s'applique particulièrement à l'entraînement au combat contre des positions préparées. Il restera indispensable à tout programme pendant cette période et pour longtemps encore. Le sujet est trop important et reste encore trop peu compris malgré l'application de toutes les méthodes d'attaque formalisées possibles. Cela nécessitera parfois un exercice d'après-midi se prolongeant jusqu'à l'aube, couvrant ainsi deux jours d'entraînement. Les travaux de terrassement nécessaires doivent être réalisés, et non simplement indiqués, et il en va de même pour toutes les tâches indispensables au succès de l'opération en cas d'urgence réelle. Elles sont décrites plus en détail dans le règlement, comme déjà mentionné dans ces pages. Le fantassin allemand n'a pas une grande inclination pour ce type de combat. Il s'engage d'abord au service des pionniers avec une certaine désinvolture ; raison d'autant plus importante de l'y encourager. Mais même en cette occasion, on ne peut démontrer l'intégralité de la procédure d'attaque contre une position préparée ; pour cela, il faut d'abord dépasser les limites de l'exercice et mettre l'action partielle au service de

l'opération globale. Lors de l'exercice, seul le « comment » de l'attaque est enseigné ; le « où » est déterminé par le commandement des troupes via le dispositif d'attaque.

Concernant la pratique des situations tactiques que nous avons qualifiées de « spécialités », le commandant les abordera selon les besoins et en temps opportun. Les troupes, à cet égard, se comportent comme des élèves, qui ont moins besoin de s'exercer sur ce qu'ils maîtrisent déjà. Il est probablement inutile de s'étendre davantage sur la procédure.

Ces exercices, tant par leur durée que par leur forme, constituent l'étape finale de l'entraînement pour toutes les armes, les séparant des manœuvres. Ils doivent y être préparés au service en opérations sur le terrain, où ils seront appelés à agir de concert. Cette dernière circonstance aura déjà un impact sur l'entraînement de toute l'année de service. Les exercices doivent être intégrés au calendrier opérationnel, hiver comme été, afin de garantir la disponibilité opérationnelle continue de l'armée (F.O. Introduction). Il apparaît donc particulièrement souhaitable que la forme ultime et la plus poussée de l'entraînement tactique aux armes permette, lors de journées d'entraînement spécifiques et pour des objectifs précis et limités, d'exprimer plus largement les effets complémentaires d'autres armes. Les zones d'entraînement individuelles mais simultanées des armes d'une division sont généralement si proches que, grâce à l'autorité compétente, une telle coopération peut presque toujours être obtenue. Ces exercices sont particulièrement bénéfiques sur le plan du contenu, à condition qu'ils se concentrent sur des problèmes tactiques spécifiques. L'infanterie et l'artillerie, en particulier, doivent se coordonner de manière si étendue, diversifiée et inextricable sur un front que des exercices conjoints dans ce sens apparaissent hautement souhaitables. Une telle proposition n'a rien à voir avec l'ancienne méthode, qui s'est avérée peu pratique, consistant à faire accompagner par une batterie les exercices en cours de la brigade pendant quelques jours et à effectuer quelques manœuvres de reconnaissance. Désormais, l'accent est toujours mis sur la pratique de problèmes tactiques spécifiques. Ces exercices peuvent concerner tantôt les performances au combat de l'une ou l'autre arme, tantôt celles de l'autre, mais ils doivent toujours porter sur des études précises de la théorie du combat. Ainsi, ils peuvent convenir tantôt à une artillerie d'avant-garde, tantôt à une artillerie de corps d'armée. Là encore, tout dépend de la définition correcte de la tâche.

La cavalerie, en tant que telle, ne constitue qu'un maillon indirect de la formation de combat, soit en s'y rattachant, soit en se positionnant en retrait, attendant le moment opportun pour engager le combat. Il est toutefois judicieux de mener occasionnellement des escarmouches avec cette branche de l'armée ; celles-ci ne doivent cependant pas se limiter à des exercices d'entraînement au tir à travers les formations d'infanterie. Bien que ces actions soient utiles en elles-mêmes, elles relèvent davantage d'un exercice sportif et tactique. Néanmoins, même lors d'exercices véritablement tactiques, il peut s'avérer pratique d'utiliser la cavalerie comme adversaire de l'infanterie. De nombreux exemples instructifs en témoignent.

Enfin, il convient de noter que les exercices de brigade menés de cette manière sont susceptibles de générer des bénéfices plus importants et d'acquérir une expérience tactique plus riche et plus substantielle que celle habituellement obtenue par les manœuvres de brigade. Compte tenu des exigences de la guerre en campagne et sous l'influence d'une situation de guerre, qui doit néanmoins permettre une certaine liberté opérationnelle, les effectifs d'infanterie des détachements engagés dans de telles situations sont, selon les normes militaires actuelles, bien trop faibles par rapport à ceux des autres armes. Ce déséquilibre, combiné à la nécessité d'un contact étroit avec des forces fictives importantes, aboutit très rarement à des scénarios de combat réalistes. Ainsi, des déploiements exagérés, des encerclements arbitraires et non militaires se produisent presque systématiquement, et l'entraînement des commandants comme celui des troupes en pâtit. Malheureusement, lors des manœuvres de brigade, les règles de déploiement et d'organisation les plus rigoureusement établies sont trop souvent mises à mal ; les troupes sont à nouveau désorientées quant à la forme de leur comportement au combat. Lors de telles journées, on détruit bien plus qu'on ne construit, et certains critiques littéraires, face à de tels phénomènes – parfois étayés par peu de preuves quant à leurs liens stratégiques – ont tout à fait raison d'affirmer qu'on y cultive une guerre de détachement, une guerre qui ne se pratique tout simplement pas sur le terrain. Elle ne se pratique

pas – tous les spécialistes s'accordent sur ce point, et tout autant sur le fait que les tactiques de combat doivent être enseignées. D'un autre côté, même un spécialiste sait qu'on ne peut pas simplement reconstituer des fronts entiers en temps de paix pour s'exercer à la tactique. Il faut donc toujours considérer l'ensemble d'une opération de guerre lorsqu'on aborde des manœuvres partielles. Cependant, ces manœuvres ne doivent pas être trop réduites, car la tâche devient alors trop ardue pour le commandement et les exigences en matière d'imagination des troupes trop importantes. Les exercices de brigade, en faisant abstraction de toute stratégie mais en autorisant parfois le mélange des armes, atteignent leur objectif militaire avec une bien plus grande certitude et permettent de garder le contrôle sur l'instruction. Certes, le terme « exercice de détachement » pour cette forme minimale de manœuvre sur le terrain a été abandonné depuis longtemps. Cela signifie qu'eux aussi doivent employer les mêmes tactiques que les unités plus importantes. Par conséquent, le commandement doit définir toutes les hypothèses relatives aux facteurs additionnels dans le cadre le plus précis possible ; autrement, il crée des conditions irréalistes en temps de guerre. Or, ce n'est pas toujours le cas, et il arrive fréquemment que cela échoue. La tâche est complexe et se résout plus efficacement par une analyse ponctuelle des événements que par des idées générales continues. Celles-ci relèvent toutefois pleinement du champ d'application des exercices de brigade. Dans le cas de tâches à la frontière de deux types d'exercices, il conviendra toujours de se demander quelle part du matériel doit être attribuée à l'une ou à l'autre période.

Étant donné la grande importance que nous accordons aux exercices sur le terrain au sein des formations régimentaires et de brigade pour la maturation de l'entraînement tactique, et parce qu'un seul exemple explique souvent mieux que de longues descriptions théoriques, concluons ce long chapitre sur les problèmes d'entraînement par un tel exemple qui caractérise la nature de la méthode.

Étant donné la grande importance que nous accordons aux exercices sur le terrain au sein des formations régimentaires et de brigade pour la maturation de l'entraînement tactique, et parce qu'un seul exemple explique souvent mieux que de longues descriptions théoriques, concluons ce long chapitre sur les problèmes d'entraînement par un tel exemple qui caractérise la nature de la méthode.

L'exercice, une manœuvre régimentaire, eut lieu en 1890, il y a six ans, à une époque où nos règlements étaient encore en cours d'application. Le terrain d'entraînement était d'une beauté exceptionnelle, offrant une grande variété de paysages sur son vaste territoire : champs ouverts, crêtes, ravins, zones boisées et prairies. Le régiment s'entraînait de manière autonome ; l'artillerie divisionnaire était désignée et le commandant remplaça les rapports de la cavalerie divisionnaire par les siens. La description du déroulement de l'exercice sera très générale, suffisante pour en illustrer le contenu. Les troupes, en avant-garde d'une division, se tenaient en colonne de marche, l'unité de tête se trouvant près de la limite du terrain d'entraînement, dans une rue de village. Une approche ennemie fut signalée et le bataillon Teten avança contre l'avant-garde ennemie désignée. Un combat s'ensuivit, au cours duquel les deux fronts s'élargirent avec le déploiement de l'artillerie divisionnaire. Lorsque les forces atteignirent leur pleine puissance, l'avant-garde parvint à repousser l'ennemi au terme d'un violent combat. Cette action, qui témoignait au passage d'un haut niveau d'entraînement des troupes en termes de déploiement, d'organisation et de coopération de tous les éléments, peut néanmoins être considérée comme l'un des exercices les plus simples et les plus courants du genre. L'événement qui la caractérise et qui est resté gravé dans la mémoire de l'observateur s'est déroulé simultanément, ou plutôt au sein même de l'action, à la position ennemie désignée, et en a constitué la toile de fond. L'avant-garde, lancée en avant, y fut rejointe par le gros des troupes qui avançait progressivement. Le front ennemi était parfaitement visible sur les hauteurs. On pouvait voir les importantes lignes de batteries se déployer et les masses, en marche, étendre le front. La scène était si saisissante et réaliste pour l'observateur tactique que, tel un lecteur plongé au cœur d'un roman à suspense, il aurait voulu en deviner le dénouement. Mais l'instructeur, à juste titre, s'en abstint. Ses troupes, l'avant-garde, avaient accompli leur mission ; la décision du haut commandement était sans doute encore en suspens. La décrire aurait été impossible, et l'exercice prit donc fin. Cela avait démontré aux troupes de la manière la plus frappante comment

une bataille décisive pouvait naître d'une simple rencontre. Des exercices de tactique militaire avaient été menés avec un régiment.

Les années écoulées depuis cet exercice ont été mises à profit avec diligence par l'unité à laquelle appartient le régiment, conformément aux nouvelles réglementations. La méthode d'entraînement spécifique dont il est question ici a permis à l'infanterie de progresser tactiquement de manière exponentielle. On peut légitimement se demander si un résultat similaire est possible sur un terrain d'entraînement de garnison, quel qu'il soit. Les zones décrites, aussi attrayantes soient-elles, n'ont plus été utilisées à cette fin depuis. L'entraînement tactique exige toujours de nouveaux lieux d'entraînement.

L'exercice décrit, bref comme tout ce qui est pratiquement efficace dans notre métier, eut une conséquence. Nous l'évoquerons brièvement car elle permet de mieux caractériser la méthode à adopter.

Après une brève pause pour les critiques, les bataillons, sur les places où l'exercice s'était terminé, firent demi-tour et, inversant leurs lignes et adoptant une formation défensive, commencèrent à déployer leurs forces. Plusieurs drapeaux signalaient clairement la direction d'attaque de l'ennemi. Cet exercice n'a pas été mené à bien. Cependant, les moyens utilisés pour mener des exercices de terrain efficaces devraient être similaires.

6. Formes et principes fondamentaux de la guerre d'artillerie

A. Informations générales sur les méthodes de combat de l'artillerie

Le même sujet, dont la structure nécessitait plusieurs sections dans ces pages lorsqu'il s'agissait d'infanterie, peut désormais être traité plus efficacement en un seul chapitre lorsqu'il est question de l'autre arme à feu, qui, avec l'infanterie, constitue l'un des principaux fronts de combat. Les capacités et les méthodes de commandement, totalement différentes, exigent une approche adaptée ; de plus, les informations précédentes permettent une discussion plus concise des principes fondamentaux de la doctrine de combat communs aux deux armes.

L'une des caractéristiques tactiques de l'artillerie est l'absence de division en profondeur dans son style de combat. Elle ne peut combattre qu'en ligne, et ce fait demeure inchangé même si, occasionnellement, une telle ligne peut tirer en gradins ou si les batteries sont disposées en quinconce. La première configuration est si rarement réalisable et autorisée, compte tenu du terrain, qu'elle est sans incidence sur la réglementation générale, et la seconde constitue une déviation trop insignifiante par rapport à la ligne. Ainsi, le style de combat de l'artillerie est particulièrement marqué, constant et, en quelque sorte, unilatéral.

Cependant, une conception imposant la notion géométrique de ligne droite ou l'espacement latéral standard des canons, défini par la réglementation, comme une loi contraignante jusque dans les moindres détails, nuirait considérablement à l'efficacité de l'arme au combat. Ce point de vue excessivement restrictif est parfois transposé du terrain d'entraînement au terrain d'opérations, ralentissant l'adaptation de la formation à la situation. L'artillerie, en particulier, doit conserver la capacité de déploiements complexes et exige donc des chefs de section et de batterie réactifs et proactifs, maîtrisant l'analyse tactique et du terrain. Là aussi, les formations standard sont pratiquées – création de lignes de tir dirigées, espacement latéral uniforme et placement des postes de commandement – principalement par souci de discipline, mais aussi pour une compréhension générale du déploiement, sans application littérale et unilatérale au terrain. Lors des exercices, on s'aligne consciencieusement ou on maintient un espacement uniforme car les risques de défaut d'alignement et d'espacement latéral irrégulier sont absents. Sur le terrain, il arrive cependant qu'on place un canon près d'un autre, qu'on augmente la distance avec son voisin, ou qu'une batterie soit laissée en retrait entre deux autres en première ligne ; le front d'une division se déplace par rapport à une autre en fonction des exigences du terrain et de la configuration des éléments du décor. Pour un

commandant expérimenté, de telles différences entre les entraînements et les exercices sur le terrain ne doivent jamais entraver la rapidité de la prise de décision.

B. Vue élargie

Partant de ce principe, il convient de distinguer les positions d'artillerie normales des positions restreintes. L'appellation même de position normale implique que les espaces d'engagement normaux et les lignes formées par leur intersection sont les plus adaptés à l'arme et à son mode de fonctionnement. Un espacement latéral normal permet le choix de position le plus pratique, favorise spatialement un fonctionnement correct et, si possible, dissimulé des canons, facilite la vue d'ensemble, le commandement et la conduite de tir pour les commandants, et prévient les pertes excessives. Tout déploiement d'artillerie tendra donc logiquement à utiliser l'espace approprié à l'établissement de relations normales. Seules de très rares exceptions liées au terrain et à la situation de combat empêcheront intrinsèquement un tel déploiement, par exemple la faible étendue d'une élévation isolée du terrain, qui seule se prête à un effet de feu dominant, ou le rétrécissement de l'espace dans une zone de passage, dont la couverture doit être assurée par le plus grand nombre possible de canons.

Là encore, les exceptions ainsi mentionnées ne font que mettre en lumière le principe de base énoncé. Cependant, les circonstances d'un combat peuvent et doivent souvent exiger de doubler la puissance de feu d'un front d'artillerie donné, au risque d'accroître considérablement ses pertes. L'espace nécessaire à l'extension de la portée fait alors défaut ; il est déjà occupé par les actions des autres armes ou ne peut leur être pris, et les premiers développements de l'artillerie ont, à juste titre, exploité les portées habituelles. Avec le nombre croissant de canons, les évolutions de l'artillerie ont assurément toutes les raisons d'être économes et prudentes dans l'utilisation de l'espace.

La quantité d'artillerie allouée au budget d'une armée dépend de l'espace disponible sur le champ de bataille, compte tenu du développement de l'infanterie. Un excès d'artillerie nuit considérablement à la rapidité de ses mouvements et compromet son efficacité maximale au combat. Or, l'artillerie a été renforcée lors des conflits récents. Un corps d'armée embarque aujourd'hui environ la moitié de canons qu'en 1870, tandis que ses effectifs d'infanterie sont restés globalement inchangés. Ce constat est important, car il modifie profondément les rapports tactiques spatiaux entre les différentes armes. Il exige donc une gestion spatiale extrêmement précise de la part du commandement de l'artillerie.

Ainsi, lors des grandes batailles, il est parfois nécessaire d'insérer des renforts dans les lignes de tir déjà actives ou établies. Cette action revêt une importance tout autre, et bien plus grave, qu'avec les autres armes. Son exécution doit surmonter d'énormes difficultés au combat et s'avère beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît lors d'exercices et de manœuvres sans déploiement des escadrons concernés. Sur un terrain d'entraînement, tout semble simple : avec un peu d'entraînement, les canons trouvent leurs positions sans difficulté et les nouvelles désignations et divisions de commandement du chef de batterie sur le front sont mises en œuvre relativement rapidement. En terrain accidenté, cependant, les difficultés augmentent considérablement. Sur le champ de tir, où l'objectif est d'atteindre des cibles et où il faut donc diriger les tirs, on découvre d'abord tous les obstacles et les difficultés à surmonter. De nature technique, il est inutile de les énumérer ici. L'expert qui doit les surmonter les connaît parfaitement. Quoi qu'il en soit, même sur le champ de tir, le pourcentage de tirs effectués est régulièrement et considérablement réduit. Considérons maintenant le dernier facteur, qui ne peut être mis en pratique : l'effet de l'artillerie ennemie sur une cible déjà visée. Ainsi, la mesure dans son ensemble comporte deux aspects à prendre en compte, et l'on ne peut espérer un doublement de l'effet, mais plutôt un doublement des pertes.

Les voix influentes de l'artillerie s'opposant à de tels exercices n'ont donc pas manqué. Elles ont fait valoir qu'il s'agissait d'un gaspillage de munitions, d'exercices trop éprouvants pour la pratique du tir, etc. Cependant, le commandant, soucieux de l'entraînement complet de son artillerie,

devra adopter un point de vue différent. Premièrement, l'exercice répond à une exigence clairement définie du règlement, pour lequel il a déjà été approuvé à deux reprises. La nécessité tactique de cette mesure est également indéniable dans certaines conditions de combat, notamment les plus importantes et décisives. Au plus fort de l'action décisive d'une bataille, il n'existe tout simplement aucun autre moyen d'optimiser la puissance de feu de l'artillerie, pourvu que les munitions soient encore disponibles ou le deviennent. Dans de tels cas, aucun commandant ne devrait donc hésiter à y recourir. Toutefois, plus la procédure est difficile, plus elle exige d'entraînement. À l'avenir, l'entraînement au tir et la manœuvre militaire devront collaborer encore plus étroitement qu'auparavant : les premiers pour identifier les lacunes de commandement qui apparaissent, les seconds pour les corriger par un entraînement préparatoire approprié. Cela doit absolument se produire, même si l'on reconnaît que des intervalles plus longs sont normaux pour les besoins généraux du combat. La culture même des tactiques de combat l'exige impérativement.

Ce qui a été dit jusqu'ici concerne la doctrine de l'étendue des lignes de bataille d'artillerie. Comme nous l'avons déjà souligné, ces lignes ne sont pas divisées en profondeur et leur organisation interne ne nécessite pas d'explications supplémentaires. Toutes les relations que ces pages ont si minutieusement traitées dans le cadre de l'évolution des formations tactiques au sein de l'infanterie ne s'appliquent naturellement pas ici, car chaque unité d'artillerie est immédiatement déployée dans son intégralité dès son utilisation. Cependant, la méthode de positionnement pour l'engagement, son évolution en cours d'engagement et son interaction avec les autres armes à feu ou avec l'objectif principal du commandement général revêtent une importance capitale dans cette branche des forces armées, et ces aspects doivent impérativement être examinés dans leur interaction, c'est-à-dire dans leur contexte.

C. Méthodologie du passage en position de combat

Le principe selon lequel l'effet prime sur la couverture – principe fondamental pour toute arme – est absolument crucial pour l'artillerie. Sa mission est de dominer les hauteurs du champ de bataille et de déployer ses effets sur toute sa profondeur. Dans ce contexte, la couverture du soldat est clairement secondaire. Néanmoins, cette dernière a acquis une importance capitale dans l'armement moderne et doit être prise en compte dès le premier engagement. Ceci est inhérent à la nature même de cette arme, dont les modifications, une fois entreprises, sont presque irréversibles sans compromettre gravement l'ensemble du dispositif tactique.

Il convient tout d'abord de noter l'excellente convergence des principes tactiques régissant l'infanterie et l'artillerie de campagne. Seule leur application permet de développer et de mettre en œuvre un style de combat adapté à l'état et aux capacités des armements actuels. Toutefois, une compréhension précise des obligations mutuelles, c'est-à-dire des règlements, est indispensable, de même qu'une conduite des combats conforme aux exigences de la situation. À cet égard, des progrès sont souvent possibles. La pratique des manœuvres, avec son côté parfois « relâché », tend à reposer sur une procédure standardisée qui varie peu selon les situations de combat et s'adapte très mal aux circonstances. L'expression choisie, empruntée à Clausewitz, est pertinente. Elle illustre particulièrement bien la cause de nombreuses habitudes tactiques acquises sur les terrains d'entraînement, habitudes susceptibles d'entraîner les pires conséquences en situation réelle. Toute forme d'entraînement présente des lacunes et favorise une approche parfois unilatérale des situations de combat. L'expérience montre que les manœuvres sont planifiées différemment des jeux de guerre ou, encore une fois, des exercices d'entraînement, et il convient donc, d'un point de vue théorique, d'examiner plus en détail l'application des réglementations aux situations réelles.

D. Combat de rencontre

Il est inhérent à la nature du combat rapproché que, dans un premier temps, seules les forces de tête de la colonne en marche soient disponibles pour affronter l'ennemi. Nous pouvons ici nous référer à nos remarques précédentes concernant l'évolution de l'infanterie sans les répéter. Le front

se forme progressivement, et pour sa formation, l'artillerie d'avant-garde est initialement seule en position. De ce fait, elle est considérablement renforcée par rapport aux époques précédentes, si tant est que cette arme soit affectée à l'avant-garde. Les limites que les besoins généraux imposent ensuite à un tel renforcement seront abordées plus loin.

Il convient de préciser d'emblée que cette situation, du fait de l'isolement des forces ennemies, impose un défi particulièrement ardu à l'artilleur. Ce dernier doit œuvrer de concert avec l'infanterie pour maintenir l'avantage sur l'ennemi ; toutefois, si cela s'avère impossible, il doit s'efforcer de retarder autant que possible l'engagement décisif de l'artillerie. Il doit alors se contenter de déployer ses forces. Le paragraphe pertinent du règlement exprime cette double contrainte. Il rend la prise de décision considérablement plus difficile pour l'artilleur que pour le commandement de l'infanterie. Dans de telles situations, l'infanterie tolère bien mieux un bref délai dans l'appui de l'artillerie qu'une annihilation immédiate. Avec l'armement actuel, l'artillerie ne peut résister à une double supériorité que pendant un court laps de temps, et cette situation s'aggrave naturellement au point de rendre tout engagement impossible si l'ennemi a pris l'avantage, ne serait-ce que par le biais d'une position défensive. Excluons donc ce dernier cas dans le cadre de notre analyse, puisque l'artillerie d'avant-garde resterait alors totalement inactive. Ceci est dicté par le droit tactique, et par conséquent, la méthodologie de sa mise en position n'est même pas pertinente.

Si l'objectif principal doit être atteint, la rapidité du choix et de l'exécution du site prime largement sur la prudence. La position d'artillerie doit être établie rapidement ; les considérations de couverture sont reléguées au second plan lors de l'approche et de la mise en place. Dans de telles situations, le mieux est souvent l'ennemi du bien. L'issue, aussi surprenante qu'efficace, repose avant tout sur une décision rapide et son application immédiate. Le point le plus élevé du terrain offrant un champ de tir sera le meilleur, et toute incursion furtive en front, toute tentative d'ajustement artificiel du terrain par une élévation minimale du canon au-dessus du talus, est une erreur si elle retarde l'action. Chaque minute gagnée par Lestere est un atout précieux pour la victoire.

Une telle procédure est généralement sans lien avec l'organisation générale de la bataille. Elle doit répondre à la situation la plus immédiate, et il incombe au haut commandement d'intégrer les faits qui en résultent dans ses décisions. De plus, en temps normal, le haut commandement doit être présent, conformément au règlement d'instruction de l'infanterie. L'histoire militaire récente nous offre des exemples où le commandant en chef se trouvait initialement à la tête du gros des troupes, loin à l'arrière, tandis que, soudainement et de manière inattendue, une bataille décisive, impossible à différer, se préparait à l'avant-garde. Le souvenir des activités et des missions des avant-gardes de Kazler a joué un rôle dans cette situation. La méthode opérationnelle de Moltke a depuis rompu avec cette approche, comme nous le démontrerons dans la partie stratégique de notre ouvrage.

L'intervention ultérieure des forces d'artillerie dans tous les engagements relève ensuite du commandement supérieur et ne dépend pas nécessairement des développements initiaux. Il s'agit de planifier la conduite de l'engagement, de la bataille, qu'elle soit offensive ou défensive, et ces opérations seront examinées plus en détail ultérieurement dans la section consacrée à la méthode d'entrée en action.

Pour le moment, nous traiterons les cas de base prévus par la réglementation.

E. Persécution

La performance exigée de l'arme lors de la poursuite après une victoire est très similaire à la procédure d'engagement. Intensifiée et affranchie de toute autre considération tactique, l'exigence est ici d'une rapidité implacable. L'approche classique pour prendre position, si courante lors des manœuvres, serait totalement inadaptée. Chaque minute perdue constitue une grave erreur et compromet les fruits de la victoire. Le règlement (articles 324, 332 et 333) l'exprime avec une clarté remarquable. Notre discussion ne peut donc qu'éclairer la doctrine qui y est présentée par quelques exemples. La situation de combat individuelle modifie constamment la réalité tactique en jeu.

Un détachement décida d'abandonner une position au début de l'attaque ennemie et parvint à se retirer à temps du feu d'infanterie qui le poursuivait, reculant si loin que les hauteurs environnantes lui offrirent bientôt une protection finale contre de nouvelles pertes. À ce moment critique, l'artillerie ennemie, qui avait progressé à sa poursuite, apparut en position dominante. Cependant, la volonté d'utiliser le terrain comme couverture, le désir de présenter le moins de cibles possible, fit perdre un temps précieux et offrit une protection supplémentaire à la colonne en retraite. L'effet final fut jugé extrêmement limité, car il fut estimé qu'engager la cible mobile aurait pris encore plus de temps. Le feu de poursuite peut et doit s'exposer sans pitié aux positions vulnérables et ne doit pas hésiter à montrer des cibles à hauteur d'homme. Tout ce qui augmente la vitesse d'action est approprié dans de tels cas, car cela favorise la désintégration de l'ennemi ou le contraint à se replier sur une position défensive dans une situation précaire.

Un second exemple de manœuvre a démontré l'utilité de procédures rigoureuses et réglementées. Deux divisions s'étaient engagées dans un combat frontal lors de l'affrontement. Cependant, l'une d'elles avait principalement utilisé ce dernier pour se constituer une nouvelle base lors du développement de son offensive. Elle a exploité une position dominante en hauteur pour le développement initial de son artillerie, tandis que l'avant-garde semblait demeurer en position offensive. Cette hauteur était également particulièrement avantageuse pour contrer la manœuvre de flanc gauche naissante de l'ennemi, ce qui, de surcroît, convenait à sa propre stratégie. Ainsi, la division a conquis le nouveau front relativement facilement et, sur toute sa largeur, a entamé sa progression en temps voulu, précisément à angle droit par rapport à sa direction d'approche. L'avantage conféré par l'étendue considérable de la montagne sur ce nouveau front a été parfaitement exploité, et l'ennemi n'a remarqué le mouvement que lorsque les batteries ont abandonné leurs positions. Cela a donné au gros des bataillons un avantage considérable, tandis que l'ennemi était encore en train de lancer son attaque. Son artillerie n'a pas hésité un instant à quitter son champ de tir établi pour se lancer à la poursuite de l'ennemi. Mais plus de 2 000 mètres les séparaient encore de cette crête, et il fallait déployer des efforts considérables et une grande endurance pour l'atteindre et entamer sans délai le feu de poursuite. Dans certains cas, les canons avaient complètement dépassé la crête, et leurs servants se retrouvaient face à des cibles à hauteur d'homme. Comme il est généralement conseillé dans ce genre de situation, il vaut mieux avancer au-delà de la position pour se regrouper que de rester en arrière. Le commandant d'artillerie atteignit au moins une partie de son objectif, poursuivi avec énergie. Les derniers bataillons ennemis étaient encore touchés par ses tirs, bien qu'à grande distance. Il avait pleinement respecté les consignes.

La manœuvre accorde peu d'importance aux succès militaires de ce type, et dans le cas présent, ils n'auraient pas été significatifs en réalité ; toutefois, leur impact sur le moral général ne doit pas être sous-estimé. Une unité qui effectue un repli planifié sans encombre célèbre un triomphe et se sentira plus galvanisée qu'affaiblie. À l'inverse, une unité qui subit des pertes sans pouvoir les compenser éprouve toujours un sentiment d'échec en temps de guerre. L'art de mener à bien des replis opérationnels face à l'ennemi est parmi les plus difficiles et est bien trop peu valorisé lors des exercices en temps de paix. Dans ces exercices, seul le succès militaire est presque toujours pris en compte, même si les moyens employés étaient pour le moins douteux. Nos succès militaires, brillants et systématiquement offensifs, ont largement contribué à la négligence de certains domaines opérationnels. Raison de plus, dès lors, pour que la théorie militaire leur accorde la place qui leur revient.

Les opérations futures pourraient bien impliquer des marches plus étroitement imbriquées vers et depuis l'ennemi qu'au cours des dernières années, et il serait regrettable que le moral des unités allemandes ne soit pas à la hauteur de telles missions. Cependant, ces missions doivent être comprises et mises en pratique ; elles sont loin de déterminer la victoire ou la défaite. Ici aussi, l'exemple dépasse le cadre de notre sujet, encore limité. Nous concluons que l'artillerie est l'arme principale pour la poursuite tactique, c'est-à-dire immédiate. Les moyens stratégiques feront l'objet d'un autre chapitre.

F. Contre une position préparée

Le contraste est saisissant avec l'emploi de l'artillerie contre des positions retranchées. Là encore, le règlement n° 321 et suivants est d'une clarté irréprochable, mais son application au sein du commandement des troupes laisse à désirer. Ceci s'explique en partie par le fait que les conflits récents ne nous ont pas encore suffisamment sensibilisés à la gravité de ces tâches, même si la situation de Saint-Privat aurait pu, a posteriori, susciter cette prise de conscience. Mais Plewna pourrait certainement nous ouvrir les yeux sur ce point, même en considérant Düppel comme un siège formel. Par ailleurs, la routine persiste, s'accrochant à une procédure qui a fait ses preuves lors de la dernière campagne, malgré une artillerie supérieure. On ne peut s'empêcher d'en chercher la cause principale dans nos habitudes de manœuvre. Celles-ci ne laissent presque jamais le temps nécessaire à une initiation du combat plus élaborée et planifiée, pourtant indispensable dans de telles situations. Par conséquent, comme pour l'infanterie, la procédure standard d'attaque susmentionnée doit suffire, et elle permet généralement d'éviter les écueils de la critique, même si les articles de presse, avec leurs recommandations formalistes sur l'attaque des zones découvertes, ne sont pas sans influence et relèguent les règles de procédure au second plan.

Ainsi, on peut observer l'utilisation du terrain avec une maîtrise plus ou moins grande lors de la prise de position ; certaines batteries sont placées ici, d'autres là, et des repositionnements ultérieurs sont même fréquents. Le développement de l'ensemble des positions ennemies devient clairement visible ; il se déroule par étapes, et les chances de succès de l'artillerie contre une défense préparée diminuent, car un tel comportement confère aux batteries retranchées un avantage considérable. Le défenseur a calmement et soigneusement étudié sa position en fonction de la nature générale du terrain et a choisi les moyens de le couvrir aussi complètement que possible, même ses replis les plus dissimulés. Par conséquent, l'attaque perd la plus grande part de ses chances de succès si elle se jette ostensiblement et impulsivement sous le feu ennemi.

Face à une position retranchée, l'action entière, y compris celle de l'artillerie, doit être planifiée dès le départ. Cela signifie que l'artillerie doit se déployer à couvert, hors de vue de l'ennemi, effectuer une reconnaissance minutieuse de la position ennemie et de son avant-poste, puis, suivant un plan d'ensemble précis, progresser silencieusement et avec la plus grande habileté, en exploitant au maximum le couvert, généralement à mains nues et à l'aide de longues cordes. Le feu doit ensuite être tout aussi coordonné et, conformément aux ordres du commandement supérieur, aussi surprenant que possible. Le seul avantage initial qu'offre une position retranchée réside dans l'exécution habile de cette procédure. L'ennemi doit, si possible, ignorer jusqu'au dernier moment les positions d'où sera lancée l'attaque d'artillerie. Le siègeur d'une forteresse privilégie cette méthode, et un attaquant confronté à une position retranchée se trouve dans une situation très similaire, même s'il n'est pas face à des fortifications totalement imprenables. Ce point a déjà été suffisamment souligné dans ces pages concernant l'infanterie. La solidité des fortifications n'affecte que la durée de l'attaque. Par conséquent, le paragraphe 320 du règlement stipule : « À cette fin, toutes les batteries doivent être mises en position aussi loin que possible. La difficulté de traverser une zone dominée par le feu ennemi peut nécessiter d'approcher de nuit. Habituellement, dans un tel cas, on avance la veille jusqu'à la limite de la portée de tir ennemie, on déplace les batteries vers leurs positions de tir choisies, si possible préparées, à la faveur de l'obscurité, et on commence le combat aux premières lueurs du jour. »

Cette phrase du règlement est mise en évidence car elle illustre de façon frappante jusqu'où la méthode doit aller dans les cas extrêmes lors d'une attaque et quelle en est l'essence.

Il est surprenant de constater la rapidité avec laquelle une arme peut répondre à de telles exigences, une fois celles-ci formulées. Notre expérience passée comprend des manœuvres où, lors d'engagements réels contre des positions ennemies fortement défendues et déjà conquises, l'artillerie d'attaque a progressé après avoir repoussé les observations ennemies de manière totalement indétectable jusqu'au premier tir. Même alors, cependant, en raison du faible dégagement de fumée de la poudre et de l'invisibilité des canons et de leurs servants, il était extrêmement difficile pour l'ennemi de déterminer précisément son front, notamment parce que, lors des exercices en temps de

paix, les points de repère des directions de tir ennemies sont inexistants. Est-il encore plus facile de créer de tels moments de tension et d'anticipation extrêmes lors de manœuvres en temps de paix, où toute action de combat est soumise à un laps de temps limité et où le moment de l'attaque reste incertain pendant un quart d'heure tout au plus, qu'en temps de guerre, où le déroulement de telles situations peut prendre des jours !

Le plus grand danger pour le commandement dans les opérations tactiques dont il est question ici réside dans sa propre précipitation, inculquée par la pratique des manœuvres. Face à des positions retranchées, le temps est précieux. L'ennemi s'est retranché et s'est donc abstenu de toute offensive tactique d'envergure ; on ne saurait lui rendre un plus grand service, ni un service plus désastreux, que de lui offrir des cibles prématurées et inutiles. Toutes les premières tentatives d'attaque sur Plevna témoignent du caractère dangereux et destructeur d'une approche d'artillerie standardisée, consistant à traiter chaque situation avec les mêmes moyens. Un tel comportement est loin d'être méthodique, il est assurément schématique. Plus la position est forte, plus l'attaque exige une procédure adaptée aux circonstances ; plus il est nécessaire, même de nuit, d'établir des positions d'infanterie le long du front d'attaque choisi, en s'appuyant sur la pelle. Les règlements d'entraînement de l'artillerie et de l'infanterie se complètent pour établir cette doctrine claire et sans ambiguïté.

Toutes les positions fortifiées choisies par l'ennemi n'exigent pas le recours à l'intégralité de cette procédure. Son application dépend du jugement du commandement des troupes sur le terrain.

Ainsi, le choix de la cible et la manière de lancer la charge d'artillerie initiale face aux retranchements ennemis dépendent bien sûr des circonstances. Contre un ennemi vaincu sur le champ de bataille et se repliant dans ses retranchements, la procédure de poursuite susmentionnée peut se justifier ; toutefois, dans ce cas, l'artillerie s'arrêtera à une distance respectueuse des fortifications et devra se replier rapidement et habilement en formations plus dissimulées. Il demeure cependant théoriquement impossible de recenser minutieusement tous les scénarios envisageables et de les associer à une doctrine spécifique ; ce serait un gaspillage de ressources et, de surcroît, préjudiciable. Le commandement des troupes doit conserver la plus grande liberté d'action possible.

En revanche, l'affirmation selon laquelle le déploiement initial d'artillerie contre des positions extrêmement fortifiées et solidement ancrées ne saurait être le dernier et le décisif semble essentielle. L'attaque, en cette circonstance, se déroule en effet en plusieurs actes. Ceci la distingue d'une bataille rangée et la rapproche d'une attaque de forteresse. Ainsi, les premières positions d'artillerie engagent l'ensemble du bastion ennemi, tandis que les troupes d'infanterie avancées nettoient son avant-cour, s'emparent des points d'appui existants et ferment les portes de la forteresse, c'est-à-dire qu'elles confinent l'ennemi à ses ouvrages défensifs. On gagne alors de l'espace et du temps pour une reconnaissance plus détaillée du terrain et de l'emplacement des fortifications. Ce n'est qu'alors que la cible à atteindre est identifiée.

Ce n'est qu'après avoir déterminé le point d'attaque que l'on peut évaluer les capacités spécifiques de l'artillerie pour sa capture. De plus, la réussite de l'opération exige une reconnaissance approfondie, même pour cette arme, qui se déroule de jour, tandis que les travaux de terrassement et la mise en place des garnisons sont généralement effectués de nuit. Il convient de rappeler ici ce qui a déjà été dit concernant les problèmes d'entraînement de l'infanterie : chaque situation présente une solution optimale en matière de déploiement d'attaque, parfois déterminée uniquement par les circonstances locales, parfois par des considérations liées à la structure opérationnelle. Il n'existe pas de solution universelle, quelle que soit la doctrine, qu'elle soit fondée sur des considérations stratégiques ou tactiques. Ces deux facteurs interagissent et jouent un rôle. Cependant, la position et la nature des positions ennemies demeurent le facteur déterminant.

Si l'offensive n'est pas trop vaste, il est possible de la contrer entièrement en prenant l'ennemi à revers. Cependant, en règle générale, ce ne sera pas le cas, comme à Plewna ou à Saint-Privat-Gravelotte, et il s'agit alors d'identifier le point d'attaque et de le cibler. Si, dans le premier cas, l'attaque est dirigée vers les crêtes des Montagnes Vertes et les redoutes dites de Skobelev, et dans le second, vers Saint-Privat depuis Saint-Ail et Roncourt, il devient évident que des positions

d'artillerie très précises, judicieusement placées pour la manœuvre d'infanterie prévue, sont indispensables. Le déploiement d'artillerie initial, choisi selon des principes généraux, est presque toujours insuffisant, même s'il permet d'engager efficacement l'ennemi. Une telle adaptation est trop laxiste et ne garantit aucun succès réel. Les deux pièces d'artillerie doivent fonctionner en étroite coordination sur le point d'attaque choisi, sous peine d'interférences réciproques.

Le Règlement d'artillerie de campagne (AER) expose clairement tous ces aspects dans ses articles 320 à 322 ; toutefois, il est assez similaire à cet égard au Règlement d'infanterie II, article 82. Ces articles, dans leur doctrine exhaustive, couvrent un trop grand nombre de procédures d'attaque, même en situation de guerre de campagne pure, pour laisser subsister des doutes sur des cas particuliers. Par conséquent, pour répondre correctement à la question posée, il est nécessaire de mettre en évidence toutes les parties pertinentes et décisives de ce règlement, par exemple : progresser plus près si la position initiale est insuffisante (article 321) ; rechercher des positions d'artillerie complètes (article 322) ; et accompagner l'attaque d'infanterie avec des batteries individuelles (article 323).

Il ne fait guère de doute que Skobeleff doit ses succès décisifs lors de l'assaut le plus important et le plus décisif sur Plevna à un certain nombre d'actions, désormais consignées dans nos règlements. Il procéda par étapes, pas à pas, ne redéployant ses batteries qu'après la prise d'une crête des Montagnes Vertes, ce qui lui permit d'établir une supériorité de feu. S'il n'avait disposé, au final, que d'une division fraîche, Plevna serait sans aucun doute tombée entre ses mains et l'ennemi aurait été contraint d'abandonner toute attaque. Malheureusement, cela ne fut pas le cas, car le haut commandement russe avait opté pour la tactique d'un assaut simultané sur tous les fronts, et n'atteignit ainsi son objectif nulle part. Skobeleff fut contraint d'abandonner les redoutes qu'il avait si laborieusement conquises. Dans la guerre de forteresse, une telle approche sommaire est tout simplement interdite par la doctrine en vigueur ; cependant, la guerre de campagne hésite encore à l'adopter lorsqu'elle se transforme soudainement en guerre de forteresse sous le commandement des troupes. Avant Strasbourg ou Paris, personne n'aurait osé lancer une attaque sur tous les fronts simultanément, ni même y songer. Par conséquent, le commandement sur le terrain devrait procéder de la même manière dans des situations similaires.

Notre traité reconnaît pleinement que, par ce qui a été présenté jusqu'ici, il s'aventure déjà sur un terrain inexploré, car cela n'a pas sa place dans le présent chapitre. Toutefois, le désaccord fréquemment exprimé concernant l'emploi de l'artillerie lors des attaques contre des positions fortifiées doit être résolu ici. Le second exemple mentionné devrait nous rapprocher de cet objectif.

Même en supposant que Saint-Privat soit attaqué avec l'armement actuel et une garnison encore plus importante, le bombardement d'artillerie massif initial lancé depuis Saint-Ail, sous la protection duquel les Saxons avancèrent jusqu'à Roncourt et les Gardes s'emparèrent de Sainte-Marie, serait totalement insuffisant pour l'assaut du lendemain matin, bien que les obus de Saint-Ail aient atteint Saint-Privat avec la même efficacité que la veille. Des batteries retranchées, positionnées plus près de l'attaque d'infanterie de part et d'autre, devaient contribuer directement à l'assaut lancé à l'aube. Ce n'est qu'alors que l'effet concentrique pourrait être obtenu, rendant le flanc ennemi totalement intenable, même s'il était conquis par des forces supérieures. Même une supériorité technique en armement serait impuissante dans de telles circonstances. L'aspect tactique de l'attaque est trop important, et cette dernière est sans aucun doute devenue la forme la plus efficace. Une riposte par des mesures offensives est probablement totalement exclue pour le défenseur, quelles que soient les réserves qu'il ait pu accumuler sur son flanc. L'effet d'une attaque sur un front est immédiatement contré par celui d'une attaque sur le flanc ; ainsi, pour la première fois, l'importance des positions centrales, compte tenu des armements actuels, est abordée dans ces pages. Elles sont sujettes à des effets dévastateurs.

Une position d'artillerie concentrée, telle que celle de Saint-Ail, visant à appuyer simultanément les deux fronts d'attaque par des tirs d'artillerie, ne saurait remplacer ces effets. Lors d'un assaut, les deux armes doivent opérer en étroite coordination spatiale, les positions d'artillerie étant généralement positionnées légèrement en retrait, couvertes par les positions d'infanterie.

Autrement, elles limitent mutuellement leur efficacité, et l'artillerie, en particulier, risque davantage d'être réduite au silence, ce qui compromet le succès de l'opération.

Lors des nuits de préparation d'un assaut, le défenseur dépend des tactiques de sortie, et ces opérations doivent être contrées par des mesures appropriées de l'infanterie depuis ses points d'appui. Nous nous intéressons ici à la méthodologie des tactiques d'artillerie lors de la prise des positions de combat. Ce qui a déjà été mentionné concernant le silence absolu s'applique d'autant plus en cette circonstance. Cet engagement repose sur un principe fondamental : l'artillerie ne peut simplement transposer le principe général d'équivalence de sa précision au-delà de 2 500 mètres au type d'attaque dont il est question ici. Ses batteries participant à l'assaut sont positionnées là où elles offrent le bénéfice le plus immédiat jusqu'à la fin de l'action. Cette considération limite naturellement leur nombre ; autrement, elles priveraient l'infanterie d'assaut de la marge de manœuvre nécessaire. La position centrale des unités d'artillerie importantes, en retrait, conserve donc toute son importance dans la préparation de l'assaut, mais elle ne peut évidemment pas participer à la phase finale.

L'attaque contre les positions fortifiées est considérablement renforcée par le tir à angle élevé, car ses obus atteignent directement derrière les parapets et peuvent être dévastateurs pour les abris. Cependant, l'objectif principal reste toujours d'infliger un feu nourri à l'ennemi dans ses retranchements. La supériorité de feu doit être obtenue de la manière décrite. Grâce à elle, l'infanterie allemande peut et doit alors lancer un assaut.

G. Bataille offensive

Outre les ordres du commandement d'artillerie lors de la bataille offensive et la méthode d'entrée en position, il est indispensable de prendre en compte les importantes unités organisationnelles de cette arme et l'espace qui leur est alloué dans les formations de marche ; sans cela, notre analyse fragmenterait les concepts connexes et deviendrait moins compréhensible. Néanmoins, les développements ultérieurs concernant l'organisation des grandes colonnes de marche demeureront essentiels. Par conséquent, les propos tenus ici conservent toute leur pertinence.

Nous aborderons d'abord la relation entre l'artillerie divisionnaire et l'artillerie de corps d'armée. La première répond directement aux besoins généraux du commandement des troupes et est conçue pour être immédiatement disponible, tant au sein de l'armement que pendant les combats, et donc suffisamment puissante pour satisfaire à toutes les exigences tactiques. Un besoin plus urgent en artillerie ne se manifeste généralement qu'au cours d'une bataille, et c'est là qu'intervient l'artillerie de corps d'armée. Elle devient ainsi une sorte de force de réserve, à l'instar de toutes les autres branches des forces armées pour la conduite de leurs opérations. Notre analyse plus détaillée portera sur ces relations et structures organisationnelles, essentielles au commandement de l'artillerie.

Le concept de besoins tactiques primaires a considérablement évolué en raison des performances différentes des armes d'antan, et seule l'expérience pratique pouvait déterminer les nouvelles exigences dans une telle situation. La théorie pure, comme souvent, s'est révélée inexacte. L'erreur, il faut l'admettre, était particulièrement flagrante : on pensait que si un canon rayé offrait une précision plus de trois fois supérieure à celle d'un canon lisse, l'autonomie de combat d'une batterie aurait dû tripler. Or, c'est l'inverse qui est vrai, car avec les performances accrues des pièces d'artillerie désormais largement disponibles, une supériorité numérique deux fois supérieure à une portée donnée ne peut être maintenue, même pendant une demi-heure. Il s'ensuit que la théorie d'un déploiement de troupes avec une batterie en avant-garde est devenue totalement obsolète. Car si le destin, comme cela arrivait toujours facilement, la mettait rapidement face à deux forces ennemies, elle serait détruite avant de pouvoir être renforcée, et il aurait manifestement été préférable pour l'avant-garde de ne disposer d'aucune artillerie plutôt que d'une telle force totalement inadaptée. Dans ces conditions, le détachement de quatre batteries était voué à devenir une unité inefficace et inadaptée aux missions de l'artillerie divisionnaire. Le commandant de détachement pouvait

volontiers céder une batterie de ses ressources, mais pas deux, car cela réduirait à néant son influence personnelle. Le commandant de division devait partager cet avis. Lui aussi n'avait plus le pouvoir de déterminer à sa guise l'orientation de ses opérations de combat.

La demande justifiée d'un renforcement de l'artillerie dans les premiers rangs des formations en marche entraîna donc un accroissement de l'artillerie divisionnaire elle-même et, en son sein, la formation de deux détachements de trois batteries chacun. Le commandant de division disposait désormais de deux unités d'égale efficacité et pouvait, selon les besoins, en affecter une à l'avant-garde sans perturber la structure de commandement interne de l'unité ni compromettre ses décisions ultérieures.

Tout mouvement, par nature, traverse rapidement toutes ses phases, d'un point final à l'autre. Alors qu'avant nos grandes guerres, le système de conservation de la puissance d'artillerie était appliqué sans retenue – entre autres, toutes les grandes unités d'artillerie étaient autorisées à réduire leur profondeur de marche, et dans l'armée autrichienne, d'importantes réserves d'artillerie étaient même considérées comme indispensables, uniquement pour maintenir et exercer un contrôle systématique de la puissance d'artillerie au combat –, désormais, une volonté effrénée de surpasser l'ennemi en nombre d'artillerie à tout prix s'est manifestée, dès le début des hostilités.

Ainsi, l'artillerie fut redistribuée d'un pôle tactique à l'autre, et les armées européennes se lancèrent dans la course bien connue pour accroître leurs effectifs d'artillerie, l'armée française, comme toujours, devançant largement les autres dans cette course à l'armement numérique. Initialement, cependant, le budget de l'armée puisait les besoins supplémentaires en artillerie de division dans les réserves tactiques (artillerie de corps). La réforme fut d'autant plus facilement entreprise aux dépens de ces dernières que leur utilité même était de plus en plus remise en question à cette époque. Peu après la fin de la campagne de 1870-1871, la demande d'affecter toute l'artillerie aux unités divisionnaires se fit jour. Les voix issues des rangs mêmes furent les plus fortes à cet égard ; cela se comprend aisément, car ce sont eux qui avaient le plus durement ressenti la difficulté tactique et qui avaient subi une contrainte excessive.

Pour mettre en pause et/ou établir des points de vue corrects, il est nécessaire de prouver que les batteries, comme les arbres, ne peuvent pas pousser jusqu'au ciel.

Concernant le rapport numérique pur, il suffit de noter qu'il doit être proportionnel à celui des autres branches des forces armées. Au-delà de cela, il n'accroît en rien les chances de succès d'une armée, mais les diminue au contraire. L'espoir que la victoire soit acquise grâce à une plus grande puissance d'artillerie est vain, un espoir particulièrement nourri par les événements de la guerre contre les armées républicaines en 1870-1871. Une armée composée uniquement d'artillerie serait sans défense face à une armée qui marcherait sans aucun canon.

À mesure que le nombre de canons et de leurs équipements associés augmente en colonnes, la profondeur de marche s'accroît également, et les développements opérationnels de l'artillerie deviennent disproportionnés par rapport à ceux des autres branches des forces armées, les handicapant ainsi. Par conséquent, le poids de l'artillerie alourdit l'armée pour toutes les opérations, d'autant plus que cette arme a nécessairement dû recourir à une augmentation constante du poids de son équipement.

De plus, l'espace se modifie au fil des combats. Avec l'augmentation du nombre de pièces d'artillerie, l'espace de combat s'accroît, ce qui impose de restreindre celui de l'infanterie. Si la supériorité du feu d'artillerie est un facteur primordial pour préparer un engagement décisif, elle requiert presque entièrement la supériorité de l'infanterie. Il faut donc affirmer qu'un déploiement optimal des armes sur le champ de bataille n'est possible que si l'armement principal conserve l'espace nécessaire à son efficacité.

Cet aspect, qu'il est impossible d'ignorer, a donc conduit à de nombreuses réglementations fondamentales pour notre artillerie actuelle, toutes visant à garantir l'utilisation la plus économique de l'espace tactique. Le maintien d'un espacement normal des obus sera moins fréquent qu'auparavant, et les modalités d'insertion ont déjà été abordées lors des débats relatifs à l'étendue des fronts d'artillerie. L'instruction d'utiliser également le détachement en colonnes de batteries comme formation lors de la mise en position de tir est une nouvelle réglementation et permet, entre

autres, de gagner de la place. De même, la possibilité de déployer deux lignes de canons l'une derrière l'autre, en cas de terrain favorable, a été notée.

Ainsi, tout porte à croire que le maximum admissible a été atteint avec l'augmentation de l'artillerie, et nos observations lors de nos manœuvres confirment cette conclusion. Dans ces manœuvres, la puissance de l'artillerie surpasse largement celle de l'infanterie, et si l'objection selon laquelle le rapport infanterie/artillerie évolue en temps de guerre est certainement fondée, elle ne permet en aucun cas de trancher la question en faveur d'une répartition spatiale plus appropriée. Les puissants fronts d'artillerie, déployés en temps de guerre, limitent bien moins les mouvements des cadres d'infanterie, plus faibles, qu'ils n'affectent les puissants bataillons dans leur zone de déploiement.

Il faut reconnaître que les divisions du corps d'armée sont bien équipées en artillerie. Depuis le renforcement de leur dispositif, elles ont largement pu acquérir de l'expérience quant aux limites de son déploiement en début de combat, limites déjà définies dans la procédure d'engagement. L'expérience a démontré que le surdéploiement de l'ennemi se retourne toujours contre lui lorsqu'on se réserve l'essentiel de ses forces d'artillerie après avoir évalué la situation. C'est la seule façon d'atteindre la supériorité de feu requise par le commandement, conformément à ses objectifs. Plus l'ennemi est incapable de riposter, plus cette stratégie a de chances de réussir. Ce sont donc ces considérations qui imposent la limite indispensable à l'augmentation des effectifs d'artillerie alloués à l'avant-garde.

Le phénomène fréquemment observé de déploiements d'artillerie massifs et prématurés dans des directions inappropriées, ainsi que l'ouverture du feu inutilement précoce à des portées extrêmes, ce que la réglementation interdit expressément, trouve sa principale cause dans la volonté de surpasser l'ennemi en rapidité et en puissance de feu dès la première vue, en toutes circonstances. La structure divisionnaire actuelle facilite le commandement divisionnaire en permettant de prendre la décision dans une direction autre que celle du déploiement de l'avant-garde, ou en regroupant les divisions dans cette dernière.

L'importance de l'indépendance des batteries individuelles dans les opérations tactiques a considérablement diminué par rapport à autrefois. À l'inverse, il est désormais conseillé de mettre en garde contre l'erreur consistant à concentrer systématiquement toute l'artillerie disponible dans de grands emplacements sur des points stratégiques, et la division de la division en deux corps facilite la liberté de choix à cet égard. L'unification de l'objectif, et non la simple masse des canons, est le principe juste du commandement de l'artillerie. Ce principe revêt une importance particulière en matière de défense, sujet que nous aborderons plus en détail ultérieurement.

De nos jours, la détection des batteries sur l'ensemble du champ de bataille est généralement rare. En terrain montagneux, elle peut exceptionnellement s'avérer utile localement pour couvrir les angles morts en avant du front principal. Par conséquent, il en va de même pour le commandement de l'artillerie : pas de plan rigide, mais plutôt l'application de principes éprouvés !

Pour acquérir tous les éléments nécessaires à la tactique de combat de l'artillerie, nous nous intéressons maintenant à l'élément le plus important : l'artillerie de corps d'armée qui existe encore aujourd'hui. Puisque la question de son maintien reste en suspens, il est d'autant plus crucial d'en déterminer la valeur et l'importance tactique, car celles-ci méritent une attention particulière lorsqu'elle est remplacée par d'autres unités. La dissolution souvent préconisée de l'artillerie de corps d'armée convertirait en effet, dans un premier temps, toute l'artillerie en artillerie d'unité, c'est-à-dire divisionnaire, et cette mesure saturerait inévitablement le champ de bataille de positions d'artillerie qu'elle ne pourrait tout simplement pas soutenir, compte tenu des importants développements de l'infanterie. Inversement, le haut commandement, voire le commandement suprême de l'armée, serait privé du seul moyen de concentrer une artillerie supérieure sur les points ou les lignes décisifs pour ses objectifs. L'objection selon laquelle de tels moyens ont rarement été utilisés dans nos guerres récentes est loin d'être suffisante, même si elle ne peut être niée. Il serait facile de démontrer que cette omission constituait parfois une erreur, mais elle ne s'est jamais avérée fatale car notre artillerie, durant la guerre franco-prussienne, était qualitativement et largement

supérieure à celle de l'ennemi, et ce, peu après, également parce qu'elle n'était pas encore aussi nombreuse qu'aujourd'hui. L'essentiel demeure cependant l'avenir.

Compte tenu des progrès technologiques et de l'augmentation du nombre d'armements dans toutes les armées depuis lors, il n'est plus crucial de surpasser l'ennemi en nombre total de canons, mais plutôt de faire la différence au moment décisif de la bataille. Ceci ne peut être réalisé qu'avec des forces d'artillerie bien organisées et placées sous le commandement avisé d'un chef d'armée. Pour cette seule raison, il semble hautement impraticable d'affecter d'emblée toute l'artillerie aux divisions. Ce qu'un tacticien abandonne, tout comme un homme politique, est rarement récupéré. Par conséquent, il doit conserver une certaine forme de contrôle sur les ressources nécessaires, et le général commandant, compte tenu de l'organisation actuelle de son corps d'armée, a d'autres raisons impérieuses de le faire. Autrement, son pouvoir de commandement est épuisé une fois qu'il a assigné aux deux divisions leurs objectifs et leurs positions.

Chaque division majeure de l'armée est soumise à cette impuissance face au cours des événements, et ces considérations, comme chacun sait, ont même conduit, en 1866, à une tentative de suppression partielle de la structure de commandement des commandements généraux au sein de la Première Armée et de placement des divisions directement sous le commandement de l'armée. Le succès de cette entreprise est bien connu. Le corps d'armée, dans sa profondeur de marche, représente précisément la capacité opérationnelle d'une journée, et c'est ce dont tient compte le plan de bataille. Lorsqu'on aborde les principes stratégiques, il faut bien sûr examiner plus en détail cette circonstance importante, mais elle rend également la structure du corps d'armée tactiquement indispensable. Par conséquent, il doit également être équipé pour un commandement unifié, conformément à son organisation et à ses divisions. Son droit assuré de commander un nombre considérable de pièces d'artillerie constitue le moyen le plus efficace de contrer les inconvénients de la division, lui permettant de donner et de maintenir la forme et la direction souhaitées de la bataille. Des provisions supplémentaires seront alors superflues dans la plupart des cas. Au sein de l'engagement du corps d'armée, le général commandant affecte ensuite l'artillerie du corps à la division des deux avec laquelle il entend obtenir la supériorité de feu au point décisif. Une méthodologie plus rigoureuse dans ces procédures sera souhaitable lors des batailles futures. Ceci est rendu nécessaire par l'amélioration de l'armement lui-même, la nécessité de corriger notre supériorité et, surtout, l'augmentation du nombre de pièces d'artillerie sur le champ de bataille.

Il est difficilement envisageable de se fier à une conception obsolète de la durée des duels d'artillerie pour orienter les décisions futures. Des pièces d'artillerie de puissance égale à portée normale peuvent s'épuiser aussi rapidement et radicalement que les deux lions se promenant dans les bois dans la fable. Cependant, la leçon pratique de cette fable est bien connue : de telles promenades doivent être évitées autant que possible. De plus, le cours des batailles futures n'est guère prédéterminé par un principe fondamental selon lequel les pièces d'artillerie s'affronteraient d'abord à pleine puissance pour s'anéantir mutuellement, laissant à l'infanterie, dans un second temps, le soin de répéter le même carnage. Une telle vision ne fait qu'exagérer l'application du principe, par ailleurs correct, selon lequel l'artillerie doit initier tout engagement et, bien sûr, viser la supériorité effective. Cette dernière, cependant, ne peut être atteinte par un calcul mécanique. Un tel calcul conduit à une augmentation constante des forces d'artillerie, ce qui, comme on l'a démontré, est une erreur. L'art du commandement s'exprime ici aussi de manière décisive. À notre avis, la victoire appartiendra à celui qui parviendra à dominer l'artillerie au moment décisif. Cela exige un commandement habile, non seulement de forces d'artillerie nombreuses, mais aussi bien organisées et immédiatement disponibles. Cette affirmation sera bientôt illustrée par un exemple relevant du domaine de la rhétorique.

Pour les commandants d'armée, la disponibilité de l'artillerie de corps d'armée est parfois encore plus onéreuse que le corps d'armée lui-même. Sur les vastes champs de bataille de demain, il semble que des déploiements d'artillerie massifs couvrant des zones décisives ne puissent être réalisés qu'en combinant plusieurs unités de ce type. Pour se représenter cette nécessité, on pourrait évoquer des exemples de l'époque napoléonienne, tels que Wagram ou Leipzig. Cependant, ces

exemples sont dépassés, principalement parce que les armes utilisées étaient très différentes des nôtres. Solferino et Saint-Privat en sont les exemples les plus frappants aujourd'hui.

Le général Soleille, commandant de l'artillerie, parvint à rassembler en un temps record une batterie de 100 canons devant le Campo di Medole. Ces pièces provenaient sans doute des stocks disponibles des corps de Niel et MacMahon. Leur action assura la supériorité de feu sur le Campo, permit la progression de l'infanterie française, le repli de MacMahon sur Cavriana et, par conséquent, la victoire. L'ennemi disposait d'un avantage en munitions ; cependant, celles-ci étaient stockées dans les réserves de la Deuxième Armée et dans les réserves générales des deux armées, et n'étaient manifestement pas immédiatement disponibles pour une contre-attaque, ou du moins ne furent pas utilisées. À Saint-Ail, le 18 août 1870, deux unités d'artillerie de corps, celles des Saxons et des Gardes, furent immédiatement disponibles, et celle du Xe Corps intervint également en fin de bataille, notamment après la prise de Saint-Privat. Rassemblée de leurs bases sous un commandement unique, cette force comptait 120 canons. Sous leur influence, deux corps d'armée purent attaquer la position ennemie du côté de Roncourt. Les Lestériens conservaient leur artillerie divisionnaire pour leurs propres besoins. De tels efforts conjoints requéraient cependant l'intervention du commandement de l'armée. Or, les généraux en chef ne peuvent parvenir à un accord sur de telles questions en temps opportun. D'ailleurs, le IIIe corps avait également prêté main-forte au IXe corps avec son artillerie avant Montigny-la-Grange, preuve que de telles actions se produisaient probablement déjà à cette époque. Mais globalement, une telle planification de bataille était dépassée. Les batailles futures ne doivent pas en être dépourvues. Leur vaste étendue sera composée d'une grande variété de tâches, et leur offensive ne peut plus se limiter à la simple recherche d'une supériorité en artillerie partout et en tout point. La crise d'artillerie avant Montigny-la-Grange-Amanvillers le démontre amplement. Elle survint faute de consensus sur le principal point d'attaque et fournit l'exemple évoqué précédemment.

Cette bataille, avec l'armement de l'époque, exigea de toutes les composantes de l'armée, qui se rassemblèrent progressivement, une patience bien plus grande que celle développée à ce moment-là. De plus, les situations défensives, même lors d'une offensive, peuvent parfois être gérées avec une artillerie considérablement moins importante que celle nécessaire à une offensive immédiate, pourvu que le point décisif soit atteint grâce à la supériorité d'artillerie. Cette méthode d'action, dans le cas présent, consistait notamment à prolonger la bataille jusqu'au lendemain et à garantir la disponibilité de forces d'artillerie importantes et rapidement mobilisables sous le commandement du général. L'artillerie de corps remplit encore aujourd'hui ces fonctions essentielles. En effet, un déploiement d'artillerie à grande échelle, parfaitement maîtrisé, jouera un rôle crucial dans les batailles futures.

Après cet aperçu des principales missions de l'artillerie lors des batailles offensives en campagne, il convient désormais d'examiner son efficacité dans les tâches spécifiques du combat. Le Règlement de l'Armée et de l'Artillerie énonce, dans sa section relative à l'« Avancement et à la mise en position de tir », les règles générales régissant la procédure à suivre : la communication entre les unités de reconnaissance et de commandement, la vitesse d'avancement, l'utilisation du terrain, le moment de la convocation des commandants de bataillon, puis du commandant de batterie et leurs préparatifs, le niveau de couverture efficace pour les canons et l'ouverture de feu la plus surprenante possible. L'ensemble de ces éléments constitue une chaîne d'exigences, notamment en matière de stratégie de combat, auxquelles une artillerie bien entraînée doit se conformer. Nous nous concentrerons ici plus particulièrement sur l'exigence n° 283 du règlement, car elle est, à notre avis, déterminante quant à la méthode de déploiement des unités d'artillerie importantes sur le champ de bataille : « Pour l'avancement, les routes doivent être utilisées aussi longtemps que possible. »

Sans aucun doute, les grandes batailles de l'avenir résulteront toujours d'une série de mouvements. Nous n'abordons nullement les cas extrêmes de combats directs, que ce soit par affrontement direct ou contre des positions fortifiées. Ces situations extrêmes ont déjà été traitées dans la section précédente. Mais, même d'une manière générale, une bataille majeure, c'est-à-dire la bataille de campagne offensive de notre époque, doit nécessairement résulter d'une série d'avancées

sur une portion encore considérable des fronts opérationnels déjà resserrés, même en imaginant une marche d'une demi-journée ou d'une journée entière. Au-delà, on se trouve déjà à portée de tir, et il devient trop tard pour élaborer un plan de bataille. Une certaine marche est invariablement le point de départ des batailles modernes, et une confrontation aussi rapprochée des armées rassemblées qu'à la veille de Waterloo semble inconcevable. La taille des armées et la portée de leurs armes l'empêchent. Ainsi, l'attaque, et en elle principalement l'artillerie, exploite le réseau routier disponible le plus longtemps possible. Il est assez évident que, notamment pour l'arme en question, et compte tenu de son poids actuel, les routes constituent le moyen de transport le plus fiable et le plus rapide pour atteindre ses objectifs de combat immédiats.

Napoléon Ier aurait stipulé, lors du développement du réseau routier de ses territoires, que les routes pavées devaient toujours longer les collines, afin de garantir un appui-feu d'artillerie partout par le chemin le plus court. L'importance tactique de cette mesure est indéniable ; toutefois, il est tout aussi certain que sa mise en œuvre soulève des problèmes bien trop importants pour que toutes les autres conditions de circulation puissent être maintenues dans un État civilisé. En matière de transport, la priorité absolue est de réduire les talus abrupts lors de la construction des routes. Seuls les Romains utilisaient une règle pour aplanir le terrain lors de la construction de leurs imposantes routes. Ils ignoraient les avantages des routes sinueuses. Nos routes contournent les principales pentes et élévations, sans se dérober aux détours nécessaires, et laissent ainsi presque toujours les positions d'artillerie, qui visent une domination à longue portée, sur leur droite ou leur gauche. Ainsi, les formations d'artillerie utilisant les routes sont également contraintes, en règle générale, de virer à droite ou à gauche derrière les hauteurs qui dissimulent leur position choisie en colonne, de suivre leur trajectoire et de pénétrer dans la position en flanking à gauche ou à droite (A.E.R. 292). Cette procédure, ou plutôt celle impliquant le virage de la colonne principale et le déploiement subséquent dans la position, est donc considérée comme la norme. Le déploiement préalable et l'entrée dans la position choisie avec un front déjà formé depuis l'arrière sont, pour diverses raisons, beaucoup moins réalisables. Premièrement, une telle procédure doit quitter la route plus tôt, et le réseau routier offre très rarement la commodité de fournir des itinéraires parallèles tels que ceux recommandés dans notre document n° 283. De plus, l'artillerie, dans ses activités de développement au combat, n'est pas la seule à être confrontée à diverses contraintes, d'autant plus que les développements d'infanterie avancés, et donc en partie préalables, sont toujours tactiquement indispensables (A.E.R. 266). Forts de notre expérience et de l'observation approfondie de nombreux scénarios d'attaque, nous pouvons donc considérer le développement des grands corps d'artillerie d'une colonne en une unité unique, se détournant de la direction d'approche, comme la règle, et l'avancée frontale depuis l'intérieur de la zone comme l'exception. Seule cette dernière, soit dit en passant, peut être servie par l'adoption temporaire de la formation en colonne de batteries mentionnée au n° 283. Il s'agit au moins d'une étape transitoire entre la marche et le combat, qui permet de restreindre l'espace en profondeur, facilitant ainsi la liberté de mouvement des autres armes se déployant sur le front, et qui n'a rien à voir avec le déploiement des forces d'artillerie en tant que tel.

Mais la procédure que nous avons ainsi établie comme principe fondamental est, pour d'autres raisons encore, dans la grande majorité des cas l'option la plus appropriée, la plus courte et la plus tactiquement correcte. Il convient de rappeler avec encore plus d'insistance, pour l'artillerie, ce qui a été dit pour l'infanterie concernant le développement à partir d'une colonne en marche profonde et le dégagement du point de déploiement. Aucune situation n'est concevable plus préjudiciable à une opération offensive qu'une position d'artillerie directement en face du point de déploiement. Il n'est pas nécessaire de revenir sur ce point, car il est déjà traité dans ces pages. Une position d'artillerie directement en face du déploiement fait de ce dernier son bouc émissaire et rend ainsi tout développement de combat à partir de cette position pratiquement impossible. Par conséquent, dans tous les cas de ce genre, qui constituent l'immense majorité lors de l'approche d'une attaque, le mouvement de marche doit être accompagné d'une rotation de l'affût à droite ou à gauche, et le mouvement doit être poursuivi jusqu'à ce que la position choisie soit atteinte et que le

point de dégagement soit dégagé. Le simple retournement de tous les canons établit alors le front de bataille.

Le déploiement progressif de la colonne de marche depuis le saillant principal, après deux virages, vers l'aile extérieure double la durée du mouvement, accroît le risque de révéler prématurément les intentions de l'ennemi et, le cas échéant, l'expose progressivement à ses projectiles. Une telle procédure ne se justifie donc que lorsqu'il est impératif de déployer l'artillerie le plus rapidement possible, même si sa puissance est réduite puis augmentée progressivement. Ces cas étant insuffisamment distingués dans la pratique du commandement d'artillerie, ils méritent une attention théorique particulière. Lors d'un combat sérieux, l'ennemi exerce une attraction irrésistible. Par conséquent, un important corps d'artillerie déploie souvent sa batterie principale ou son détachement dès qu'il a la cible en ligne de mire, laissant le reste du déploiement se poursuivre vers l'aile extérieure.

La différence significative en termes de temps consacré et d'effet final des deux méthodes est peut-être démontrée ici le plus clairement, comme pour l'infanterie, par le plus grand exemple historique disponible, à savoir le départ des XI^e et V^e corps d'armée à travers la Meuse et la nature de leur déploiement ultérieur lors de la bataille de Sedan.

Hormis les premiers développements de l'artillerie d'avant-garde dans la procédure d'engagement, l'approche par colonne et unité, s'étendant jusqu'à la position, deviendra probablement la norme pour les grands groupements tactiques. Ce mode de mouvement, avec toutes ses composantes, permet d'occuper avec précision la position à prendre et de s'y adapter avec une grande exactitude dès le départ. La fusion de deux unités d'artillerie de corps d'armée adverses en un large front d'artillerie, à droite et à gauche, s'effectue également plus facilement de cette manière. De plus, puisque, comme démontré précédemment, l'aile d'un grand front d'attaque doit inclure un corps de réserve, le renforcement de la puissance d'artillerie à partir de celui-ci est également facilement réalisable par la même méthode.

En règle générale, il est probable que l'artillerie divisionnaire doive être déployée dès que possible lors des combats des unités interarmes auxquelles elle appartient. Son rôle est d'engager le feu et de préparer celui de l'infanterie. Compte tenu de la supériorité de feu à obtenir, fondée sur la puissance de feu engagée, une limitation du nombre d'artilleries disponibles ne devrait être envisagée que dans de rares cas exceptionnels, d'autant plus que chaque commandant a tendance à considérer sa mission comme la plus importante. Une limitation du nombre de batteries est donc peu probable à ce niveau de commandement, ou du moins certainement pas durable. Il faut également admettre que l'artillerie divisionnaire n'est clairement pas conçue à cet effet. La situation est différente pour l'artillerie de corps d'armée, et pour un déploiement de cette ampleur, une plus grande limitation est souvent nécessaire. Notre analyse précédente de la répartition de la puissance d'artillerie dans la bataille et de son déroulement visait à démontrer que seule une certaine évolution tactique permet de déterminer où, selon les intentions du général, la supériorité de feu la plus écrasante, indispensable à la victoire du jour, doit être concentrée. Les positions d'artillerie constituent l'ossature du champ de bataille. Si leur mise en place est laissée au hasard ou à l'arbitraire des unités, l'ensemble du dispositif est menacé de désorganisation et de paralysie. Or, de telles formations, comme chacun sait, requièrent une puissance de feu considérable, voire, si cela n'est pas toujours impossible, un déploiement plus important que la normale. L'exemple de Saint-Privat a déjà démontré l'importance cruciale des déploiements d'artillerie à grande échelle et a également établi combien Napoléon recourait rarement à ces moyens tactiques. Le général d'artillerie de l'état-major est chargé de leur présentation unifiée. Cependant, cela implique parfois de dissimuler et de maintenir en retrait des unités d'artillerie sur le champ de bataille.

Compte tenu du poids et de la quantité d'équipements disponibles aujourd'hui, leur déploiement exige une force dédiée, maîtrisant les aspects techniques et agissant précisément selon les ordres du commandant. Ce n'est que lorsque l'artillerie de corps d'armée est épuisée, à l'instar des approvisionnements divisionnaires, qu'une telle force devient superflue ; toutefois, dans ce cas, la fragmentation des positions d'artillerie sur l'ensemble du champ de bataille se produit, constituant une menace uniforme et largement inefficace pour l'infanterie unifiée.

Nos réflexions portent désormais sur un autre aspect de la législation relative à l'artillerie qui influence de manière décisive le cours de la bataille. Le règlement n° 266 souligne que l'artillerie doit, en principe, être protégée des tirs ennemis par l'infanterie avancée. L'artillerie ne requiert généralement pas de couverture spéciale. De fait, le contexte des combats assure presque toujours au mieux cette protection, puisque chaque unité de troupes proche des batteries menacées est tenue de leur porter assistance, comme le précise judicieusement le règlement. Or, l'observateur attentif ne manquera pas de remarquer, notamment lors de manœuvres de faible envergure, que très fréquemment, entre autres lors d'engagements rapprochés, l'engagement initial de l'artillerie et de l'infanterie se produit au même niveau, entraînant invariablement les mêmes désavantages. Les formations manquent ainsi immédiatement de la flexibilité nécessaire. Le tir d'artillerie est intrinsèquement et prématurément entravé par les tirs d'infanterie, et le moindre changement de position de l'infanterie, surtout s'il s'agit d'un recul, mais aussi d'un simple déplacement latéral, contraint presque toujours à l'abandon immédiat de la position d'artillerie. Certes, l'artillerie doit pouvoir tenir sa position, même sous le feu de l'infanterie au plus fort de la bataille décisive. Cependant, si le positionnement est identique dès le départ, un résultat défavorable est quasiment certain. C'est pourquoi le commandement des troupes, surtout en début de bataille, doit veiller scrupuleusement à établir un équilibre adéquat. Autrement, une erreur fondamentale, parfois insignifiante au premier abord, peut ruiner le cours de toute une bataille, car l'effet de feu de l'artillerie doit être principalement utilisé à des distances hors de portée efficace de l'infanterie.

Même lors des discussions sur les divisions et structures de marche générales, ainsi que lors de l'examen des règlements d'artillerie concernant les combats rapprochés, il a été constaté que l'affectation de l'artillerie à l'avant-garde était limitée pour diverses raisons. En voici une autre. Si le principal centre de force de l'artillerie suit immédiatement un ou même plusieurs bataillons, afin de constituer d'emblée la force dominante dans cette branche, alors, en cas de rencontre avec l'ennemi, les inconvénients que nous venons de décrire sont pratiquement inévitables. L'artillerie, même à la profondeur de marche requise, notamment après avoir franchi des montagnes ou des rivières, se retrouve isolée et dangereusement pendant un temps considérable. Si l'ennemi dispose principalement de forces d'infanterie immédiatement disponibles dans une telle situation, les forces plus faibles de nos troupes risquent d'être submergées, et la supériorité de feu, y compris celle de l'artillerie, pourrait ainsi être totalement perdue.

Un point commun à tous les aspects du combat d'artillerie abordés jusqu'ici est l'exigence que cette arme trouve sa place définitive sur le champ de bataille dès sa position initiale. Il serait erroné de croire qu'avec le matériel disponible, son poids et son nombre, les ordres donnés sur le champ de bataille pourraient être modifiés sous l'effet accru du feu. Les développements doivent mener à l'occupation des positions adéquates. Ces positions nécessitent des redéploiements bien moins fréquents qu'auparavant, et le matériel est également bien moins adaptable à de tels changements. Mettre en place un important front d'artillerie moderne en position de combat est bien plus complexe qu'on ne le reconnaît souvent lors des exercices en temps de paix. Une fois en position, l'artillerie doit remplir sa mission. La position d'artillerie exemplaire du III^e Corps d'armée à Vionville en est un parfait exemple. Mais le magnifique paysage, qui sera dominé lors des batailles futures, ne peut tolérer un changement de décor aussi radical ; l'espace manque cruellement. Tous les déplacements d'artillerie sur le champ de bataille lors des manœuvres reposent presque toujours sur des conceptions erronées des possibilités offertes par la guerre. Les scènes de bataille omniprésentes de Neuruppin, avec leurs batteries galopant dans une épaisse fumée de poudre sous les explosions d'obus, sont dépassées.

Il est tout à fait justifié que le règlement, dans son préambule, envisage toutes les possibilités de modification des positions de tir. Cependant, ces dispositions ne concernent pas exclusivement la tactique de combat, et notre analyse s'attache à mettre en lumière les principes fondamentaux de la procédure, en évitant les détails superflus. Il est en effet impossible d'examiner chaque cas particulier. Par ailleurs, il convient d'aborder ici le comportement des forces d'artillerie accompagnant l'attaque d'infanterie. Ces forces sont généralement déployées sur le champ de bataille pour assurer l'élément décisif. Ceci concerne les unités d'artillerie qui doivent rester en

soutien direct de l'attaque d'infanterie contre les positions préparées, et dont le comportement a déjà été analysé ailleurs.

Le règlement résume leur conduite à l'article 323. Cependant, un simple soutien moral à l'attaque ne saurait suffire à reconnaître pleinement la performance requise. Il faut admettre qu'avec l'artillerie actuelle, les obus à courte portée atteignent rarement une précision supérieure à celle de la position d'attaque principale, pourvu que cette dernière ait été correctement choisie. Or, l'action finale de l'attaque neutralise souvent cette attaque principale, limitant invariablement son efficacité, au moins de manière indésirable. L'artillerie d'accompagnement, en revanche, s'assure un espace d'action dégagé par sa simple présence et sa participation, et est la seule à pouvoir identifier précisément le point sur lequel l'attaque doit diriger ses tirs. Puisque, comme chacun sait, selon notre théorie générale de l'attaque, la supériorité de feu doit être acquise à ce stade, une telle mesure est non seulement admissible, mais aussi moralement motivante ; elle renforce matériellement l'attaque et lui apporte un soutien crucial dans sa phase finale. Le fait qu'elle contienne déjà la première étape de la poursuite n'est qu'évoqué ; la conduite à Lektore a déjà été abordée dans ces discussions. Toutefois, il est évident qu'un tel appui à l'attaque ne peut être fourni que par des unités d'artillerie isolées ; pour des unités plus importantes, l'espace serait insuffisant, notamment face à des positions retranchées. Celles-ci restent donc à leur place et conservent leurs rôles actuels.

Nous passons des théories sur le comportement général de l'artillerie au combat à la dernière question en suspens : à quelles distances, même approximatives, cette arme peut-elle le mieux remplir son rôle de domination sur le champ de bataille ? De ce qui a été dit jusqu'ici, nous avons déjà tiré trois indications permettant apparemment de formuler une loi, à savoir :

1. Les développements de l'artillerie doivent être précédés par des développements de l'infanterie ;
2. leurs meilleurs effets se situent hors de portée des tirs de l'infanterie ennemie ;
3. les positions importantes de l'artillerie sur le champ de bataille ne devraient, si possible, pas être modifiées.

Pour un mathématicien de génie qui prendrait la bataille comme exemple, le placement optimal des pièces d'artillerie pourrait sans doute être déterminé à partir de ces trois grandeurs, complétées par une quatrième mesurant la longueur des trajectoires des tirs de canon et de fusil d'infanterie. Malheureusement, même le meilleur mathématicien peut se révéler un tacticien assez maladroit. La bataille n'est pas un simple exercice mathématique ; 2×2 n'est pas toujours égal à 4, et si sa forme géométrique exerce une certaine influence, celle-ci reste toujours d'ordre fondamental. Le commandant doit conclure qu'une portée de tir standard est encore moins acceptable pour un usage pratique au combat avec cette arme qu'avec l'infanterie. La portée efficace de ses tirs est devenue bien trop vaste, et le terrain, sur lequel elle n'a aucun contrôle, joue un rôle décisif. Évaluons donc d'abord les performances intrinsèques du canon de campagne.

La portée efficace de l'arme utilisée lors de la dernière campagne dépassait à peine 2 000 mètres contre des cibles réelles, alors que nous disposons désormais d'un obus à fragmentation, indépendant du terrain, atteignant 4 500 mètres, et d'un obus explosif dont l'effet s'étend encore au-delà. Il convient également de préciser que, d'après les résultats des tirs, la précision de l'arme n'augmente pas significativement au-delà de 2 000 mètres lorsque la distance à la cible diminue. Par conséquent, 2 000 mètres pourraient être considérés comme la portée standard, car ils se situent hors de portée immédiate de toute action d'infanterie ennemie d'envergure, et à partir de cette distance, des combats offensifs peuvent être menés sans changement de position. Cependant, les circonstances spécifiques de la guerre, et notamment le terrain, ne permettent presque jamais de respecter une règle aussi stricte.

Considérons le cas le plus simple et le plus fréquent : deux hauteurs, dont l'une est occupée par l'ennemi, se font face à une distance de 3 000 à 4 000 mètres. Aucune progression vers l'autre position ne peut se faire sans s'exposer aux tirs d'artillerie ennemis, sans compter qu'il est évident qu'aucune position d'artillerie dominante ne se trouve dans la vallée qui les sépare. Le duel d'artillerie doit donc commencer à partir de la distance susmentionnée. Cet exemple suffit à démontrer que les mesures en mètres n'ont aucune valeur contraignante. Le principe correct doit

être formulé autrement, et à cet égard, le Règlement d'artillerie de l'Armée (RAA) fournit la seule formulation valable pour l'attaque (321) : la première position de tir doit toujours être choisie aussi près que les conditions le permettent. En revanche, le règlement s'affranchit de toute distinction en longue, moyenne et courte portée. Ces distinctions sont obsolètes car elles n'apportent que peu d'éléments tactiques en elles-mêmes. Le commandant doit connaître l'effet de son arme, et c'est ce qui détermine son utilisation. Les limites de telles possibilités résident toutefois dans les principes découlant des trois aspects mentionnés précédemment. La théorie du combat aboutit ainsi à la même loi pour cette arme que celle établie antérieurement pour l'infanterie. Tenter de lier le déroulement de la bataille aux distances semble constituer la plus grande erreur tactique, même s'il est erroné d'ouvrir le feu à une trop grande distance de l'ennemi. Cependant, toute distance excessive dans l'espace peut être améliorée par un rapprochement. Si, exceptionnellement, cela s'avère impossible, un changement de position des batteries interviendra inévitablement au cours de la bataille. Les inconvénients de cette approche ont déjà été évoqués.

De plus, ce traité n'entrera pas dans les détails concernant le commandement, la conduite de tir ou l'emploi spécifique de l'artillerie à cheval. De tels détails reviendraient à répéter les règlements, ce qui n'est pas l'objet de cet ouvrage. Son but est de mettre en lumière le rôle de cette arme dans l'organisation et l'exécution de l'ensemble de la bataille offensive, et cet objectif semble avoir été atteint grâce à la discussion précédente. Nous nous intéressons maintenant aux batailles défensives, qui ne nécessitent pas de développement supplémentaire, les aspects communs aux deux formes de combat ayant déjà été mentionnés.

H. Bataille défensive

À première vue, le rôle défensif semble le mieux adapté à la nature même de l'arme. Pourtant, c'est précisément dans ce rôle que les erreurs typiques d'utilisation de l'artillerie se produisent le plus souvent. Le terrain est généralement déjà connu, ayant été cartographié et repéré depuis un certain temps, même bref. Cela confère aux défenseurs un avantage sur l'attaquant. Mais en règle générale, le temps disponible pour les traversées opérationnelles est trop court pour préparer la position, et il est gaspillé en dispositions hâtives qu'il faut ensuite modifier au gré des décisions ennemies. Ainsi, ce n'est pas seulement avec cette arme que surviennent ces développements répréhensibles, prématurés et donc téméraires, qui doivent ensuite être reportés à plusieurs reprises, voire complètement abandonnés, car il s'avère que c'est un autre front qui est attaqué. C'est la raison pour laquelle on déploie (et souvent l'ennemi aussi) des batteries, on les démonte et on les redéploie, on abandonne les hauteurs déjà occupées, on effectue des allers-retours, et finalement, on cède l'avantage en matière d'efficacité des projectiles à l'ennemi. La tendance à en faire trop, à vouloir obtenir le meilleur résultat possible, conduit finalement à négliger même le simplement suffisant.

Une reconnaissance menée avec rigueur joue un rôle crucial dans la préparation des combats défensifs. Elle permet ensuite le déploiement approprié de la puissance de feu, notamment de l'artillerie, depuis des positions dissimulées adéquates, d'où l'on peut équilibrer les distances aux différentes positions de tir potentielles. Le terme employé par la réglementation décrit parfaitement l'objectif sous-jacent de toute la procédure. Grâce à une reconnaissance adéquate de l'ennemi, on dispose toujours des itinéraires les plus courts et on conserve au maximum l'effet de surprise. Ce n'est que lorsque les principales lignes d'approche de l'ennemi sont clairement identifiées que l'occupation des positions d'artillerie en posture défensive devient généralement possible. Le fait que ces positions nécessitent une couverture prudente et méthodique est inhérent à la nature de la mission. Seule l'évitement des erreurs décrites permet à l'artillerie défensive de tirer pleinement parti des avantages considérables que lui confère la position d'attente.

Il n'est pas question ici de répéter toutes les instructions de défense fournies par le règlement. Ce serait superflu et une perte de temps, car le règlement lui-même a une portée bien plus grande que ce que ces pages peuvent laisser entendre. De plus, l'arme elle-même sait mieux que quiconque où placer le couvert ou le camouflage sur sa position assignée et comment

positionner la pelle. Il convient toutefois de souligner clairement combien le règlement insiste sur la perspective d'ouverture du feu sans la contraindre à des distances spécifiques. Partout, le facteur primordial est la nécessité tactique, c'est-à-dire l'importance des cibles présentées, et non les seules capacités techniques de l'arme. Ainsi, le principe, déjà remis en question dans l'infanterie, selon lequel la défense ouvrira toujours le feu, ne constitue pas une loi universellement contraignante.

À l'inverse, notre travail, comme pour les tactiques offensives, se concentre sur les principaux aspects de la bataille et les structures organisationnelles qu'ils requièrent. Dans toutes les batailles défensives perdues de l'histoire récente, la défaite s'explique par l'inadéquation de la défense opérationnelle face à l'offensive ; l'encerclement a presque toujours abouti à une victoire décisive, voire anéantissante. Les opérations précédentes étaient mal orientées, convergeant vers des positions centrales qui ont ensuite succombé aux effets concentriques de l'attaque. Königgrätz et Sedan en sont des exemples, et même Gravelotte-Saint-Privat illustre le phénomène concluant selon lequel l'attaque finit par l'emporter sur l'aile extérieure au point décisif. Sur le champ de bataille, de tels phénomènes doivent bien sûr être contrés par une leçon. Il convient de rappeler que le déploiement d'artillerie dont il est question ici présente déjà, dans la plupart des scénarios de manœuvre, une tendance profondément ancrée à privilégier, en situation défensive, de vastes positions d'artillerie centrales à longue portée. Cela facilite l'encerclement de l'ennemi, et même si tous les avantages résident initialement dans la position centrale d'artillerie bien organisée, l'effet concentrique contre une telle position est finalement d'autant plus dévastateur, voire totalement destructeur. Les positions défensives ne restent compétitives que tant qu'elles offrent un espace suffisant et donc une liberté d'action. Cela ne préconise en aucun cas des extensions frontales excessives lors des opérations tactiques, mais la capacité d'effet concentrique doit être maintenue ; un tir purement excentré est, à terme et avec certitude, rendu inefficace par l'armement actuel. Les conditions de succès d'une opération défensive sont donc exactement les mêmes que celles d'une opération offensive. Jusqu'à la bataille défensive, l'armée devra rester mobile au même titre que son adversaire. Si le maintien d'un terrain fort et redoutable promet initialement de grands succès militaires, il comporte également de grands dangers. Ainsi, les principes régissant le fonctionnement de l'artillerie défensive deviendront très similaires à ceux que nous venons d'évoquer dans le contexte de l'attaque, et seules les circonstances spécifiques du déroulement de la bataille pourront révéler où, selon les intentions du commandant, le feu d'artillerie devra être concentré. Dans de nombreux cas, les déploiements remplacent les marches de plus grande envergure. Seul le corps de réserve, déjà mentionné dans le contexte des tactiques d'infanterie, avec sa formation en échelon jusqu'à une journée de marche du front principal, nécessite naturellement des marches préalables avant son déploiement au combat. Sa mission est comparable à celle de Blücher à Waterloo ou de la Deuxième Armée contre Chlum, actions offensives dont le traitement a déjà été abordé.

Ces pages n'aborderont pas la question des camps retranchés et de leur traitement. Depuis Bunzelwitz, notre armée n'a plus jamais cherché refuge dans une telle position. En temps de même, la nécessité et l'épuisement avaient contraint le grand roi à recourir à cette mesure désespérée, et son échec ne fut pas uniquement dû au fait que le redoutable commandant de l'époque en était à la tête. Cela, à lui seul, engendra le respect moral nécessaire. Si cette méthode est choisie pour une unité d'armée temporaire, isolée et intégrée à une opération par ailleurs mobile, les circonstances locales déterminent les tactiques de combat à un point tel qu'elles ne peuvent être prédéterminées par des principes généraux ; leur amélioration par la fortification relève du génie. Ces propos visent simplement à prévenir l'objection selon laquelle nos discussions sur les principes des multiples modes de combat possibles auraient laissé une lacune.

I. Retraites

Quelques remarques sur les principes de l'artillerie dans les actions d'arrière-garde ne sont pas nécessaires. Si, comme indiqué précédemment, l'artillerie a pour mission première la poursuite tactique initiale après une victoire chèrement acquise, elle est également la force la plus importante pour couvrir les retraites. Son mode d'action conjoint avec l'infanterie à cet égard a déjà été abordé

au chapitre précédent. Cependant, son rôle en position d'arrière-garde n'est pas encore pleinement traité. Cette dernière, comme chacun sait, privilégie les positions avec des obstacles en avant du front, obligeant l'ennemi à effectuer des manœuvres de flanc ; si de telles positions sont indisponibles, il est préférable d'opter pour des positions avec des fronts de tir courts et puissants, qui contrôlent le terrain sur une vaste zone et sont difficiles d'accès sur les flancs. Des renforts d'artillerie importants, dont les effets nécessitent des déploiements, sont ici parfaitement appropriés. Par conséquent, ouvrir le feu tôt à longue portée est souvent particulièrement avantageux, car le but de la bataille n'est pas la victoire militaire, mais le gain de temps. Si une cavalerie suffisamment nombreuse couvre la retraite et maintient l'ennemi sous sa coupe, la résistance peut souvent être maintenue un certain temps dans ces positions sans qu'un combat décisif ne soit finalement livré. Pour l'infanterie, le maintien d'une formation serrée est, bien entendu, essentiel ; autrement, un retour sans défaite est impossible.

K. Conséquences des pertes de bataille

Les pertes au combat et leurs conséquences tactiques immédiates présentent un caractère particulièrement particulier avec cette arme. La question de savoir si l'amélioration des armes augmente les pertes globales au combat en pourcentage reste sans réponse. Une approche purement théorique serait présomptueuse si l'on tentait d'y répondre. L'expérience, du moins lors des opérations victorieuses, a jusqu'à présent contredit de telles hypothèses. Certes, dans certains cas, les résultats obtenus avec les armes à feu contre l'attaque furent tout simplement dévastateurs, et les actions frontales en terrain découvert, sans supériorité de feu préalable, en constituent les exemples les plus frappants. Mais globalement, et malgré cette témérité tactique, les pertes à Saint-Privat et même à Vionville ne sont pas encore aussi élevées, en pourcentage, qu'à Leuthen, Möckern ou Borodino. Les crises deviennent plus aiguës, peuvent parfois conduire à l'anéantissement d'unités entières, mais elles sont de ce fait plus brèves, et le déroulement plus rapide de la bataille décisive, qui se déroule sur un secteur du champ de bataille, évite les pertes ailleurs. De tels calculs, cependant, ne tiennent pas la route dans des situations comme celle de Sedan pour l'armée française. Si, avec l'armement actuel, l'opération parvient au succès sans précédent d'encercler complètement l'armée ennemie, de sorte que les obus de toutes parts atteignent le centre de son rassemblement, alors il ne reste plus qu'à l'anéantir jusqu'au dernier homme. Le Bois de la Garenne fut un enfer pour des hommes sans défense ; aucun soldat ne peut nier sa profonde compassion pour ces troupes courageuses. Ce cas ne fournit aucune base pour évaluer les effets des armes sur le champ de bataille en général. Il rend la cessation des hostilités inévitable car il a conduit à un désarmement total. Il incombe aux opérations défensives d'éviter de telles situations.

Jusqu'à présent, cependant, des forces d'artillerie d'une telle puissance et d'un tel nombre ne se sont jamais affrontées, comme ce sera bientôt le cas. Même si l'expérience acquise sur le champ de tir et les performances au combat réel doivent être minimisées, l'hypothèse selon laquelle cette confrontation produira des effets dévastateurs disproportionnés en un laps de temps plus court est loin d'être infondée. Or, les pertes subies avec cette arme ont des conséquences tactiques totalement différentes de celles subies avec les autres.

Un bataillon d'infanterie peut sortir d'une bataille décimé et conserver son effectif restant aussi utile et viable qu'auparavant, pourvu que son moral ne soit pas affecté. Une brigade de cavalerie, qui attaque avec succès malgré de lourdes pertes, sera rapidement de nouveau opérationnelle une fois ses forces regroupées et les chevaux rétablis. Si elle est mise en déroute, rien ne l'empêche d'être réengagée avec ses effectifs restants pendant au moins une journée. L'artillerie, engagée dans une bataille décisive contre une arme identique, même si elle l'emporte, ne peut en sortir qu'avec une mobilité fortement réduite. Il va de soi que cette réduction est d'autant plus importante en cas de défaite. L'équipement de l'artillerie de campagne est devenu lourd ; six chevaux ne suffisent pas toujours pour se déplacer avec une charge de combat complète, surtout en terrain difficile, et ne garantissent pas un succès total. Il faut parfois faire appel à des hommes ou à un véhicule de remorquage. Apparemment, pour des raisons d'efficacité, le poids a été

considérablement augmenté. La prochaine invention dans ce domaine visera principalement à réduire le poids de l'arme sans diminuer sa puissance de feu. Cette affirmation ne requiert guère de clairvoyance prophétique, car les exigences des combats nécessitent des forces d'artillerie qui restent mobiles pendant de longues périodes ; autrement, leur efficacité est parfois complètement perdue.

Ces circonstances actuelles imposent de fait une forme de combat qui limite autant que possible les changements de position, et nous avons démontré que les performances de l'arme s'y prêtent parfaitement. L'artillerie de campagne est devenue une arme bien plus statique qu'auparavant. Ses capacités de tir le permettent, et son poids l'y contraint. Néanmoins, ces difficultés inhérentes à la nature même de l'arme sont plus importantes en opération offensive qu'en défense. Dans ce dernier cas, des dispositions plus rigoureuses peuvent être prises pour la protection des piques et des affûts hippomobiles, mais il a déjà été démontré que, même en bataille défensive, la conduite de cette arme ne doit jamais se limiter à la seule défense.

Même pendant la bataille, l'impact des pertes subies lors de l'attaque peut révéler que les batteries désignées pour la suivre ne sont pas facilement mobilisables après un échange d'artillerie lourde. Il faudra alors les équiper de chevaux et de matériel opérationnel au détriment de l'ensemble des forces, car l'idée de les maintenir en réserve à cette fin est totalement inacceptable. Cela affaiblirait les forces disponibles pour le combat d'artillerie principal pour un objectif secondaire, compromettant ainsi tout succès. Ce type de prudence excessive, qui consiste toujours à réserver des ressources pour des occasions particulières, comme la couverture de la retraite, au lieu de rechercher la force maximale pour la victoire, a toujours été étranger à notre conception de la guerre. Si on leur en laissait le choix, ces derniers préféreraient donc renoncer aux batteries accompagnant l'attaque plutôt que d'accepter une perte de puissance qui affaiblirait le duel d'artillerie décisif.

Mais même après une victoire militaire majeure, le commandement de l'armée ne pourra probablement pas compter sur une artillerie immédiatement disponible et en parfait état de fonctionnement. Il lui faudra sans doute toujours plusieurs jours de réapprovisionnement pour retrouver sa pleine mobilité, ce qui constituera un obstacle de taille à toute poursuite vigoureuse. Par conséquent, la situation de l'artillerie sera similaire pour le camp vaincu. La quantité de matériel abandonné après des combats acharnés et tombé entre les mains du vainqueur sera forcément bien plus importante. Dans une perspective de guerre réaliste, les canons n'ont jamais été considérés comme de simples trophées ; mais de nos jours, les canons qui restent opérationnels jusqu'à leur immobilisation témoignent de la ténacité inébranlable de leurs servants. Une résistance véritablement tenace implique, de toute évidence, de ne pas tirer la plupart des obus en cas de défaite. Sacrifier toute une armée pour sa propre défense n'a pas été, du moins jusqu'à présent, le but des batailles au sens clausewitzien du terme, et ne le sera pas à l'avenir. L'exemple héroïque de l'artillerie autrichienne à Königgrätz donne un aperçu des futurs scénarios de bataille avec notre artillerie actuelle, certes performante, mais difficile à mobiliser.

L. Limites de la dépendance et de l'autonomie du commandement

En conclusion de notre chapitre sur les tactiques d'artillerie, il convient de souligner explicitement le rôle de cette arme au sein du commandement général. Tout au long du Règlement d'artillerie, le principe d'une utilisation de cette arme conforme aux intentions du commandant est mis en avant. Cet aspect important est souligné lors de la prise de position de tir initiale (264), du changement de position (315), de la défense en vue de l'ouverture du feu (328) ou du retrait temporaire des batteries (330). Toutefois, l'esprit du règlement implique également clairement la nécessité d'une intervention autonome de cette arme (315). Cette exigence est fortement soulignée aux sections 324 et 325, qui contiennent respectivement les instructions relatives à la poursuite et à la conduite à tenir en cas d'échec d'une tentative d'assaut. Ceci est également évident à la section 325. La conduite générale de l'artillerie défensive décrite à la section 330 requiert impérativement la coopération proactive et concertée des commandements d'artillerie.

Avec cette arme en particulier, le dualisme inhérent à tout commandement de troupes – obéissance et autonomie de décision – se manifeste pleinement. Un commandement d'artillerie sans initiative jusqu'aux batteries est tactiquement inefficace. Même le déploiement initial d'une importante ligne d'artillerie exige impérativement la participation active de tous les éléments de commandement ; sans cela, son uniformité rapide et son efficacité optimale ne peuvent être atteintes en temps voulu (286). Les articles du règlement (276 à 292) : « Choix de la position de tir » et « Avancement et entrée dans celle-ci » en apportent une preuve convaincante. Les mesures à prendre varient jusque dans les moindres détails d'un cas à l'autre, et même au sein d'un même cas, les actions des différentes unités diffèrent. Les mesures à appliquer de manière appropriée concernant l'identification et l'utilisation optimale d'une position, ainsi que sa formation et ses groupements avant et pendant sa prise, sont devenues si diverses qu'une action uniforme est totalement impossible. « Une procédure uniforme pour les batteries n'est pas requise », stipule le règlement n° 283, et de ce fait, une coresponsabilité totale s'étend à ces sous-positions, et il est explicitement indiqué que le commandement supérieur ne doit pas se préoccuper de telles questions ni s'encombrer de telles charges.

À mesure que les combats s'intensifient et progressent, les exigences envers le commandement de l'artillerie augmentent considérablement. Attendre passivement les ordres d'intervention dans l'évolution de l'engagement conduira inévitablement l'artillerie à manquer le moment opportun, que ce soit en attaque ou en position préparée. Par conséquent, l'obéissance inconditionnelle – c'est-à-dire un dévouement total aux intentions du commandement supérieur – est le principe primordial pour cette branche des forces armées ; sans cela, le déroulement harmonieux des opérations est impossible. Il va de soi que toute erreur commise par une batterie à cet égard a des conséquences bien plus graves que celle d'une compagnie. Si un tel équilibre entre les deux facteurs de commandement que sont l'obéissance et l'autonomie est atteint grâce à l'entraînement, alors l'exigence réglementaire sera satisfaite : « l'initiative du tir d'artillerie sera contraire aux intentions du commandant de section ou les devancera » (315).

Le commandant d'artillerie doit d'abord recevoir du commandant les ordres nécessaires à la conduite du combat. Cette exigence est désormais explicitement énoncée dans le Règlement 259, qui précise la nature de l'ordre requis. Cet ordre doit contenir tout ce que le subordonné (en l'occurrence, le commandant d'artillerie) ne peut ordonner de manière indépendante (F.O.I., 4). Ainsi sont déterminés le flanc, parfois le point d'engagement initial de l'artillerie, et le moment de l'ouverture du feu (2c). Seul ce que le commandant juge particulièrement important est explicitement ordonné ; le reste relève de l'action indépendante du commandement d'artillerie. Le subordonné doit s'imprégner de la pensée du commandant, et cette connexion mentale doit se maintenir tout au long du combat, afin qu'il la conserve, que ce soit en la demandant ou en la devinant occasionnellement, en la suivant ou en s'y adaptant. Le commandant en chef doit concentrer son attention sur de trop nombreux éléments pour déterminer à l'avance toutes les mesures d'artillerie nécessaires au bon déroulement du combat. Toutefois, lorsqu'ils se concentrent sur l'arme, ils doivent néanmoins rester engagés, dans l'esprit de leur commandant, au bon endroit et en fonction de l'objectif décisif de la bataille. Il ressort de ce qui précède ce que signifie une initiative habile et exigeante dans le commandement de l'arme. Il sera donc souvent judicieux de laisser un officier auprès du commandant en chef dès que le commandant de l'artillerie prend lui-même le commandement.

M. Types d'exercices

Les informations nécessaires concernant les types d'exercices utilisés pour développer la maturité tactique de l'artillerie ont déjà été fournies à la fin du deuxième chapitre et n'ont donc pas besoin d'être répétées ici. Cependant, ce n'est qu'après la conclusion de ce chapitre que la nature du matériel tactique mis à la disposition des grandes unités d'artillerie pour les exercices de terrain de plusieurs jours apparaîtra clairement. Tous les scénarios mentionnés ici — attaque ou défense, retraite ou poursuite, contre des positions préparées, lors d'engagements ou à partir de points de

désensablement — doivent être systématiquement présentés dans le cadre le plus restreint possible d'une situation de guerre réelle. Des hypothèses trop éloignées des circonstances générales de la guerre occultent généralement les exigences militaires élémentaires, car elles permettent une grande variété d'interprétations. Par conséquent, l'effectif d'un régiment est parfaitement suffisant à ces fins d'entraînement. Rien ne semble plus inapproprié que de réunir toutes les batteries d'un corps d'armée pour démontrer leur activité de combat au sein du cadre tactique de ce vaste corps. Sans tenir compte des autres branches des forces armées, ces hypothèses deviennent intenables, et l'exercice, déployé sur une zone aussi vaste, ne permettait pas une supervision rigoureuse par l'officier commandant, pourtant essentielle à ce niveau d'entraînement. Le rassemblement ponctuel de toute la brigade d'artillerie permet néanmoins de simuler les formations de combat réelles en véhicules et en escadrons, afin de s'exercer aux manœuvres tactiques, au positionnement et aux changements de position, à la retraite et à la poursuite. La pleine puissance de ces forces imposantes lors du déploiement, de l'avancée et du repli devient alors manifeste aux jeunes officiers, et seule cette expérience permet une véritable compréhension de l'étendue des capacités de combat.

Aussi simples que puissent paraître les formes tactiques de l'artillerie de campagne, les difficultés techniques liées à l'utilisation de cette arme, composée d'hommes, de chevaux et de véhicules, sont considérables. Ces difficultés augmentent si rapidement avec le nombre de véhicules à déplacer qu'il n'est pas garanti que même le spécialiste le plus expérimenté puisse surmonter aisément les défis posés par une force importante et prête au combat s'il n'y a pas été préalablement confronté et n'a pas éprouvé ses décisions et ses mesures en conséquence. Ici, comme pour toute arme, il est absolument essentiel que l'artilleur comprenne d'abord ses propres capacités, c'est-à-dire la technologie de son utilisation, avant d'interagir avec d'autres éléments.

7. Styles de combat de la cavalerie

A. Limites du matériel pédagogique tactique

Ce livre n'a pas pour but d'aborder les aspects techniques de l'utilisation de cette arme. Elle ne fait pas partie intégrante des opérations de combat de l'armée et demeure indépendante de sa formation et de l'interaction de ses composantes. À tous les niveaux d'opération, la cavalerie opère en avant de la ligne principale. Au sein des divisions et unités de cavalerie divisionnaires, elle remplit des missions de reconnaissance, et son comportement tactique ponctuel lors de telles opérations est indissociable de ces missions. Elle relève donc du domaine opérationnel dans lequel elle est employée. Ce sujet est par conséquent fondamentalement sans rapport avec les considérations présentées dans cet ouvrage.

Ce n'est que lors des batailles décisives que les divisions de cavalerie s'approchent des gros corps de combat ou se déplacent derrière leurs flancs. C'est seulement alors que les principes de coopération tactique avec l'artillerie entrent en jeu, ce qui implique presque toujours d'exploiter les succès de cette dernière. Cependant, la manière dont s'opère le passage de la performance stratégique à son déploiement tactique ne saurait être l'objet d'une théorie purement axée sur le combat. L'opération elle-même fournit l'impulsion et les contraintes nécessaires. Par conséquent, nous laisserons ce sujet de côté pour l'instant. Nous y reviendrons certainement en temps voulu.

B. La pancarte des divisions de cavalerie au combat

Mais même au sein de la bataille, comme mentionné précédemment, les divisions de cavalerie ne constituent pas une unité spécifique à laquelle on pourrait théoriquement assigner, comme aux autres, un rôle limité ou une fonction précisément définie. Elles y sont rattachées de manière plus ou moins lâche, attendant le moment de leur intervention. Très rarement liées à d'autres structures de commandement, tout au plus exceptionnellement, mais toujours de manière lâche et dépendantes, pendant de courtes périodes, des décisions d'une seule unité sur le champ de

bataille, elles privilégieront généralement des déploiements en retrait et dissimulés derrière ou sur les flancs d'un vaste front. En règle générale, leur position en retrait du centre de l'armée sera moins favorable. Elles doivent y éviter de devenir une cible, et cette grande retenue, à son tour, entrave leur intervention opportune. Le cavalier est également contraint à d'énormes détours et retarde la formation des formations de combat les plus efficaces s'il ne décide pas de traverser ses propres lignes de feu pour atteindre son objectif à temps. Ce faisant, cependant, il perd presque toujours son allié le plus précieux : l'appui-feu. Seule une nécessité absolue justifiera le recours à une telle mesure. (Attaques de la cavalerie française à Wörth et Sedan, mais aussi intervention de la cavalerie allemande à Vionville.) Le Règlement d'exercice de la cavalerie, n° 354, fournit les instructions correspondantes.

Tout d'abord, examinons plus en détail le rôle de la cavalerie sur le flanc d'un front. Le positionnement rapproché des troupes, tel que décrit dans notre premier chapitre lors de l'analyse de la bataille de Friderician, est considérablement plus complexe compte tenu de l'échelle et de l'armement actuels. Par conséquent, toutes les manœuvres tactiques requises sollicitent davantage l'endurance des chevaux, et l'entraînement général de la cavalerie est, à juste titre, axé sur la satisfaction de ces exigences. Cependant, cette situation impose également une limite naturelle à la distance de déploiement. Celle-ci ne peut être fixée aussi loin que ce que les discussions précédentes (chapitre 3) autorisaient pour le corps de réserve, en se basant sur la distance d'une journée de marche. Toute intervention dont la cavalerie pourrait avoir besoin à un moment donné surviendrait alors trop tard. Nous concluons donc que la position la plus appropriée pour la division de cavalerie se situe généralement entre le flanc déjà engagé et le corps de réserve, s'il existe. Ainsi, au moins pour le début de la bataille actuelle, nous serions parvenus à un lien entre deux forces qui opèrent encore séparément, et qui peuvent intervenir en toute liberté d'action à droite ou à gauche, selon les opportunités tactiques qui se présentent.

Mais ce corps de réserve est là pour intervenir dans la bataille, et il le fait sans aucun doute selon les besoins et la situation, soit pour déborder l'aile ennemie, soit pour repousser une attaque. La position ultérieure de l'unité de cavalerie en question dépendra de l'évolution de ces circonstances. Si le premier scénario se déroule parfaitement, la division de cavalerie peut automatiquement reprendre sa position normale sur l'aile extérieure du champ de bataille, ou, si nécessaire, grâce à un redéploiement opportun et minime. On trouve des exemples historiques à l'appui de cette affirmation, comme par exemple la position de la 1^{re} division de cavalerie par rapport au Xe corps et à la 5^e division d'infanterie le jour de la bataille de Beaune-la-Rolande. Le fait qu'elle n'ait pas été déployée est sans importance. Notre analyse porte sur l'organisation générale des éléments opérationnels au sein de la bataille. Le déploiement de la division de cavalerie a créé la possibilité d'une intervention au combat, indépendamment du moment de l'arrivée de la 5^e division d'infanterie.

Si toutefois ce corps de réserve réussit à se défendre contre un encerclement ennemi, l'écart demeure, du fait de sa distance intrinsèquement sécurisée par rapport à l'aile de combat, à partir duquel la division de cavalerie peut intervenir avec la marge de développement nécessaire.

Dans les batailles modernes de grande envergure, il arrive que plusieurs divisions de cavalerie soient disponibles sur un flanc, situation traitée dans le Manuel d'artillerie de la Cavalerie (KER), dans sa circulaire n° 353. Se pose alors la question de savoir si ces divisions doivent se regrouper rapidement en une seule force massive ou rester divisées. Forts de l'expérience de la campagne de 1866, nous savons que la structure du corps de cavalerie – c'est-à-dire l'intégration organique de vastes masses de cavalerie en une unité opérationnelle – doit s'inscrire dans une stratégie à long terme. La cavalerie doit également marcher en divisions sur le champ de bataille pour pouvoir agir efficacement et simultanément. Une division de cavalerie, avec ses six régiments, possède l'effectif normal requis à cet effet. Cependant, la situation est différente au combat. Lorsque deux corps de cavalerie se rencontrent, les circonstances déterminent le moment de leur regroupement, et la circulaire n° 353 précise la procédure à suivre. Ce regroupement peut avoir lieu avant l'action conjointe, ou pendant et au cours de celle-ci. Dans ce dernier cas, deux escadrons de cavalerie opérant de concert depuis des formations et des fronts différents ont des chances de succès

particulièrement élevées. Ceci est dû à l'effet concentrique de la force de l'un et à la division de la résistance au feu ennemie sur l'autre. Sur une aile ainsi équipée pour les opérations de combat, il serait donc judicieux que les divisions de cavalerie ne procèdent pas trop tôt à leur regroupement en un point central, et avant que les objectifs ne soient suffisamment définis. Le temps nécessaire ne manquera généralement jamais au cours de la bataille, même après le déploiement initial. Par conséquent, dans de telles situations, un ordre correspondant est requis du commandement de l'armée qui dirige le déroulement des opérations sur cette aile.

En réalité, les choses sont rarement aussi simples qu'un paragraphe juridique aussi clair pourrait le laisser croire, car elles évoluent organiquement au fil de l'action. Ce point a déjà été évoqué en début de chapitre, mais il complexifie notre analyse purement tactique. L'expérience (guerre de 1870) montre qu'il arrive qu'une division de cavalerie entre en action après avoir été placée sous le commandement d'un corps d'armée (après avoir franchi la Moselle), tandis qu'une autre opère librement en avant de l'armée jusqu'au dernier moment. Cette dernière a déjà pris position aux côtés de l'aile principale, tandis que la première avance avec cette aile ou le corps de réserve. Elles sont donc, du moins initialement, soumises à des rapports de commandement et des obligations différents, ce qui empêche toute comparaison simpliste. Il semble discutable de les rassembler prématurément dans une troisième configuration sans raison impérieuse, une situation qui abandonnerait plus ou moins du jour au lendemain les deux premières. Ainsi, comme partout, et particulièrement pour les divisions de cavalerie, il faut s'en remettre à l'initiative et à l'expertise de leurs commandants. Ces commandants doivent les amener à coopérer, car les unités qu'ils ont servies jusqu'à présent poursuivent le même objectif au combat. L'intervention de la cavalerie est toujours le fruit d'une situation instantanée, imprévisible à long terme, et le commandant doit être libre de l'exploiter. Il peut se porter volontaire pour une division de manière excentrique ou pour l'autre de manière concentrique. L'approche la plus efficace est bien sûr celle qui amène les deux divisions vers le même objectif concentrique. Cependant, ce scénario coexiste toujours avec une demi-douzaine d'autres possibilités. Les commandants de divisions d'armée et de cavalerie devront également en tenir compte.

Les devoirs d'un commandant de cavalerie au combat devraient ressortir clairement du texte précédent. Il lui faut une connaissance précise de la situation et des intentions de ses hommes, la reconnaissance et la maîtrise du terrain devant ses différents fronts, ainsi que la capacité d'exécuter les ordres rapidement et avec assurance. Mais surtout, il lui faut une observation attentive et une évaluation rapide et précise de ce qu'il voit. Un commandant de cavalerie qui attend des ordres au moment d'agir n'est pas un véritable commandant de cavalerie. En théorie, il n'y a pas grand-chose à ajouter.

Étant donné que la relation entre la division de cavalerie et le corps de réserve de flanc est mentionnée dès le début de ce traité et à plusieurs reprises par la suite, et que cette expression n'a été employée jusqu'ici, dans ces publications et dans les discussions relatives à d'autres branches, que dans le contexte de batailles défensives, il pourrait facilement en résulter une méprise, à savoir que seul ce type de bataille est visé ici. Afin d'éviter tout malentendu, il convient de souligner expressément que, même si le raisonnement général a initialement été lié aux procédures défensives, toutes les circonstances mentionnées sont exactement les mêmes dans une opération offensive tactique. Dans la bataille offensive qui découle de l'opération, le corps de flanc progressant sur une distance d'une journée de marche devient également l'échelon de réserve ; nous ne pouvons donc que reprendre mot pour mot tout ce qui a été dit sur le plan tactique.

À l'inverse, ce traité vise à examiner la question de l'aile du champ de bataille qui devrait être prioritairement affectée à d'importantes forces de cavalerie. La solution de facilité serait de rejeter cette question en affirmant qu'il s'agit de la prérogative du commandant et qu'il ne faut pas s'immiscer dans ses affaires. En réalité, une telle décision dépend de tant de questions préliminaires étroitement liées à l'opération sous-jacente, qui ne s'achève qu'avec la bataille, qu'une discussion définitive de la question est impossible dans ce chapitre. Les divisions de cavalerie, affectées à un côté du vaste front opérationnel que représentent les effectifs actuels de l'armée, ne peuvent se déplacer d'un côté à l'autre le jour même de la bataille. Pour elles, la journée de combat se

transformerait autrement en une marche potentiellement très éprouvante à l'arrière du front de l'armée entrant en lice, et leur efficacité au combat serait totalement anéantie.

Si le principe selon lequel les forces sont toujours déployées de la manière la plus avantageuse en position opérationnelle s'applique à tout commandement tactique des troupes, alors ce principe devient quasiment contraignant pour le commandant. Les manœuvres lui sont presque impossibles, et il doit se contenter d'exceptions minimales dans les zones les plus restreintes. C'est aussi la raison pour laquelle, jusqu'à présent, la majorité des divisions de cavalerie se sont positionnées en retrait du front, même si ce n'est pas exactement la position tactiquement optimale. Nous présenterons toutefois d'autres raisons à cela. De plus, les divisions de cavalerie sont si nombreuses lors des grands rassemblements d'armées qu'elles n'auraient aucune position sur l'un des flancs du front. Nous devons prochainement aborder plus en détail toutes les difficultés que soulève la recherche en histoire militaire concernant le choix de la position. Dans un premier temps, pour répondre à la question posée, nous aboutissons à l'affirmation, somme toute assez simpliste, que la cavalerie se trouvera sur les deux flancs. Elle ne restera en retrait du centre que par nécessité. Cependant, dans une doctrine chrétienne qui recherche des lois saines, une telle formule générale est loin d'être suffisante, et il ne faut donc pas hésiter à tenter de se rapprocher, purement théoriquement, du choix difficile que représente la constitution de forces de cavalerie supérieures, d'autant plus qu'il existe aussi des batailles avec des fronts plus petits et moins de divisions de cavalerie.

L'outil le plus facilement accessible est le concept d'aile de combat « stratégique », devenu récemment omniprésent dans les analyses d'histoire militaire. Théoriquement, ce concept n'est jamais mauvais en soi, mais en pratique, cette aile est presque toujours difficile à définir, comme le démontrent Leipzig, Waterloo, Königgrätz et Sedan. De plus, si l'aile stratégique peut jouer un rôle majeur pour le commandant pendant l'opération, elle n'a pratiquement aucune incidence sur le champ de bataille. Le succès peut tout aussi bien être obtenu grâce à l'aile non stratégique. Une victoire acquise de haute lutte ouvre alors la voie à toute entreprise ultérieure. Par conséquent, des considérations trop sélectives de ce type seraient extrêmement malvenues. En revanche, l'aile particulièrement adaptée au mouvement ou... Le flanc le mieux adapté à l'expansion est celui qui offre un terrain praticable ; le flanc le mieux adapté à l'encerclement – en bref, celui qui se présente comme l'aile de manœuvre et l'aile non contenue, le mieux adaptée à la concentration d'une cavalerie puissante. Toutefois, ces recommandations demeurent insuffisantes à elles seules, car le commandant moderne ne peut prévoir de telles circonstances à temps ni les maîtriser dans ses opérations. Toute étude véritablement approfondie doit aboutir à la conclusion que le mode de déploiement initial des divisions de cavalerie au combat dépendra avant tout des mesures opérationnelles finales. Les ajustements, dans la mesure où ils sont encore possibles, pourront alors s'appuyer sur les principes exposés jusqu'ici.

Mais une querelle sur le choix du champ de bataille semble plutôt vaine pour d'autres raisons. Lors des plus grandes batailles de l'histoire récente, l'arme, avec son gabarit imposant, aurait trouvé le moindre espace pour intervenir. À Königgrätz, le corps de cavalerie dépendait de deux points d'entrée sur le champ de bataille, via les ponts de Sadowa et de Nechaniz, et même la cavalerie de la Deuxième Armée ne pouvait, au mieux, se frayer un chemin à travers les rangs serrés de son infanterie entre Langenhof et Rosberik. En bref, la manière la plus concise de résumer ces événements finaux est que la grande bataille des sabres a été évitée de la manière la plus opportune. Cela a sauvé la cavalerie ennemie de l'anéantissement. Elle aurait été bien plus certaine de périr sous le déluge de balles qui s'abattait sur elle de toutes parts. Pour elle, la cavalerie fragmentée et en mobilisation s'est avérée être un obstacle, et nombre de cavaliers prussiens ont été victimes d'une balle prussienne à cet endroit. Ce fait demeura globalement inchangé, même lorsque l'action de cavalerie fut menée à partir d'une base plus large, constituée de divisions de cavalerie opérant auparavant de manière indépendante. Les affrontements particulièrement destructeurs du défilé de Nechaniz en témoignent amplement. L'espace était tout simplement insuffisant pour une telle action, et la cavalerie, pourtant pleine de ressources, ne parvint pas à imposer sa volonté. Elle se

révéla la plus efficace lorsque la majeure partie des corps de cavalerie, appuyée par les forces d'artillerie correspondantes, fut directement déployée contre Pardubiz.

La situation à Sedan était assez similaire, et là, la charge massive de cavalerie ennemie fut, à juste titre, laissée à la merci du feu dévastateur des armes à feu. On peut affirmer sans hésiter que l'absence d'escadrons de cavalerie positionnés derrière les secteurs nord du champ de bataille fut une véritable chance. Leur intervention, comme à Königgrätz, n'aurait fait qu'affaiblir les succès militaires obtenus.

Les deux plus grands exemples de batailles modernes n'ont donc pas permis à la cavalerie de disposer d'une aile d'action, et par conséquent, d'une place pour participer pleinement aux combats. À Gravelotte-Saint-Privat, troisième exemple récent de bataille majeure, la situation était probablement différente. L'aile gauche du front, telle qu'elle fut finalement formée, correspond à nos considérations théoriques quant à son aptitude à accueillir et déployer des forces de cavalerie supérieures. L'analyse des raisons de leur absence effective n'a guère sa place ici et ne peut donc qu'être brièvement abordée. Si le mouvement débuta le matin du 18 août 1870, selon une procédure opérationnelle planifiée la veille et exécutée avec rigueur dans la direction choisie, il fut vraisemblablement précédé par des divisions de cavalerie, effectuant une reconnaissance de tous les axes entre la Moselle et la Meuse. Ce faisant, la position et l'étendue de l'ennemi furent identifiées, et son rassemblement final, qui s'ensuivit tout naturellement, eut lieu plus au nord, en direction de Sainte-Marie et de Roncourt. Les objectifs opérationnels et tactiques furent ainsi pleinement atteints. En temps de guerre, on ne s'attend presque jamais à des événements normaux, et ceux des 17 et 18 août furent parmi les plus anormaux au monde. Les jours précédents, l'opération avait poursuivi l'ennemi dans la mauvaise direction, et, de ce fait, même après avoir constaté l'erreur, les forces opérationnelles, notamment les divisions de cavalerie, ne pouvaient se trouver à la position adéquate. Cependant, un commandement résolu se doit de poursuivre l'action sans interruption. C'est la seule façon de résister à la crise et au regard parfois trop critique de la postérité. Par conséquent, la position normale des divisions de cavalerie le 18 août peut sans doute être considérée comme établie, et la question de savoir si elles auraient pu l'atteindre après les revers opérationnels précédents n'est pas l'objet de notre étude.

Mais même en supposant leur présence, ils ne purent accomplir aucun exploit tactique. Le bref repli de l'aile vaincue dans la forteresse lui épargna tout harcèlement supplémentaire, d'autant plus qu'il eut lieu de nuit. Ainsi, le dernier des trois scénarios de bataille majeurs est résolu, démontrant que dans tous les cas, une action de cavalerie tactique d'envergure était impossible, quelle que soit l'aile d'où elle était lancée. Cependant, les batailles de grande ampleur n'aboutissent pas toujours à un encerclement, et toutes les batailles importantes ne se déroulent pas systématiquement dos à une forteresse fluviale de premier ordre. Nos adversaires auront également, à présent, clairement identifié les désavantages tactiques des deux positions afin de les éviter à l'avenir. Ces événements prouvent donc, dans un premier temps, que pour que la cavalerie joue un rôle majeur au combat, elle doit disposer d'au moins une aile libre de tout engagement. Traverser les lignes de tir est bien plus difficile et dangereux.

La bataille de Vionville semble contredire cette affirmation. Elle aussi témoigne de la puissance de feu de la cavalerie lors des récents combats, au prix de lourds sacrifices. Cependant, ce phénomène, unique en son genre et dont je ne peux détailler les détails ici, s'explique par les contraintes spatiales qui ont été déterminantes pour les Allemands. Le III^e corps d'armée fut contraint d'affronter une armée, d'abord offensivement puis défensivement, sur un territoire exceptionnellement vaste. Ceci créa des espaces quasi omniprésents pour l'intervention de la cavalerie qui, loin de limiter sa propre puissance de feu, lui apporta un soutien précieux, aussi efficace que coûteux. Ainsi, à une échelle plus réduite, existaient des brèches que nous jugions justifiées de supposer présentes, à plus grande échelle, pour les batailles futures, approximativement entre le front et le corps d'armée de flanc. Le succès et le sacrifice dont ont fait preuve ces brèches pour retarder la bataille décisive, affaiblir et stopper les attaques ennemies, et permettre ainsi au corps de tenir sa position sur tout le front jusqu'à ce que les appuis sur les deux flancs se fassent trop rares et que la longue journée d'août touche à sa fin, comptent parmi les chapitres les plus

glorieux de l'histoire de la cavalerie. Cependant, il ne faut en aucun cas considérer de tels exploits, ni l'approche et la pénétration de fronts d'infanterie et d'artillerie intacts, comme des conditions normales pour l'emploi de la cavalerie face à un tir d'artillerie répété. Aujourd'hui encore, il existe des victoires à la Pyrrhus qui, comme chacun sait, empêchent leur répétition fréquente. La bataille de Vionville-Mars-la-Tour doit donc toujours être considérée comme un cas exceptionnel d'emploi de la cavalerie au combat. Mais elle fournit l'exemple de la réglementation dans les paragraphes déjà mentionnés.

Depuis, l'efficacité des armes à feu a de nouveau connu une hausse spectaculaire. Face à une charge d'infanterie en terrain découvert, on estime que l'efficacité des armes légères est décuplée. Bien sûr, elle ne sera pas aussi importante face à une contre-attaque ; une telle attaque est trop rapide et éphémère. Cependant, il faut s'attendre à une efficacité trois fois supérieure, ce qui signifie que, par exemple, dans le cas d'une attaque du 1er régiment de dragons de la Garde, il serait aisé de calculer ce qu'il resterait de cette troupe de héros prêts au sacrifice, dans des conditions par ailleurs identiques. Dès lors, le succès immédiat obtenu à l'époque s'en trouverait également amoindri. Le sacrifice serait non seulement trop grand, mais aussi rendu vain. À cela s'ajoute l'efficacité accrue de l'artillerie. On pourrait citer un exemple très similaire avec la prolifération des éclats d'obus ou des fragments d'obus explosifs, qui semblent prouver que la cavalerie ne peut plus charger dans un combat à l'arme à feu comme elle le faisait autrefois. Certes, les résultats des combats réels ne correspondent guère à ceux des champs de tir ; mais il n'en était pas de même à l'époque. Seule l'efficacité relative des armes à feu est prise en compte, et cette approche ne laisse aucune place à la tromperie. La théorie sous-jacente doit aboutir à un principe très similaire à celui appliqué auparavant aux attaques d'infanterie en terrain découvert. L'exécution d'une charge de cavalerie dépend également, au combat, de la supériorité de feu des autres branches des forces armées. S'appuyer sur les exploits et les capacités des pères, et ainsi inspirer les fils à les imiter, est d'une grande beauté poétique et suscite l'enthousiasme. Appliquée à des tactiques concrètes, cette approche se réduit à une simple formule et paraît douteuse. Chaque époque a son propre style de combat, dicté par les armes disponibles, et les fils ne peuvent plus reproduire la plupart des exploits de leurs pères. Ces derniers utilisaient notamment des fusils à silex et, plus anciennement encore, des arcs à silex.

C. Point de référence pour l'attaque

Quand, dès lors, la cavalerie doit-elle attaquer au combat ? Cette question a manifestement pris une importance considérable. Les escarmouches entre cavaliers à l'entrée du champ de bataille sont presque toujours une affaire interne, parfois nécessaire, plus souvent superflue, et en tout cas, pratiquement jamais décisives ni même influant sur l'engagement décisif. Par conséquent, nous pouvons, dans un premier temps, les exclure de nos recherches et nous référer simplement aux règles relatives à leur déroulement. Ce qui doit nous intéresser avant tout ici, c'est l'effet des armes blanches sur les échanges de tirs.

L'art du commandement, dans ce dernier cas, consiste en définitive à être plus un tireur d'élite qu'une cible dans toute action contre l'adversaire. La défense, comme chacun sait, bénéficie intrinsèquement de cet avantage ; l'offensive doit d'abord le lui ravir par ses manœuvres. Une attaque en terrain découvert sans préparation préalable au tir n'est qu'une cible et, de ce fait, intrinsèquement répréhensible ; cependant, si elle parvient à un effet concentrique, alors elle devient le tireur d'élite, la position ennemie la cible. Le succès n'est alors plus un doute.

Le commandant de cavalerie doit raisonner de manière très similaire. La nature du terrain joue un rôle majeur ; cependant, comme cet aspect a déjà été suffisamment abordé dans la section consacrée aux méthodes d'entraînement au chapitre 2, il n'est nécessaire de l'évoquer brièvement ici. Naturellement, un commandement avisé doit tirer le meilleur parti possible du terrain pour l'approche et le développement des positions. Les actions de cavalerie menées de loin, sans protection et à découvert, n'ont de chances de succès que si l'ennemi est submergé par le feu, en retraite, voire en fuite. Autrement, il a le temps de présenter un front développé à l'attaque, et c'est

précisément contre ce type de front que l'arme de mêlée, qu'elle soit dirigée contre l'artillerie ou l'infanterie, est la moins efficace. Elle devient totalement inefficace !

Une attaque plus prometteuse consiste à frapper le flanc ennemi dont le front est engagé dans un combat d'une puissance de feu équivalente, que ce soit en phase de développement ou d'avancée. Dans une telle situation, même le simple fait de stopper l'infanterie ennemie constitue un gain significatif : cela interrompt son attaque, la soustrait au feu ennemi en le détournant, crée un espace pour lancer sa propre offensive et peut ainsi renverser le cours de la bataille. Le F.E.R. II, 50, a jugé nécessaire de souligner en lettres capitales les règles de conduite de l'infanterie dans de telles situations.

En général, la cavalerie en attente doit observer avec la plus grande attention toutes les crises survenant lors des combats. Les décisions d'attaque du commandement de la cavalerie dépendent des succès de ses propres fronts de feu, et leur exploitation exige une action rapide ; ces succès sont souvent éphémères. Les moments les plus propices à l'intervention de la cavalerie sont, bien entendu, les moments les plus décisifs de la bataille. Si une attaque a réussi ou si l'ennemi a été repoussé, le moment est venu d'utiliser les armes blanches pour, si possible, achever la défaite de l'ennemi. Par conséquent, durant les premières phases de la bataille, il faudra probablement surveiller en priorité les principaux déploiements d'artillerie ennemie afin de déceler d'éventuelles faiblesses. Au fur et à mesure que l'intrigue progresse, et initialement après des succès durement acquis, l'infanterie devient la cible la plus prisée, jusqu'à ce que, finalement, l'artillerie ennemie lui promette souvent le butin le plus sûr, car après une longue bataille, elle ne peut guère se permettre une grande mobilité, comme cela a dû être constaté au chapitre précédent.

Il est évident que si leurs propres forces sont vaincues lors d'un échange de tirs, les tâches de la cavalerie se multiplieront afin de couvrir la retraite. Il lui incombera alors avant tout de prendre le contrôle de la cavalerie ennemie et de repousser sa poursuite. Il est concevable que cette tâche puisse parfois être accomplie plus rapidement et plus efficacement en engageant l'infanterie en retraite, car cela la relèvera au plus vite et lui évitera de perdre en puissance de feu.

En tout état de cause, il semble évident que toutes les opérations de cavalerie décrites comme possibles doivent être envisagées et exécutées de manière optimale depuis le front, et cette opinion se reflète apparemment dans la réglementation. Depuis les profondeurs, elles sont, dans la plupart des cas, non seulement vouées à l'échec, mais elles affaiblissent également les forces ennemies, à moins que le front ne présente des brèches importantes à l'endroit concerné, qu'il convient d'exploiter.

Cependant, comme indiqué précédemment, toute action de cavalerie est d'autant plus efficace qu'elle parvient à encercler la cible sur deux côtés, car cela détourne les tirs ennemis tout en déployant une force concentrique. Par conséquent, il est recommandé de déployer les divisions de cavalerie séparément, en les rejoignant sur leur objectif. De plus, le déploiement de douze régiments à partir d'une seule formation prend toujours un temps considérable, et encercler la cible est nettement plus difficile avec une telle formation.

Le K.E.R. propose des pistes de réflexion quant à la forme de l'attaque, selon que l'engagement soit dirigé contre l'une ou l'autre des trois armes. Il n'est guère nécessaire, dans le cadre de cette discussion générale sur les tactiques de cavalerie, de les examiner plus en détail ici. Toutefois, les trois armes insistent naturellement sur l'avantage que procure une attaque de flanc. Les différentes formations de combat présentées n'ont été conçues qu'après la guerre et, bien qu'issues de l'expérience acquise durant le conflit, elles n'ont pas encore fait leurs preuves au combat. Quoi qu'il en soit, la rapidité d'exécution doit primer sur la forme de l'action. Cette exigence pratique se justifie particulièrement pour la cavalerie, pour laquelle l'occasion d'agir est extrêmement fugace. Dans ses lettres consacrées à cette arme, Hohenlohe démontre avec brio combien la rapidité de décision du commandant est impérative, surpassant celle requise pour les autres armes.

D. Utilisation de l'artillerie à cheval

Le rattachement de l'artillerie à cheval aux divisions de cavalerie est motivé par des raisons opérationnelles. Sur le champ de bataille, ces batteries doivent en principe rester avec les divisions (K.E.R. 375, A.E.R. 346). Il convient de noter que cet accord est, en principe, d'origine récente. C'est la position de l'artillerie qui a dû être modifiée, et la doctrine ainsi établie est désormais justifiée dans les deux règlements, avec la même formulation, car ces batteries sont indispensables aux diverses missions de la cavalerie pendant et surtout après la bataille. Ce fait mérite d'être mentionné car il illustre les considérations tactiques intrinsèques à cette question.

Ainsi, le commandant d'une division de cavalerie a le droit incontestable d'utiliser directement ses batteries pour appuyer les opérations qui lui sont assignées ou disponibles. Leur position à l'intérieur du champ de bataille, qui permet d'ouvrir le feu au plus tôt, ne nécessite aucun changement de position, constitue le point de pivot, et apparaît donc comme la solution préférable.

Mais il peut aussi les utiliser dans des circonstances particulièrement urgentes, après le reste de l'artillerie. Cependant, sa décision, et non celle du commandement de l'artillerie, est déterminante, et il la prendra probablement lorsque la position d'artillerie principale couvrira également ses propres tâches et qu'il pourra facilement redéployer ses batteries à partir de là pour remplir ses obligations après la bataille.

E. Cavalerie de division

Il n'est guère nécessaire de s'étendre sur la conduite de la cavalerie divisionnaire sur le champ de bataille. Ses attaques se limitent rarement à un impact local extrêmement restreint, mais ses échecs signifient pour la division d'infanterie la perte de son œil, son sens le plus indispensable. Cette observation devrait suffire à rappeler au commandant les limites de ses ambitions tactiques.

Les attaques de cavalerie divisionnaire peuvent parfois s'avérer bénéfiques, à condition d'être peu fréquentes, opportunes et choisies uniquement aux moments clés et décisifs. L'observateur averti, conscient des enjeux de la guerre, ne peut s'empêcher de s'inquiéter des fréquentes attaques mineures menées lors des manœuvres, où de petites unités de cavalerie s'engagent avec une telle rapidité et une telle audace, comme s'il s'agissait d'une simple formalité. En règle générale, ces attaques résultent d'une situation similaire à celle de la cavalerie divisionnaire en temps de guerre, et l'augmentation des effectifs de cavalerie au sein d'unités mixtes, situation impossible dans un conflit réel, est à l'origine de cette pratique. Il convient donc d'être prudent face à une vision totalement déconnectée des réalités de la guerre et fondée sur des notions de guerre de détachement. Le surplus de cavalerie qui apparaît naturellement lors de toutes les manœuvres en temps de paix, puisqu'il compense les pertes qu'exige le déploiement indépendant de divisions de cavalerie en temps de guerre, devrait logiquement conduire à des missions indépendantes similaires à celles qui résultent systématiquement de la reconnaissance opérationnelle en temps de guerre. Le simple fait d'emprunter un itinéraire différent pour accéder au champ de bataille fournit toujours une mine d'informations, et les interventions qui en découlent sont ainsi bien plus faciles à justifier d'un point de vue militaire. Ceci évite de se retrouver avec un nombre anormalement élevé de cavaliers rattachés à des unités d'infanterie trop petites. De plus, une division d'infanterie se déployant sur le champ de bataille dans un contexte opérationnel disposera d'une cavalerie largement décimée. Les missions de reconnaissance se multiplient à mesure que les heures décisives approchent, et même pendant les combats, l'observation montée conserve presque toujours toute sa valeur et ne doit que rarement être complètement abandonnée. Par conséquent, une force d'attaque significative est tout simplement indisponible, et son efficacité à proximité immédiate des tirs d'artillerie et d'armes légères est négligeable. Sauf nécessité absolue, tout mouvement de troupes montées dans cette zone doit être évité. Cependant, si un régiment divisionnaire devient véritablement superflu pour son unité au combat, il sera presque certainement attiré, de son propre chef ou sur ordre, vers une division de cavalerie voisine, comme un aimant, et ainsi intégré à ses rangs.

F. Combat à pied et utilisation des bataillons de chasseurs

Dans le contexte des armes, c'est-à-dire au combat, l'action tactique de la cavalerie consiste toujours en l'attaque, et ces remarques n'ont donc traité que de celle-ci. Dépendante uniquement de sa capacité de reconnaissance en avant de l'armée, elle requiert également le combat à pied et, dans ce cadre, l'emploi d'armes à feu. Quelques considérations à ce sujet concluront donc ce chapitre. On pourrait, bien sûr, écarter ces considérations en se référant simplement aux lois du combat d'infanterie, car le combat à pied de la cavalerie n'est en réalité rien d'autre qu'un substitut au soutien manquant que l'infanterie apporte aux opérations montées, et consiste en la nécessité de tenir ou de capturer des points stratégiques. Ce besoin laisse donc toujours des traces, que nous éclairerons plus loin.

Nous nous intéressons tout d'abord à l'évolution de notre approche tactique actuelle. Avant nos guerres, la situation était bien différente ; à cette époque, tout cavalier allemand aurait certainement considéré comme une humiliation de descendre de cheval et de prendre les armes. Les unités de dragons russes, soigneusement formées par l'empereur Nicolas Ier, qui devaient être entraînées et déployées aussi bien pour le combat à pied que pour le combat à cheval, étaient perçues comme une formation hybride où l'art équestre véritable ne pouvait émerger ni se développer. Les succès retentissants de la cavalerie sudiste lors des guerres de Sécession, grâce à l'utilisation conjointe des armes à feu et de l'infanterie, ne pouvaient s'expliquer que par le contexte du théâtre d'opérations nord-américain, caractérisé par son immensité et son développement culturel limité. Partout, en de telles circonstances, on parlait simplement d'infanterie montée.

Ce n'est que la campagne de 1870, avec sa pratique alors novatrice de déployer des divisions de cavalerie en avant du front opérationnel, qui changea fondamentalement ces perceptions et ces préjugés. Le sentiment de dépendance, la nécessité de compter sur l'appui des armes à feu, se manifesta sous diverses formes à chaque sortie, devant chaque groupe de fermes et dans chaque cantonnement. La cavalerie allemande devait beaucoup au franc-tirage français pour son équipement en armes à feu, parmi lesquelles les vieux pistolets de cavalerie étaient quasiment inexistants. Dès la seconde moitié de la grande campagne, aucun cavalier n'osait partir en reconnaissance sans carabine. Les chassepots capturés apportèrent une aide précieuse au début, et la cavalerie fut armée de fusils bien avant qu'ils ne fassent partie de son équipement standard. Ils renforcèrent l'esprit de la cavalerie, et cette idée gagna d'autant plus rapidement en popularité que des recherches historiques plus approfondies révélèrent que la cavalerie de Seydlitz ou de Zieten avait déjà eu bien plus souvent recours au combat à pied que ne le laissaient supposer les perceptions superficielles – qui s'accrochaient, et donc de manière unilatérale, aux grands exploits militaires de cette époque. Ainsi, une fois de plus, la théorie simpliste d'une longue période de paix, satisfaite uniquement par certaines scènes de bataille, s'était révélée totalement erronée. La cavalerie, qui acquiert une plus grande autonomie grâce au combat à pied, est également plus performante à cheval !

La conséquence immédiate d'une telle découverte ne pouvait qu'entraîner des exagérations, comme ce fut le cas dans les premières années d'après-guerre. Les multiples formes que prit cette prétendue expérience de la guerre dans les deux autres armes ont déjà été évoquées. Il convient de souligner ici qu'immédiatement après les campagnes, par exemple, l'infanterie aimait démontrer sa prouesse au combat par des mouvements rapides, tandis que la cavalerie préférait descendre de cheval et combattre à pied à la moindre occasion. Ces problèmes de jeunesse de l'après-guerre peuvent désormais être considérés comme résolus. Le combat à pied par la cavalerie est une solution de fortune, appropriée uniquement lorsqu'il répond à l'objectif le plus immédiat en l'absence de l'autre arme. Il sert donc principalement au maintien de l'ordre dans les villages, à la défense d'un point stratégique pour la poursuite et la durée des opérations ultérieures, et exceptionnellement, à la capture d'un tel point lors de rencontres avec des forces ennemies très réduites, notamment des indigènes armés (franc-tirage). Mais la cavalerie divisionnaire peut aussi se révéler utile dans des cas exceptionnels de combat à pied, où, grâce à elle, il est possible de tenir une position jusqu'à l'approche imminente de l'infanterie, ou temporairement sous couverture

d'artillerie dans des conditions de terrain qui l'exigent, notamment contre la cavalerie, et dans toutes sortes d'autres situations.

Les instructions du règlement doivent être interprétées dans ce sens. Deux points particulièrement caractéristiques méritent d'être soulignés. En situation défensive, il convient d'ouvrir le feu à une distance considérable chaque fois que cela est possible. Cela paraît tout à fait naturel, car la cavalerie démontée doit, d'une part, maintenir l'attaque ennemie à distance et, d'autre part, ne peut s'engager dans des combats prolongés, sous peine de ne pouvoir remonter à temps. Pour la même raison, les instructions relatives aux situations offensives précisent que le gros des forces doit se concentrer immédiatement sur la première ligne de feu, c'est-à-dire que les éléments offensifs que l'on a décidé de vaincre à pied doivent être neutralisés rapidement. Ces deux aspects sont mis en avant car ils caractérisent spécifiquement le combat à pied de la cavalerie, et seraient donc erronés pour le combat d'infanterie.

L'intégration de l'infanterie aux divisions de cavalerie lors des opérations reste un sujet récurrent dans la littérature militaire. On prévoit le déploiement de bataillons de chasseurs ; certains proposent leur transport sur des chariots, et plus récemment, l'idée de les équiper de bicyclettes a également inspiré les concepteurs de moyens de transport ultralégers. On retrouve ainsi une variante de l'approche décrite précédemment, qui consiste à faire charger l'infanterie en avant afin d'éviter à la cavalerie de devoir descendre de cheval pour le combat à pied.

Le vélo semble n'en être qu'à ses débuts dans l'armée. Son rôle futur sera considérable et recèle un grand potentiel de développement. Il fait déjà ses preuves dans tous les domaines, de la reconnaissance au combat en montagne, entre autres. À ce propos, lorsqu'il s'agit d'équiper des unités de commandos entières de vélos, une question préliminaire se pose dans l'histoire militaire récente : comment le besoin d'appui de l'infanterie a-t-il été concrètement satisfait au sein des divisions de cavalerie ?

La 2e division de cavalerie dut faire face à d'importantes difficultés lors de ses missions de reconnaissance en octobre et novembre 1870, le long de la Loire et devant la forêt de Marchénoir, après l'évacuation d'Orléans, l'engagement de Coulmiers et jusqu'à la bataille décisive d'Orléans. L'ajout d'un bataillon d'infanterie s'avéra précieux et fut accueilli avec gratitude, car il permit à la division de cavalerie de s'appuyer constamment sur plusieurs positions sûres lors de ses opérations de reconnaissance, positions auxquelles elle pouvait revenir à tout moment. Ceci lui offrait une plus grande liberté de mouvement, même à travers les forêts. Cependant, lorsque les opérations reprirent et que la division de cavalerie, suivant le détachement de l'armée du grand-duc de Mecklembourg, se dirigea vers la Sarthe, son commandant se priva lui-même de ce renfort. Il serait devenu un fardeau insupportable, un poids de plomb pesant sur ses efforts. Il ne pouvait plus le soutenir dans sa nouvelle mission, et il ne pouvait lui offrir de protection sans devenir dépendant de sa lenteur. Ils auraient donc dû se séparer.

Même après la guerre, et avant que l'intégration de l'artillerie à cheval dans les divisions de cavalerie ne soit décidée, des doutes subsistaient quant à la capacité de la cavalerie à les protéger en toutes circonstances et face aux aléas des engagements et des missions de reconnaissance, voire quant à l'opportunité même de les rendre dépendantes d'elle. Quoi qu'il en soit, l'infanterie montée représentait un ajout bien trop encombrant pour les opérations d'une division de cavalerie. Cette idée resta donc longtemps en sommeil, avant de ressurgir avec l'avènement de la bicyclette. Mais aussi perfectionné soit-il, ce moyen de transport paraît encore trop lourd et contraignant au regard des capacités et des missions des autres armes. Mille bicyclettes constituent un fardeau considérable lors des escarmouches acharnées d'un bataillon en terrain accidenté ou dans un village, et pour les escarmouches plus légères, la division de cavalerie assure déjà ce soutien de manière tout à fait adéquate. De cette façon, elle reste également indépendante de tout autre véhicule, dont aucune unité d'infanterie ne peut se passer définitivement. Il convient de mentionner brièvement que la bicyclette, en tant que moyen de transport utilisé lors d'opérations de masse, sera probablement limitée aux routes pavées et, même sur celles-ci, elle se révélera inefficace sur les talus abrupts. Bien entendu, la bicyclette pourra bénéficier d'améliorations et de perfectionnements encore plus importants. D'ici là, la question peut sans doute rester ouverte. Cependant, pour l'évaluer, il faut

avant tout garder à l'esprit la mission de reconnaissance stratégique des divisions de cavalerie. Celles-ci doivent remplir cette mission à grande échelle, tant en profondeur qu'en largeur, c'est-à-dire sur un vaste réseau routier. Si leur puissance de combat est accrue par l'ajout d'autres armements, leur liberté de mouvement s'en trouve simultanément réduite. Vingt-cinq années de manœuvres en temps de paix ont déjà largement contribué à obscurcir l'objectif initial de la guerre. À cet égard, il serait instructif de consulter à nouveau aujourd'hui l'étude de Verdy, « La division de cavalerie dans l'unité de l'armée ».

Lors d'une manœuvre de paix de grande envergure, d'une durée de trois jours, une division de cavalerie mieux équipée pour le combat bénéficie d'un avantage certain. Elle vise généralement un engagement décisif lors d'une bataille montée afin de mener à bien sa mission de reconnaissance, et concentre pour cela ses forces principales le long d'une route. Les exigences de la guerre modifient ainsi les perspectives limitées de multiples façons. Prenons l'exemple du déplacement majeur de la ligne de front lors d'une opération de Metz contre Paris à Sedan. Face à de tels changements de front, les divisions de cavalerie sont contraintes de couvrir de vastes zones avec une rapidité exceptionnelle, et l'artillerie et les véhicules qui les accompagnent sont confrontés à une tâche ardue. Le scénario le plus dangereux serait cependant de transformer une telle situation en une compétition avec l'ennemi, par exemple concernant le nombre de pièces d'artillerie ou d'effectifs. Si l'une prend un bataillon sur roues, l'autre en prend deux, la première en prend trois, et ainsi de suite indéfiniment, jusqu'à ce qu'une petite bataille éclate en marge du front opérationnel, sans aucune incidence, ni même en fournissant des informations plus fiables sur les mouvements de l'armée ennemie.

Le fait que les bataillons de chasseurs semblent particulièrement bien adaptés à ce type de mission reste incompréhensible. En matière de relèvement et de précision de tir, les chasseurs constituent notre véritable infanterie d'élite. Le maintien de ce haut niveau d'entraînement et de commandement est facilité par leur organisation. Renoncer d'emblée à un atout aussi crucial pour les batailles et les engagements décisifs, et ce, de manière fondamentale, à un rôle purement tactique, pour fournir un appui-feu ponctuel à la division de cavalerie, révèle une volonté de reléguer les chasseurs à un rôle secondaire. Les capacités spécialisées de leurs véhicules sont certes plus attrayantes, mais elles risquent de les exclure de nombreuses missions tactiques de haut niveau.

Ces dernières décennies, les efforts des armées européennes se sont principalement concentrés sur le déploiement d'un grand nombre de troupes sur le champ de bataille ; parmi celles-ci, la qualité est sans aucun doute le facteur déterminant. Il convient d'abord de répondre à l'objection la plus fréquente, selon laquelle le nombre de fusiliers est insuffisant dans le budget de l'infanterie pour être facilement disponibles pour des missions spécifiques. Cette objection est totalement infondée lors d'opérations défensives et de combats contre des positions retranchées. Dans ces situations, le temps et l'opportunité, clairement prévisibles, d'acquiescer à une précision de tir particulièrement fiable existent. Même au corps à corps, un commandement avisé et réfléchi peut parfaitement tirer le meilleur parti de cette arme spécialisée, à condition qu'elle ne soit pas systématiquement assignée à l'avant-garde. Dans bien des cas, elle se révélera extrêmement précieuse, même lorsque la fiabilité de la puissance de feu est primordiale, notamment lorsque les importants déploiements d'artillerie reposent encore sur le soutien de petites forces d'infanterie. Fort d'une vaste expérience, on peut affirmer qu'un commandement attentif dispose de nombreux moyens pour assurer à l'infanterie légère la place qui lui convient et qu'elle mérite au sein de la stratégie de combat globale. Tout cela est d'autant plus efficace si l'infanterie est montée sur roues. Le lecteur ne doit en aucun cas déduire de ces considérations une opposition intrinsèque à une telle mesure. La bicyclette est appelée à remplir de nombreuses fonctions utiles à l'avenir. Elle permettra vraisemblablement bientôt de réduire les effectifs de la cavalerie divisionnaire et rend déjà d'excellents services en matière de communications au sein des forces armées. Une force entièrement équipée peut être déployée rapidement sur des points stratégiques ; le commandement ne se permettra certainement pas de se priver longtemps de tels avantages. Nos doutes ne portent donc que sur l'ajout de divisions de cavalerie.

Ces derniers sont présents sur les champs de bataille et participent aux combats. Mais, comme nous l'avons vu précédemment dans ce chapitre, nous savons à quelles conditions et circonstances leurs bataillons seront alors soumis. Les divisions de cavalerie les conserveront probablement. Elles en ont besoin, tout comme elles ont déjà besoin de leur artillerie, pour leurs missions pendant et surtout après la bataille. Quoi qu'il en soit, il ne sera plus possible de les mobiliser à temps pour une puissance de feu optimale sur le champ de bataille. Cependant, le fait de retirer l'artillerie à cheval et les fusiliers du budget opérationnel afin de les affecter aux besoins locaux très spécifiques de l'autre branche des forces armées doit, comme indiqué précédemment, soulever certaines questions. Puisque la question a été soulevée dans la littérature militaire, il a semblé utile de ne pas omettre ces derniers.

Le chapitre semble s'être un peu trop attardé sur les questions d'infanterie à la fin. Cependant, comme chacun sait, toute chose a deux aspects, et il est parfois utile de les examiner sous les deux angles. Nous arrivons ainsi à la conclusion que les divisions de cavalerie, même dans leur propre intérêt, sont mieux positionnées sur le champ de bataille sans appui d'infanterie. Cette dernière, en uniforme vert ou bleu, sur chariots ou roues, constitue un obstacle qui limite leurs opérations. Toutefois, si une impasse survient au cœur des combats, comme avant la forêt de Marchenoir, alors, pour leurs missions désormais plus ou moins statiques de reconnaissance et de défense territoriale, des renforts des corps voisins peuvent toujours être facilement appelés. L'exemple de la guerre citée illustre clairement cette affirmation.

G. Types d'exercices

Enfin, il convient de noter que, dans le cadre spécifique de la situation de guerre simple présentée ici, tous les problèmes tactiques de l'action de la cavalerie sont plus facilement démontrables sur des terrains aux caractéristiques variées. La procédure et ses limites à l'entraînement correspondent parfaitement à ce qui a été dit à ce sujet concernant les exercices d'infanterie pour les régiments et les brigades. Sur les terrains d'entraînement de garnison plats, cependant, seuls les concepts les plus élémentaires de l'organisation réglementaire peuvent être mis en œuvre, notamment pour cette branche des forces armées, au sein de formations plus importantes. Ce point a déjà été abordé plus en détail au chapitre deux, intitulé « Types d'exercices ».

8. Conclusion de la première partie

Au vu de ce qui a été présenté jusqu'ici, ce travail considère la première partie de sa tâche comme accomplie. La définition du métier d'ingénieur dans le domaine de la guerre de campagne sera omise. Le travail méritoire de cette branche des forces armées profite à toutes les autres et revêt aujourd'hui une valeur sans cesse croissante. Il ne se limite pas à un domaine tactique spécifique ; ses interventions répondent bien trop aux exigences de la doctrine du combat dans son ensemble. Avec l'émergence de nouvelles exigences en matière de fortification de campagne, il a conquis de nouveaux domaines d'activité. Ceux-ci impliquent notamment une expertise tactique qui sait non seulement comment, mais aussi où, le travail de terrassement doit être appliqué au service du commandement des troupes. Ce dernier point mériterait un chapitre distinct.

Le contenu présenté visait initialement à jeter les bases d'une théorie du commandement des troupes clairement applicable, fondée sur une « tactique élémentaire ». Cependant, ce concept initial a naturellement acquis une signification de plus en plus large au fil de l'ouvrage. Il faut admettre ouvertement que seule la nécessité pratique de regrouper les concepts apparentés a imposé un élargissement progressif des frontières, laissant au lecteur le soin de décider de la marge de manœuvre qu'il souhaite accorder à l'auteur. Dans un débat académique sur ce qui relève de la tactique élémentaire et de la tactique appliquée, le lecteur en sortirait inévitablement perdant. Le seul facteur décisif demeurerait l'objectif de définir les frontières de manière à ce qu'il ne soit plus nécessaire de recourir aux questions d'armement tactique dans la section consacrée au

commandement des troupes. Pour atteindre pleinement cet objectif, il est parfois devenu indispensable d'approfondir les questions opérationnelles, d'aborder les tactiques appliquées des armes combinées et de parler du but des batailles au sens clausewitzien.

En suivant cette approche, certaines répétitions seront probablement inévitables dans la seconde partie, mais elles ne constitueront qu'un inconvénient mineur à long terme. Les principes du commandement des troupes, ainsi que les méthodes d'entraînement qu'ils requièrent, peuvent désormais être abordés de manière continue grâce à des références au domaine interne des armes tactiques.